

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DE BIBLIOTHEQUES

L'IMAGE DE LA VIE EN AFRIQUE
A TRAVERS LES LIVRES POUR ENFANTS

MEMOIRE

PRÉSENTÉ PAR :

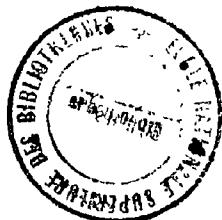
MADAME SAWADOGO BERNADETTE
ET MADEMOISELLE SANOKO MAÏMOUNA

DIRIGÉ PAR :

MADMOISELLE BERNARD
ET MONSIEUR FONTVIEILLE

LYON, LE 15 JUIN 1979

QUINZIÈME PROMOTION



PLAN

=====

INTRODUCTION

I - PAYSAGE ET CADRE DE VIE

L'Afrique : sa présentation

1. La nature
2. Les cultures et l'outillage
3. Le village
4. La ville
5. Les transports
6. Les animaux

II - POPULATION

1. Les ethnies
2. La chefferie
3. Les structures européennes
4. La santé
5. L'éducation.

III - LES ACTIVITÉS ET LA VIE QUOTIDIENNE

1. A la maison
2. Au champ
3. Les échanges

IV - MODE DE VIE

1. Relations familiales
2. Coutumes
3. Cérémonies - Loisirs - Fêtes

CONCLUSION

INTRODUCTION

De plus en plus, dans les bibliothèques, surtout de lecture publique comme les bibliothèques municipales (Part-Dieu, Bron), les bibliothèques centrales de prêts (Lyon-Rhône), l'accent est mis sur le coin des enfants. Ce qui est encore plus intéressant, c'est la création des bibliothèques spécialement conçues pour enfants dans les communes : "La joie par les livres" à Clamart dans la banlieue parisienne en est un heureux exemple ainsi que "l'heure joyeuse".

Mais le tout n'est pas d'offrir une bibliothèque aux enfants avec des livres bien écrits du point de vue de la typographie, de la présentation et des illustrations. Encore faudra-t-il savoir ce qu'on donne à lire à travers tous ces livres parce qu'en lisant les enfants se divertissent il est vrai, mais ils se forment aussi, ils apprennent à connaître d'autres milieux, d'autres peuples et d'autres civilisations que la leur . et si nous sommes conscients que les enfants d'aujourd'hui, c'est le monde de demain, alors nous aurons le souci de leur donner une bonne culture, une culture vraie et réaliste à travers la littérature.

Mais que constatons-nous ? Une floraison de livres pour enfants qui fait les délices des éditeurs et d'écrivains plus ou moins intéressés. La littérature pour la jeunesse est en plein essor. Elle se trouve classée parmi les livres à haut tirage, plus de 15000 titres par an. Les parents offrent des livres à leurs enfants sans pour autant connaître la portée exacte de ceux-ci car il n'y a pas à proprement parler de critiques de livres pour enfants. Dans certaines bibliothèques comme à Clamart, il n'y a pas à proprement parler de critiques de livres pour enfants. Dans certaines bibliothèques comme à Clamart, il y a un comité de lecture pour juger de la valeur des livres. Mais il est un problème qui paraît insoluble sur quoi se base-t-on pour juger ces livres ? D'après le style simplement ou le contenu ? Certains livres sont faciles à classer mais comment procède-t-on avec les livres parlant de l'Afrique, de ses coutumes ?... d'où notre préoccupation. Quelle est l'image que donnent les livres pour enfants de la vie en Afrique ?

Il est difficile de répondre à une telle question vu l'immensité du continent, donc de la multiplicité des ethnies, des cultures et vu la diversité des écrits. En effet l'Afrique au début des années 50 s'est trouvée la terre de prédilection des écrivains, surtout depuis le "boum" de l'ethnologie, de la sociologie.

En tant qu'africaines et surtout actuellement en Europe, nous avons été confrontées à des attitudes, entendu des questions et des réflexions à propos de l'Afrique et des africains qui parfois nous ont laissées un peu perplexes. Nous nous sommes rendues compte que les européens ne connaissent pas bien l'Afrique dans bien des cas même à travers les livres, les représentations se trouvent parfois faussées. En tant que bibliothécaires de formation et de profession et ayant à coeur notre métier, nous avons eu le souci de nous pencher sur l'image qu'on donne de l'Afrique à travers les livres d'enfants que ce sont les documentaires, les albums, les bandes dessinées, les romans ou les contes, et à chaque fois de constater leur véracité ou leurs erreurs et d'apporter quelque fois, dans la mesure du possible, des éclaircissements tant que nos connaissances et nos expériences en tant qu'Africains nous le permettaient. Ceci explique pourquoi nous parlerons surtout de l'Afrique Occidentale ex-française que nous connaissons mieux et plus précisément de la Côte d'Ivoire, de la Haute Volta, du Mali, du Niger et du Sénégal.

La caractéristique des écrits sur ces pays, est qu'ils sont le fait d'écrivains européens sauf en ce qui concerne les contes peut-être.

Pourquoi cette absence des écrivains africains dans ce genre de littérature qui, nous l'avons vue, est très déterminant dans la vie future de l'enfant ? Il semble qu'écrire pour la jeunesse n'a pas été une préoccupation des écrivains africains francophones. Leur combat, leur écrit se situait sur quelque chose de plus noble, de plus élevé : la revendication de leur personnalité, de l'âme noire en d'autres termes : la négritude. Se faire connaître, connaître et accepter comme un être spécifique qui a sa civilisation, ses cultures. Ils écrivaient pour l'Occident mais pas pour les enfants. Faire "écouter-comprendre" l'Afrique, tel était leur idéal et débattre du problème de l'acculturation. Les enfants, si l'on permet, pouvaient attendre, qu'on reconnaisse d'abord l'Afrique et qu'on ne se perde pas comme le constate

Samba Diallo le héros du livre de Cheik Hamidou Kane, l'Aventure Ambiguë, parlant de la rencontre de la civilisation Occidentale et africaine : "Il arrive que nous (c'est-à-dire les non-Européens) soyons capturés au bout de notre itinéraire, vaincus par notre aventure même. Il nous apparaît soudain que, tout au long de notre cheminement, nous n'avons pas cessé de nous métamorphoser et que nous voilà devenus autres. Quelque fois, la métamorphose ne s'achève pas, elle nous installe dans l'hybride et nous y laisse. Alors nous nous cachons, remplis de honte". (p.137)

Nous n'avons pu, comme livres d'enfants écrits par des africains, sélectionner que "l'enfant Noir" de Camara Leye, L'Aventure d'Albarka de Boubou Hama, et Andrée Clair, Ma soeur la Panthère de Djibi Thiam,

Seul Boubou Hama est un écrivain noir de la zone à laquelle nous nous sommes limitées. Camara Leye et Djibi Thiam sont guinéens. L'oeuvre de Djibi Thiam n'est pas localisée et donc est représentative de l'Afrique ancestrale. Quant à celle de Camara Leye, elle se passe en pays malinké, peuple qu'on retrouve au Mali et en Côte d'Ivoire, c'est ce qui a motivé notre choix.

L'Enfant Noir, écrit en 1953 et l'Aventure d'Albarka sont des oeuvres autobiographiques et s'inscrivent dans le grand courant qu'est la négritude. D'une façon générale, l'Afrique dans les livres pour enfants a été décrite, vue, sentie par des gens qui sont étrangers à elle, pour des européens, vue avec des yeux d'européens avec tout ce que cela comporte de préjugés, racisme, sympathie... Par conséquent, il est tout à fait normal que nous nous préoccupions de la valeur, de la portée des messages véhiculés dans les livres.

Les deux premières parties du mémoire sont traitées par Madame SAWADOGO Bernadette et les deux dernières par Mademoiselle SANOKO Maïmouna.

I - PAYSAGE ET CADRE DE VIE

L'AFRIQUE : SA PRESENTATION

Avant de parler de l'Afrique, que ce soit de son aspect physique, ses habitants ou que ce soit d'un de ses pays ou de plusieurs; il convient toujours de situer ce continent par rapport aux autres et par rapport à la carte du monde pour que l'on sache où on se trouve et de quoi on parle.

Mais la manière de présenter l'Afrique diffère selon les auteurs leur façon de voir et d'appréhender, leur position vis à vis des Africains, leur degré d'information et leur position par rapport à l'Afrique. Nous avons trouvé très peu pour ne pas dire presque pas de livres parlant de l'Afrique à l'intention des enfants qu'ils soient blancs ou noirs. D'auteurs africains nous n'avons trouvé que les contes, mais est-ce que les contes africains sont faits pour des enfants seulement. Nous avons donc commencé par les documentaires, notamment les ouvrages de référence tels que les encyclopédies pour jeunes où nous espérons trouver des informations assez exactes car la définition d'encyclopédie est : "un ensemble complet des connaissances. Ouvrage où l'on traite de toutes les sciences et de tous les arts", selon le Larousse de poche que l'on trouve dans la section enfants dans les bibliothèques. Nous nous attendions donc à y trouver des définitions, des articles, des illustrations assez objectives aussi complets que possible. Alors nous avons consulté l'encyclopédie Larousse des Jeunes - ed. 1974 qui, à la page 98 du volume réservé à la lettre A présente l'Afrique : "Le continent Africain s'étend sur une superficie de 302 200 000 KM², soit 55 fois la France. Sa population totale est de 380 millions d'habitants soit 7 fois plus que la France, mais deux fois moins que la Chine ." Là, nous avons failli nous demander pourquoi comparer un continent à un pays et non pas un continent à un autre ? Mais puisqu'il s'agit de faire comprendre quelque chose aux enfants, c'est admissible car il nous semble que ce Larousse est surtout destiné aux petits français, et puis l'article continue : "Ce continent est rattaché à l'Asie par l'isthme de Suez. Le troisième par la superficie et le quatrième par la population." Et puis c'est tout, il dit ensuite deux mots sur le climat, la végétation et ainsi de suite. Mais nulle part ce continent n'a été localisé et nous estimons qu'une telle présentation n'est pas satisfaisante et cela semble le défaut de beaucoup d'auteurs sur l'Afrique qui souvent la présentent en fonction de ce qui les intéresse. Par exemple le climat pour voir si c'est viable ou non, surtout les

richesses minières et ceci au détriment du pays lui-même. Dire que l'Afrique est rattachée à l'Asie ne suffit pas, encore faudrait-il présenter aux enfants où elle se trouve sur la carte du monde. Il faudrait qu'ils sachent que ce continent est séparé de l'Europe au Nord par la mer méditerranée, de l'Asie au Nord Est par la mer rouge et reliée en même temps à elle par l'isthme de Suez. Au Sud il y a l'océan Indien et à l'Ouest l'Océan Atlantique Et il aurait fallu y joindre une carte de l'Afrique avec toutes ses frontières en début d'articles.

Alors en cherchant les pays les uns après les autres du moins ceux de l'Afrique qui nous intéressent nous avons trouvé à : Mali, Haute-Volta, la mention : Voir Afrique. Alors qu'à la rubrique Afrique, comme nous venons de le signaler nous n'avons trouvé que des considérations générales en quelques trois ou quatre pages où on ne retrouve même pas mention des pays et encore moins ceux qui nous intéressent. Et quand bien même le sujet est traité comme l'article sur la Côte d'Ivoire dans cette même encyclopédie, il laisse encore à désirer. A part sa superficie, sa délimitation, le nombre d'habitants qui fait penser au pays, elle est présentée comme une côte surtout c'est à dire plus un littoral. A défaut de la photocopie nous allons vous retracer les 9/10 de l'article que nous avons eu soin de recopier fidèlement. Ceux qui auront des doutes voudront bien se référer au "Larousse des jeunes. Encyclopédie édition de 1974 au volume consacré à la lettre C à Côte d'Ivoire pour vérifier. Il est en usuel et dans les documentaires à la section enfants de la Bibliothèque Municipale de la Part Dieu où nous l'avons consulté. Pour en revenir à notre article: "Cote d'Ivoire (République de). Etat de l'Afrique Occidentale, Aussi grand que l'Italie, la côte d'Ivoire est constituée par un plateau de faible altitude légèrement incliné vers l'Océan Atlantique.

La côte est inhospitalière et l'accostage des navires est rendu difficile par la "barre". Cette puissante vague qui se brise sur les hauts-fonds proches du rivage. Heureusement derrière un étroit cordon de dune, un système de lagunes met les légères pirogues à l'abri de la Haute mer.



L'AFRIQUE semblait demeurer, depuis le Moyen Âge un continent interdit. Les légendes les plus extraordinaires couraient sur ces contrées sauvages. On les disait habitées non seulement par des bêtes fabuleuses, mais aussi par des monstres humains. Au cœur du continent noir vivaient, prétendait-on, des êtres qui passaient leur vie couchés, un pied en l'air. Ce pied était beaucoup plus large que l'autre et, suivant les saisons, servait d'ombrelle ou de parapluie!... En fait, la brousse impénétrable servait de refuge à des tribus d'hommes primitifs. Mais, en même temps, une civilisation déjà avancée régnait dans les grands centres du Soudan et du Niger. En particulier à Tombouctou, que visita le premier René Caillé, un Poitevin, en 1824, et que Mungo Park avait en vain essayé d'atteindre avant lui.

Barth, Nachtigal parcoururent le Sahara au péril de leur vie. Bruce découvre les sources du Nil bleu en 1770, et Cailliaud, un Nantais, celles du Nil blanc en 1822. Mais le plus extraordinaire des explorateurs fut certainement Livingstone, qui sut se concilier tous les indigènes par son humanité. Son principal titre de gloire ne fut pas d'avoir découvert la « fumée tonnante » des chutes du Zambèze, mais d'avoir réagi de toutes ses forces contre la traite des Noirs. Stanley, parti à sa recherche, devait rencontrer le célèbre explorateur sur les bords du lac Tanganyika, en 1871.

A cette époque, l'exploration est devenue un sport. En 1880, Stanley, qui rêva lui aussi de faire cesser la traite des Noirs et d'organiser la chasse aux bateaux négriers et à leur cargaison de « bois d'ébène », est chargé par le roi des Belges, Léopold II, d'explorer le cours du Congo. Il rencontrera au cœur de l'Afrique l'enseigne de vaisseau Brazza, avant d'engager avec lui la course de vitesse où tous deux devaient courtoisement s'affronter.

Qu'a pu être dans le passé la ville de Zembawé, dont Adam Renders, un des plus audacieux fouilleurs de l'époque, découvrit les ruines au cœur de la savane de l'Afrique du Nord, aux environs de 1868? Ce chasseur d'ivoire était-il égaré quand, tournant en rond dans l'immense vallée du Limpopo, il découvrit le cirque de murailles géantes flanquées de tours de guet et ouvertes d'une large brèche que fermait peut-être un pont-levis — l'enceinte gigantesque d'une ville enfouie sous les lianes?

On ne saura peut-être jamais quels furent les bâtisseurs de cette cité fantôme. Venaient-ils de l'Inde, de la Chine? Dans ces vestiges titanesques, les Noirs voient les restes de la capitale des Saos, les géants du pays de l'or

magique, est plus brillante encore que celle qui a enlevé les coureurs d'aventures. Chez les Saos, dont parle l'explorateur moderne Marcel Griaule, les hommes étaient d'une taille si haute que pour confectionner leurs arcs ils coupaient des arbres entiers. Dans les fleuves, ils capturaient à la main les hippopotames et les crocodiles. En ce temps-là, l'or était vivant, peut-être une bête ailée. Il s'échappait des herbes et s'enfuyait dans les airs. Et les Saos le rattrapaient à la course!...

Ne quittons pas l'Afrique sans signaler la magnifique épopée française qui, à la fin du XIX^e siècle, va compléter la reconnaissance du pays noir. En apportant la paix dans un pays où les tribus se livraient une lutte sans merci, Faidherbe, Archinard, Lamy, Gallieni, Lyautey ont jeté les fondements de ce qui sera plus tard l'Union française.

L'Asie.



Cette partie du Golfe de Guinée à été explorée par des équipes du port de Dieppe dès le XIV^e s. Les marins furent attaqués par les habitants d'une région qu'ils nommèrent la "côte des mal gens". En revanche le peuple des lagunes les accueillirent avec empressement, sur la côte des "bonnes gens".

Colonie française pendant 67 ans, la Côte d'Ivoire est indépendante depuis 1960

Superficie	320 000 km ²
Populations	4420000 habitants
Langue officielle	Français
Religion	Animisme, islam, christianisme
Capitale	Abidjan (5.000.000 habitants)
institution	République

La côte d'Ivoire fut d'abord appelée "cote des dents" à cause des éléphants située entre la "cote du poivre", libéria et la "cote de l'or" Ghana.

Ils y sont encore très nombreux et leur ivoire est toujours travaillé par des artisans .

Au Nord de la Savane où le peuple Lobi chasse encore à l'arc. Au Sud la forêt dense éclaircie par la coupe de bois précieux (acajou), et la plantation dans les zones défrichées du café, cacao dont la Côte d'Ivoire est le deuxième producteur mondial."

L'article énumère ensuite quelques ethnies et c'est tout. Quel que soit le degré de compréhension et d'interprétation de tout un chacun, nous voyons à travers ce bout d'article que là, le pays a été réduit à sa partie cotière et traité en tant que tel. Mais tout de même une côte ne fait pas tout le pays, ni en Côte d'Ivoire, ni dans aucun autre pays à notre connaissance. Nous sommes obligés de répéter ici que les européens décrivent nos pays en fonction seulement de ce qui les intéresse. Ici, c'est l'ivoire, le bois précieux de la forêt et un endroit où accoster.

Et même, il y a une drôle de façon de présenter la population de la côte. On ne dit même pas de quelles ethnies il s'agit, comment ils vivent, rien. Ce qui compte c'est la manière dont ils ont accueilli les explorateurs ou marins européens, et cela suffit pour les ranger en deux catégories "les mal gens..." c'est à dire les mauvaises gens et la "côte des bonnes gens" pour parler des peuples des lagunes. La seule fois où il semble s'intéresser à tout le pays c'est quand il parle de la savane au Nord, mais c'est se limiter à dire que là, c'est le lobi qui chasse à l'arc. Pour commencer ces lobis qui habitent aussi le Sud-Ouest de la Haute Volta ne sont pas répandus dans toutes les savanes du Nord Côte d'Ivoire mais encore ils ne composent pas le seul peuple de cette savane car il y a aussi les Senoufos.

Cet article donne l'impression d'être très vieux, rédigé au moment où on ne connaissait pas l'Afrique, ses pays et encore moins de l'intérieur. Si cela était, il conviendrait de la modifier, la compléter par une mise à jour car sincèrement parlant, avec ce qui est écrit ici on n'apprend rien du tout de ce qu'est la vie en Côte d'Ivoire. On éprouve encore moins l'envie d'y aller avec une telle présentation comme si la côte était le seul lieu par où on peut arriver dans ce pays.

A la rubrique NIGER aussi à notre grand étonnement on ne parle que du fleuve Niger seul et d'un point de vue économique c'est à dire toujours axé sur l'intérêt. Ce n'est quand même pas normal car c'est comme si dans le même Larousse, à France, on ne parlait que du Rhin ou du Rhône. Quelle serait la réaction de tout un chacun ? Un pays c'est un pays, et ils se valent tous même s'ils n'ont pas les mêmes moyens et quand on parle des uns on devrait pouvoir dire un mot des autres. Ce disant, je pense aussi à l'article sur le Sénégal dans la même encyclopédie où on ne parle que du fleuve sénégal et rien d'autre. En ce qui concerne ces deux pays Niger et Sénégal même s'ils sont traversés par des fleuves du même nom, on aurait dû parler de ces pays, puis de ces fleuves et de leur impact dans la vie et l'économie de ces pays.

Dans l'espoir de trouver mieux ailleurs, nous avons cherché à AFRIQUE dans : "L'encyclopédie Larousse des enfants/ mais là également nous étions déçues. L'article y occupe les 3/4 d'une page

et nous le joignons tout entier à votre appréciation car dans nos pays africains on dit souvent que : "le français étant élastique, chacun peut le comprendre à sa manière".

Nous sommes en 1979 et nous avons été stupéfaites de trouver dans cette encyclopédie des considérations sur l'Afrique datant du moyen âge. Une mention est faite aux différentes explorations et à la colonisation soit-disant pacifiste. C'est la présentation de l'Afrique sous un vrai mauvais jour, à la période la moins connue. Mais on ne dit pas ce qu'est l'Afrique de nos jours en réalité. Même pas son paysage, de son climat encore moins : des hommes on dit : "chez les saos, dont parle l'explorateur moderne, Marcel Griaule, les hommes étaient d'une taille si haute que pour confectionner leurs arcs ils coupaient des arbres entiers. Dans les fleuves, ils capturaient à la main les hippopotames et les crocodiles..." Cet explorateur moderne, si c'en est un Marcel Giraule, a-t-il exploré en réalité ou rêvait-il tout simplement. Nous sommes vraiment éberluées devant une telle description de êtres qu'on veut prétendre humains. On se demande dans quel but a été rédigé cet article ? Est-ce pour en faire un article d'encyclopédie ou pour en donner des histoires, en "faire des cauchemards debout". Dans l'histoire du peuplement de l'Afrique, dans les mythes et légendes on a entendu toutes sorte d'histoires rocambolesques, ou monstrueuses. On a entendu parler à la limite d'hommes friands de la chaire humaine mais cette description attribuée a Marcel Griaule est vraiment le comble. Qu'il y ait des légendes, soit ! Mais que des légendes soient de cette taille là et que les livres en fassent un sujet sur tout un continent alors c'est autre chose. C'est trop aberrant et il y a tellement de choses à dire sur un continent que d'effrayer les enfants par des peintures pareilles : "Au coeur du continent noir vivait, prétendait-on, des êtres qui passaient leur vie couchés, un pied en l'air. Ce pied était beaucoup plus large que l'autre et, suivant les saisons, servait d'ombrelle ou de parapluie". On nous dira que ce sont des légendes qui ont été rapportées peut-être. Mais à la place on aurait pu parler d'autre chose de vrai - on aurait pu parler de l'emplacement de ce continent monstre. Et puisque cette encyclopédie s'adresse aux enfants, pourquoi ne leur parlerait-on pas de leur homologues africains, de la façon dont ils vivent, ce qu'ils font. On aurait pu parler des animaux d'Afrique qui intéresseraient bien ces enfants. Mais non, il faut opter de

ridiculiser l'Afrique, et ses hommes, privilégier et faire l'éloge de la civilisation européenne qu'on nous apportait dit-on avec les explorateurs comme René Caillé, Barth, Nachtigal et autres. Et encore l'intérêt des colonisateurs "pays de l'or, toujours le mirage de l'or..." on le fait vivre, on lui donne des ailes, c'est tout juste si on n'en fait pas un homme à la place des hommes qu'on a trouvés là.

Alors nous sommes retournées vérifier encore la définition de l'encyclopédie et elle est toujours la même. Alors pour ce qu'on trouve sur un continent dans cette encyclopédie, cette définition donne à réfléchir. Nous formulons le vœux, surtout pour le bien des enfants qu'il y ait quand même des mises à jour et des révisions. Car même au siècle de l'exotisme il faut quand même respecter les proportions et respecter les autres malgré la différence de couleur.

Toujours à propos de cet article, qu'on nous permette de faire remarquer à propos de cette épopée française à la fin, que si elle a apporté la paix aux tribus qui se livraient une lutte sans merci dans un pays, elle n'y a pas pour autant apporté la paix à ce pays. Et la résistance à la colonisation au Niger avec Ousmane Danfodio ? Avec Soundiata Keita au Mali ? Samory Touré en Guinée ? Et la résistance du Mogho Maba Wobgo du plateau Mossi en Haute-Volta ?

N'ayant rien trouvé que vaille dans les encyclopédies d'enfants, à un dictionnaire d'adultes assez aisé à manipuler par les petits : Le Robert : dictionnaire des noms propres de personnes. Edition de 1974 pour vous présenter les pays dont il sera question dans notre étude. Il situe assez bien les pays les chiffres sont souvent dépassés mais nous y apporteront des corrections au fur et à mesure.

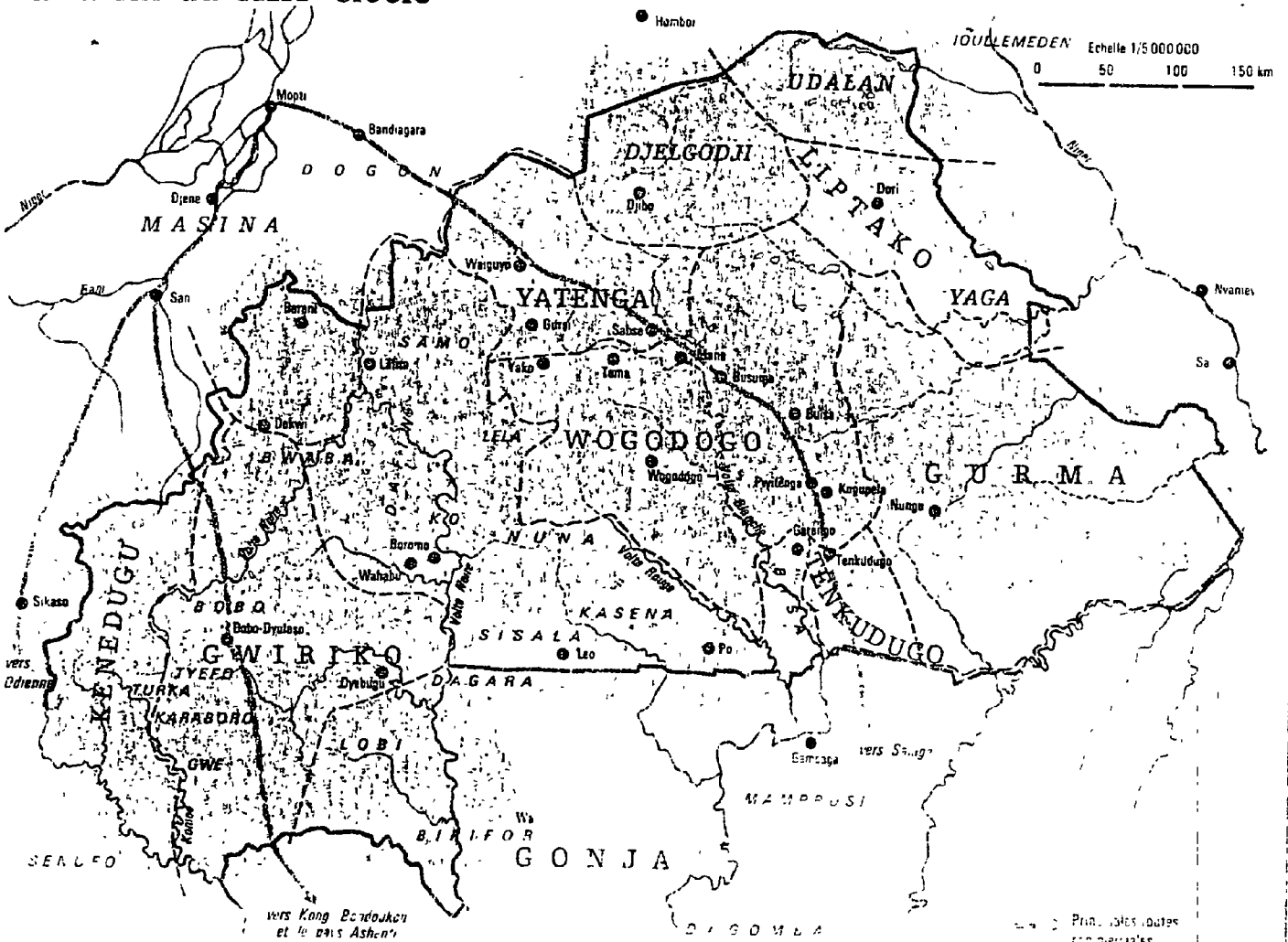
La Côte d'Ivoire (République de) est un état de l'Afrique Occidentale dit-il, baigné par le golfe de Guinée, limité à l'Ouest par le Nigéria et la Guinée, au Nord par le Mali et la Haute Volta, à l'Est par le Ghana.

Elle a $322\,500\text{ km}^2$, 4.800.000 habitants avec pour capitale Abidjan. Le Robert précise que c'est un plateau de faible altitude, légèrement incliné vers l'Océan Atlantique.



Haute Volta (République de) est selon le Robert, un Etat de l'Afrique du Nord Ouest. Il y a ici une erreur car c'est un état de l'Afrique Occidentale et non de Nord-Ouest, il y a quand même une nuance. Elle est limitée à l'Ouest et au Nord par le Mali, à l'Est par le Niger, au Sud par le Dahomey le Togo et le Ghana, au Sud Ouest, par la Côte d'Ivoire. Elle a 270.000 km² 5 200 000 habitants, mais ça c'est depuis 1970. Actuellement elle atteint en réalité les 6 millions d'habitants. C'est, dit le Robert, une pénéplaine aux sols souvent latéritiques qui appartient à des bassins de la Volta Noire, Volta blanche et Volta rouge. OUAGADOUGOU est sa capitale.

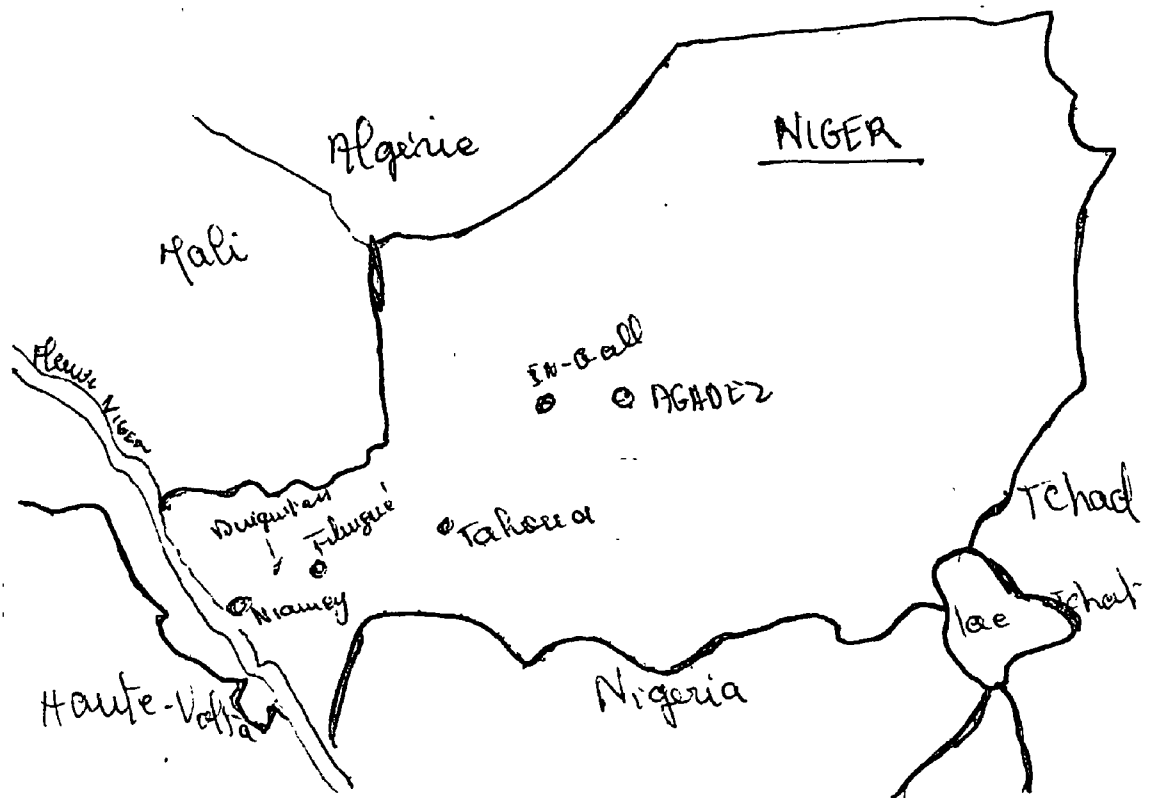
La Haute-Volta à la fin du XIX^e siècle



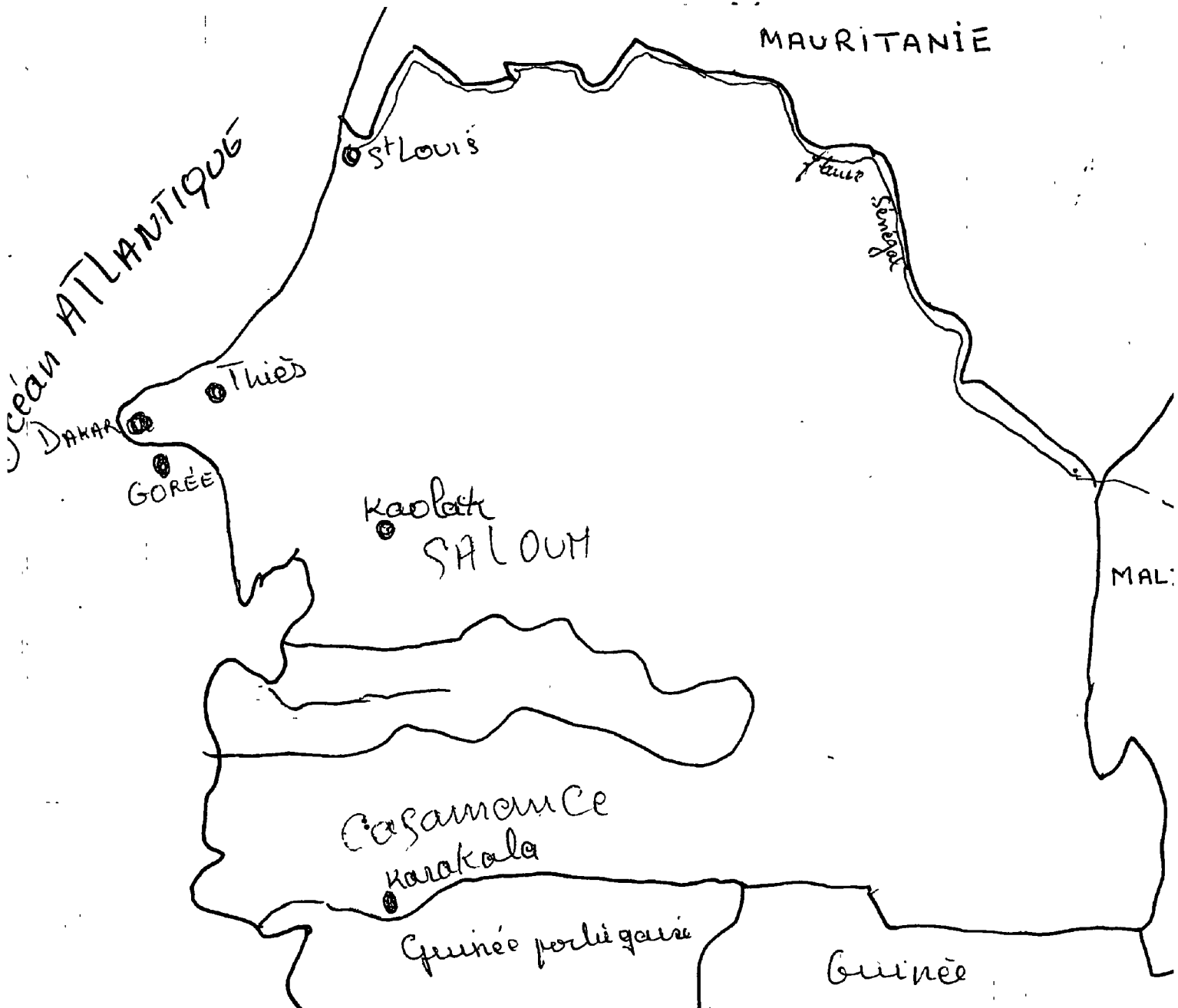
Mali (République du) est un Etat de l'Afrique Occidentale, ancien Soudan français, traversé au Nord par le Tropique du Cancer. Il est limité au Nord par l'Algérie, à l'Est par le Niger et la Haute-Volta, au Sud la Côte d'Ivoire et la Guinée, à l'Ouest le Sénégal et la Mauritanie. Le pays à 1.204 km² de superficie et 5.000.000 habitants avec pour Capitale BAMAKO. C'est une vaste cuvette a trois zones climatiques arrosées par les fleuves Niger et Sénégal.



Niger (République du) Etat de l'Afrique Occidentale, situé au Sud du Tropique du Cancer. Sans débouché sur la mer, il est limité au Nord par l'Algérie et la Libye, à l'Est par le Tchad, au Sud par le Nigéria et le Dahomey, à l'ouest par la Haute Volta et le Mali. Il y a une superficie de 1.189.800 km² et 3.800.000 habitants. La capitale est Niamey.

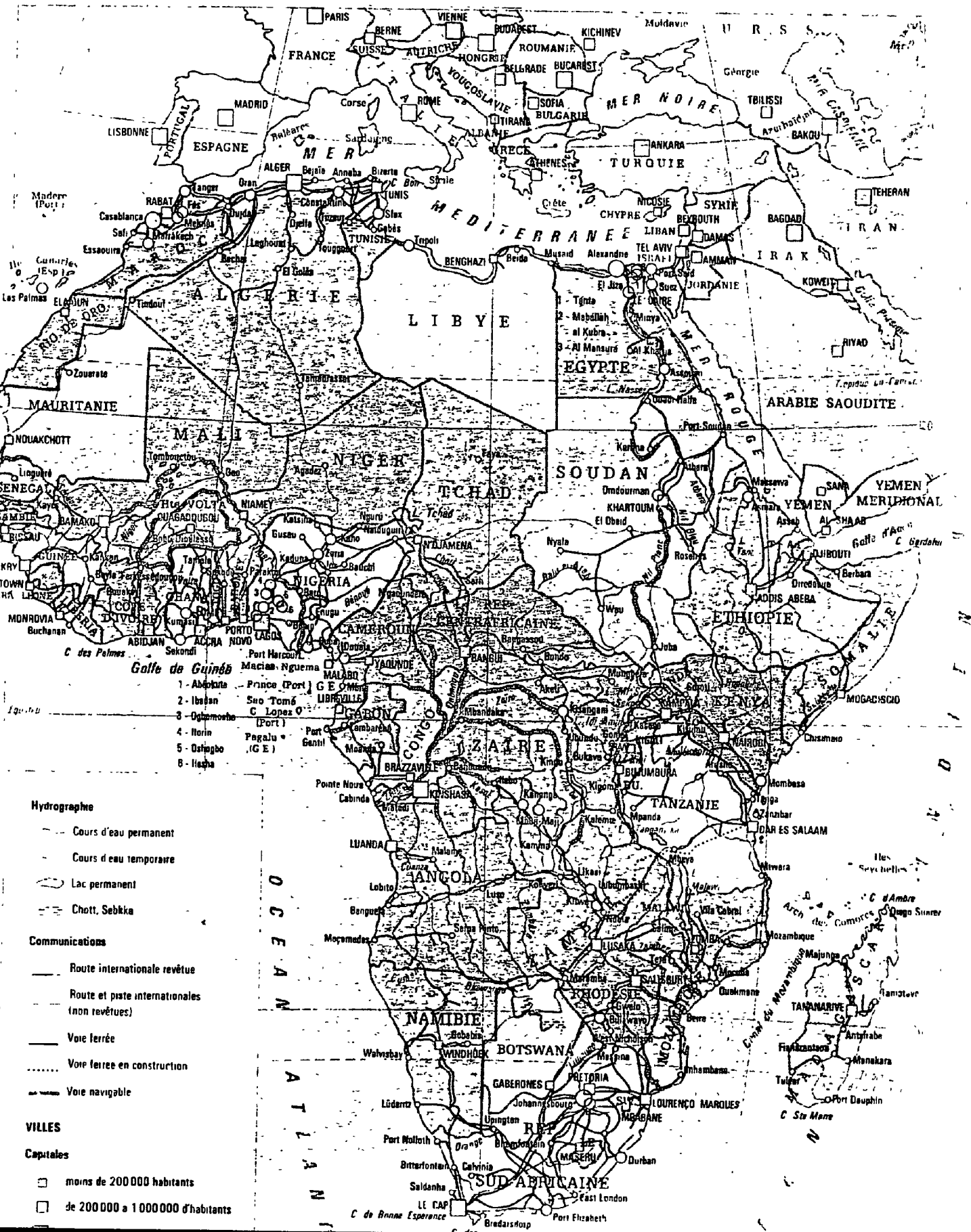


Sénégal (République du). Etat de l'Afrique Occidentale, baigné par l'Atlantique séparé de la Mauritanie par le fleuve Sénégal au Nord et du Mali à l'Ouest par son affluent le Falémé, de la Guinée au Sud Ouest et de la Guinée portugaise (maintenant Guinée-Bissau) au Sud-Est. L'enclave de la Gambie isole la région méridionale de la Casamance. Il s'étend sur 196.200 km² et a 3.900.000 habitants. Pays de la brousse et de la savanne, plaine sablonneuse.



A part quelques petites erreurs de part et d'autre, le Robert dans ses articles semble assez succinct mais bien proche de la réalité. Il est bien écrit, lisible, pas volumineux et sa présentation très aisée à consulter. Il serait souhaitable d'en avoir chez les enfants et jeunes car il peut parfois apporter des compléments d'informations.

Mais il n'est pas exhaustif car du milieu physique des pays que nous venons de présenter, il ne donne qu'un aperçu en quelques mots. C'est ainsi qu'il dit du Sénégal : "pays de la brousse et de la savanne, plaine sablonneuse. Cela nous laisse sur notre faim, on voudrait en savoir d'avantage car dans tous les livres sur l'Afrique, on parle souvent du paysage, du climat assez particulier et du genre de vie que cela impose.



LA NATURE

A travers les livres que nous avons lus, la partie de l'Afrique que nous étudions semble se répartir trois grande zones climatiques correspondant aux grandes divisions que fait l'Encyclopédie, ou Larousse des jeunes en sa page 24. Et à chacune de ces zones semblent correspondre des cycles de pluies et des paysages différents comme la forêt, la savanne et le désert que nous essayerons de cerner à travers les bandes dessinées, les albums et les romans.

D'autre part, étant au temps des safaris et des zoos, nous remarquons dans la vie courante actuelle une importance des parcs, des réserves naturelles et nationales car les gens aiment beaucoup les animaux et surtout les enfants et les écrivains pour enfants. C'est ainsi qu'à travers les livres de René Guillot qui pendant son long séjour en Afrique, ayant satisfait dans ces longues randonnées d'explorateur et de chasseur ce besoin d'aventures, a fini par s'attacher beaucoup aux bêtes à les aimer et même à chercher à établir un dialogue entre l'homme et la bête quelqu'il fut. Il n'est pas seul, nous verrons que Dominique Darbois et Decesco ont essayé de faire aimer les bêtes à travers ces paysages d'Afrique avec lesquels ils vivent en harmonie.

Autant la nature favorise une certaine végétation et facilite la vie à une catégorie de faune ou pas, autant aussi elle peut être propice ou pas à divers cycles de cultures, conditionner certaines techniques culturelles et permettre certains types de cultures (soit vivrières, soit commerciales) Comment ceci est-il présenté aux enfants à travers les albums du Père Castor par exemple, les documentaires comme le magazine Kona et Aména, puis les romans ?

Après cette nature nous verrons le village et sa composition, telle que la maison, la case et les greniers, sans oublier que depuis la colonisation la notion de ville prend de plus en plus de l'importance avec tous ces appâts et son style de construction. Mais, y a-t-il vraiment une différence entre la ville et le village ? Occupe-t-elle la même place que le village a travers les livres pour enfants ? Comment sont perçues les joies de la ville ? Le travail de bureau ?

On se demande aussi si les moyens de transport et de communications sont les mêmes partout. Nous verrons à travers les documentaires et romans, les moyens de transport en Afrique dont il est question dans cette littérature pour enfants. Comment c'est présenté et ce qu'il en est.

I/ ZONES HUMIDES, ZONE DE LA FORET

Il semble que depuis les récits des premiers explorateurs en Afrique, qui au cours de leur expédition s'étaient heurtés à des forêts encore vierges sur les côtes, la vision du paysage n'a pas beaucoup changé pour certains écrivains. Prenons par exemple la bande dessinée "Spirou et Fantasio N°24" "Tembo-Tabou" des éditions Dupuis de 1977. A la première page on commence : "Au coeur de la grande forêt africaine..." et de la page quatre à la page vingt-quatre, on ne voit comme paysage qu'une forêt inextricable avec de grands arbres aux gros troncs. Les feuillages sont entremêlés et reliés par des lianes, avec un sol marécageux tapissé de toutes sortes de végétations même jusqu'à des plantes carnivores décrites à partir de la page 24. Et cette forêt abrite aussi un animal légendaire : le Marsupilami que les savants reconnaissent comme l'animal le plus perfectionné qui soit au monde. Quel exploit pour Spirou et Fantasio d'avoir réussi à capturer un animal si légendaire dans une forêt aussi sauvage. En effet c'est la présentation d'une végétation riche en forêt africaine. Mais alors, une forêt aussi sauvage et inimaginable de nos jours surtout en Afrique de l'Ouest. Même ceux qui ont le goût du risque et le goût de l'aventure dangereuse auraient une appréhension devant ce tableau de forêt. Encore une forêt fluviale ! Les seuls moments où ce paysage s'éclaircit c'est pour laisser voir les sauvages habitants noirs de cette forêt aux pages 18 et 19, offrir des cadeaux d'Ivoire et de pépites d'or aux deux blancs. Spirou et Tintin. Une autre fois la Forêts s'éclaircit de la page 24 à la page 30 pour présenter le dur combat et avec succès des "bons blancs, Spirou et Fantasio" contre les mauvais blancs qui exploitent l'ignorance et la poltronnerie des habitants noirs de cette forêt pour avoir leur or. Et ensuite la forêt reprend le dessus jusqu'à la fin avec sa faune aussi bizarre qu'étrange.

Ces bandes dessinées, on se demande parfois quel est leur thème au juste. Ici par exemple qu'est-ce qu'on a voulu faire comprendre ? Est-ce l'importance et le caractère sauvage des forêts africaines ? Est-ce le côté intérêt qui sous-tend presque toujours ces genres d'album ? Est-ce la supériorité physique et intellectuelle du blanc par rapport à l'africain qu'ils ont voulu montrer ? Ou est-ce le tout à la fois.

De telles images étaient peut-être acceptables au temps de la vraie forêt vierge dont on a entendu parler quand on était encore tout petits. Mais étant donné que nous sommes au XX^e siècle et que cette édition date de 1977 le texte aurait pu être amendé en fonction de ce qui existe actuellement. Nous reviendrons plus tard sur les hommes et les animaux, mais pour le moment c'est l'appréciation des paysages de la forêt qui nous intéresse. On devrait pouvoir préciser dans cet album que la forêt vierge en tant que telle n'existe plus, que le même intérêt témoigné pour l'or et l'ivoire par les explorateurs européens a aussi appauvri nos forêts pour la recherche du bois précieux et de la gomme.

Même si la mode est à l'exotisme, c'est à dire qu'on cherche du sensationnel, il y a lieu de dire souvent des choses vraisemblables. L'exotisme a été et demeure toujours une vogue. Parce que les gens sont blasés, fatigués par tout ce qu'ils trouvent chez eux, ils vont chercher ce qui ne se trouve pas sur leur sol. Il recherche ce qui est à l'étranger, les aspects les plus extraordinaires et mêmes extravagants pour paraître différents des autres. On peut trouver cet exotisme à tous les niveaux, dans le mode de vie, l'habillement et pourquoi pas ? En littérature, on est souvent amené des fois à exagérer les choses, à broder pour avoir plus d'effet et de crédit. Ceci pourrait expliquer ce caractère trop exotique de ces bandes dessinées. Et même ces descriptions à caractère exotiques mises à part.

Il faudra se dire que très souvent aussi les auteurs décrivent l'Afrique par comparaison avec l'Europe. Mais la comparaison est parfois mal choisie. Par exemple dans cet album du Père Capton : "histoire de Zo'hio et de l'oiseau moqueur". Imprimé en 1978.

On présente l'Afrique aussi comme un domaine de forêt -page 5

"Se promener dans cette Afrique, ce n'est pas tout à fait comme par ici : il n'y a pas de jolis parcs avec des pelouses et des statues, pas d'allées... fraîches sous des tilleuls taillés en brosse, pas même de petits sentiers courant dans les bois, si doux qu'on les suivrait jusqu'au bout du monde. Non là, tout autour du village, c'est la brousse avec ses herbes coupantes et ses épines, ou bien la forêt avec ses lianes, ses marécages, son ombre verte. Et tout ça, naturellement, plein de bêtes plus féroces les unes que les autres." Et le passage est très bien illustré par de belles photos, à sa gauche p.4 l'usage d'un village entouré de savane avec quelques girafes à sa droite, une photo compacte mais expressive de la forêt avec ses lianes. Seulement il aurait été plus indiqué de comparer cette forêt africaine à une forêt européenne au lieu d'un parc organisé en pleine ville. Si on comparait cette histoire à l'histoire du petit chaperon rouge par exemple, ou aux aventures de "Robinson Crusoé ou Robin des bois" on trouverait des similitudes dans ces forêts, les mêmes difficultés de s'y déplacer et le sol peut être aussi marécageux. Les villages aussi ont existé en France et partout ailleurs en Europe et si des européens qui ont eu l'expérience de la campagne chez eux de la forêt de leur pays écrivent sur l'Afrique peut être que le style et le contenu seraient différents.

Cet album est très bien fait et très beau aussi bien au niveau de la typographie que de l'illustration et même du fonds de l'histoire qu'il raconte. Mais là où nous ne sommes pas d'accord c'est au niveau de la concordance des textes et de l'image. A la page 3 il est écrit : "il y avait une fois, dans la grande Afrique, un enfant qui se promenait. Tout nu, comme c'était la mode là-bas..." or on présente l'enfant habillé d'un caleçon. Il faudrait savoir, ou il est tout nu, ou il a un caleçon et c'est très différent et puis être nu n'a jamais et ne pourra jamais être une mode en Afrique où on est pudique. Il arrive que les enfants soient en simple caleçon de la sorte qu'il fait très chaud et qu'ils transpirent en abondance, alors les habits collent au corps et la meilleure solution c'est de s'en départir en attendant que la température baisse. Mais cela n'est pas seulement propre à l'Afrique, en Europe aussi on trouve des enfants en short lors de leurs jeux ou de la chaleur.

La littérature de jeunesse, comme l'a dit René Guillot doit être franche, sincère tonifiante et exaltante. Elle doit nourrir joyeusement, que les enfants rêvent en feuilletant les livres où les images sont claires, où le récit les captive, où l'aventure fait sa merveilleuse promesse.

Et nous pensons que l'action que voudra trouver l'enfant dans un roman, dans la féerie d'un conte ou d'un récit autre, c'est surtout le souffle capable de l'exalter. La manière dont c'est écrit, les phrases qui créent soit l'admiration soit le suspens. Il faudrait que l'enfant retrouve un peu cette manière orale de conter les histoires à travers ce qui est écrit. C'est surtout sur la forme qu'on peut broder, improviser même, mais tout en soulignant les effets qu'ils soient comiques ou dramatiques. Il ne faudrait pas faire peur aux enfants ou bien quand on l'a fait il faudrait les rassurer aussitôt et ceci manque beaucoup aux bandes dessinées. Elles semblent plutôt déformer le fond on ne sait pas pourquoi, peut-être par manque d'information suffisante ou qui sait, peut-être aussi par désir de ridiculiser, de sous-estimer, frisant toujours un racisme mal voilé.

Mais en réalité peut on parler de vraie forêt en Afrique Occidentale ? Quand nous avons regardé le Larousse des jeunes: Encyclopédie édition 1974 nous avons vu vers la fin de l'article : "au Sud la forêt dense éclaircie par la coupe de bois précieux (l'acajou) et la plantation de café et cacao dans les zones défrichées..." C'est pratiquement le seul endroit que nous avons rencontré, où l'on parle de la forêt dense et en Côte d'Ivoire. Mais comme nous le constatons, on ne peut plus parler de cette densité de nos jours, ceci parce que la zone de la forêt étant toujours humide et fertile, les populations l'ont envahie petit à petit pour faire des plantations dont la Côte d'Ivoire tire ses principales denrées d'exportation. Et les essences précieuses ont été coupées pour les besoins de l'industrie. Cette région du Sud de la Côte d'Ivoire vaut au pays cette appréciation dans Konan et Aména à la première page : "La Côte d'Ivoire.. est un des pays les plus fertiles et le plus développé de l'Afrique Noire francophone. Elle produit surtout du café, du cacao du bois, des bananes et des ananas (90% des exportations)".

Cette région est à mi-chemin entre la zone équatoriale humide et la zone tropicale humide si bien qu'elle est favorisée par les pluies. Etant

en bordure de la Côte assez plane et même un peu inclinée vers la mer (pour nous référer à la présentation faite à chaque pays en introduction) si bien que rien n'arrête le flux d'air humide de Sud-Ouest Africain, à Sud provenant des hautes pressions océaniques de l'hémisphère Sud, favorisant la formation des nuages et les pluies, c'est regrettable que nous n'ayons pas sous la main un atlas pour montrer cette partie de la Côte d'Ivoire, et que les livres n'en parlent pas beaucoup ; aussi, il serait souhaitable d'avoir dans les bibliothèques pour enfants ces petits atlas des pays d'Afrique pour compléter la documentation que fournissent les romans. On comprendrait aisément qu'au cours de l'année aussi en plus de ce flux d'eaux humides venu des océans, oscille aussi un front de mousson entre le golfe de Guinée apportant également la pluie - Mais d'expérience personnelle la région humide du pays dont il est question peut se révéler d'une chaleur assez étouffante. Et pour plus de réalité nous parlerons plutôt de forêt galerie, parsemée de clairières de champs et de plantations. Mais nous n'avons pas assez d'éléments pour vous exposer davantage cette zone car les africains eux-mêmes semblent n'avoir rien écrit sur leur pays à part peut-être des livres de géographie. Mais là encore, tous ceux que nous avons rencontrés jusque là, ceux avec lesquels nous mêmes avons étudié dans les écoles secondaires étaient en partie rédigés par des européens qui souvent ne connaissent pas bien le pays ou connaissent seulement là où ils ont habité, là où ils ont fait la chasse et ont essayé de faire quelque chose de cohérent avec.

Ceci pose aussi le problème de la production offerte aux enfants. Parce que s'il y avait une pluralité des livres proposés, il pourrait y avoir choix et développement du sens critique chez les enfants, par comparaison ou confrontation de livres traitant du même sujet. Mais le problème de moyens financiers peut être ou de manque d'information des bibliothèques fait que dans celles-ci on n'a trouvé que soit un album, soit un roman, soit un documentaire sur un aspect, ou sur un pays de l'Afrique et de ceux qui nous préoccupent. S'il est seul et qu'il n'est pas bien ce n'est pas la peine de gaspiller son argent pour donner des informations fausses à des enfants. Pour ce faire, il faudrait une bonne information ou un minimum d'information aux bibliothécaires éducateurs et parents afin de mieux orienter l'enfant dans la lecture et compléter ses informations à lui.

Par contre les sujets sur lesquels on trouve assez de livres, ne posent pas tellement de problèmes, même s'il y en a de pas valables, ceux qui là-dedans sont assez représentatifs combleront les lacunes grâce au sens critique de l'enfant. Toujours à propos de la végétation des forêts en Afrique Occidentale francophone, le deuxième pays qui semble s'insérer dans cette zone à travers nos lectures, c'est le Sénégal en sa partie appelée : la Casamance, qui occupe une zone privilégiée du pays. Prenons le Guide Touristique pour le Sénégal de Jean Mazel : "Adama la petite sénégalaise", juste à l'endroit des "gardes" colorés au début du livre, nous avons une carte du Sénégal. Et au Sud, nous voyons écrit Casamance, faisant frontière au Sud avec la Guinée portugaise, maintenant appelée Guinée Bissau depuis son indépendance. Très humide et très fertile, puis à l'Ouest baignée par l'Océan atlantique et arrosée par le fleuve Casamance qui va se jeter dans l'Océan atlantique. Les livres semblent présenter cette région avec un caractère idyllique, un paradis terrestre par rapport au reste du Sénégal et ainsi sa légende rentre dans la composition du drapeau du pays à la page 8 du documentaire de Jean Mazel : Adama la petite sénégalaise qui dit : "notre drapeau est vert, jaune et rouge avec une étoile au milieu. Le vert je pense, c'est pour représenter les forêts, car nous avons de grandes forêts dans le Sud du Pays en Casamance..." Oui sur les rives du fleuve Casamance des arbres jaillissent de la vase plus ou moins mondée, et leurs racines s'entremêlent au-dessus de l'eau. C'est le royaume de la mangrove, aux forêts de palétuviers. Mais ce n'est pas une forêt sauvage, primitive non plus où vivent des animaux monstres et des populations bizarres. Pour s'en faire une idée, on pourrait prendre l'album du père Castor édité chez Flammarion en 1972 : Assoua, petit sénégalais de la Casamance aux pages 12 et 13 pour voir les dessins illustrant la forêt, les activités que les casamançais mènent dans cette forêt au bord du fleuve, notamment les femmes qui : "avec leurs manchettes et leurs coupe-coupes, font chacune un fagot qu'elles chargent sur la pirogue." et ceci dans la forêt dont on dit plus haut "réserve inépuisable de bois à brûler et à construire": Dans la forêt on va chercher les branches pour construire les cases, en faire les toitures et les montants de portes et ce pays Diolas de la Casamance comme l'illustrent les photos des pages 24 et 25 dans Assoua petit sénégalais de la Casamance. Ici l'homme est habitué à sa forêt, à cette forêt qui prend un caractère presque domestique, en ce sens que les hommes la connaissent, sont imprégnés des mythes et croyances qui courent dans

ces forêts quand elles sont beaucoup plus sombres et beaucoup plus profondes. Car il faut avouer quand même qu'à certains endroits elle est assez dense. La différence d'avec les forêts sauvages de bandes dessinées est qu'ici ce sont des mythes qui entourent ces forêts alors que dans les bandes dessinées c'étaient des monstres d'animaux, des monstres de plantes et des monstres d'habitants. A la page 18 dans "Assoua petit sénégalais de la Casamance" on décrit : "la forêt est haute, sombre ; on peut y rencontrer des serpents où même des panthères. Mais ce qu'Assoua et Amadou redoutent le plus, ce sont les êtres mystérieux et malfaisants qui errent à l'ombre des arbres." Cela est une réaction typique des enfants, même des adultes. Quand on entre dans un bois ou un fourré, on a peur, on ne sait pas ce qui se cache derrière. Les histoires les plus effrayantes entendues çà et là dans les contes et les récits reviennent à la mémoire de l'enfant si bien que dans son esprit il croit que toute forêt est hantée par je ne sais quoi. Même quand il se trouve en contact avec de l'herbe fraîche qui touche son corps, il sursaute. Surtout s'il a déjà lu "Tembo-Tabou" avec sa végétation de plantes carnivores. Il sera chaque fois dans la crainte de voir surgir brusquement devant ou derrière lui une de ces plantes prêtes à le happer.

Nous touchons là à un trait de la littérature pour les enfants qui devra exiger qu'en présentant les images aux enfants, les récits, il faille faire la part entre l'imaginaire et le réel. Les enfants à un certain âge n'ont pas le même sens développé de la critique, parfois ils reçoivent tout sans pouvoir distinguer ce qui peut être vrai de ce qui peut être imagé. Si encore c'est un récit oral, peut-être au ton, au sourire, aux grimaces de l'interlocuteur, il aurait pu faire la part des choses. Mais quand c'est aussi écrit, les enfants tendent à prendre tout au sérieux, à la lettre.

Nous ne passeront pas sur cette forêt de la Casamance où on parle des animaux qu'on y rencontre car à voir leur présentation toujours aux pages 18 et 19, ils semblent aller de pair avec le paysage. On y voit des cynocéphales, des panthères, des serpents, des oiseaux et autres, mais des animaux qu'on connaît déjà pour les avoir déjà vus soit dans des zoos, soit dans des films soit dans des livres ou bien pour en avoir entendu parler. Si les enfants ne les redoutent pas tellement c'est parce qu'ils les connaissent déjà, connaissent leur mode de vie, leurs réactions et savent à quoi s'attendre avec eux et comment réagir quand il les rencontreront.

Mais il n'y a pas que la forêt en Casamance, au bord des marigots comme le dit Assoua à la première page, "la terre reste humide, on peut la cultiver toute l'année aussi la Casamance reste toujours verdoyante" On peint par ci par là des sentiers de brousse qui débouchent sur des paysages de rizières le long des rives proches des marigots. C'est pourquoi la Casamance est riche, car toutes les cultures sont possibles et même dans les champs les plus secs on cultive les arachides.

Assoua le petit Sénégalais de Casamance est un album de choix pour ce qui est l'illustration d'un paysage et d'une végétation de climat tropical humide avec sa faune et le charme envoûtant qu'y mène la population qui l'habite. Ses illustrations dans le texte sont en parfaite concordance avec le texte lui-même et non seulement cela égaye les enfants, mais ils y apprennent quelque chose. Quand on parcourt cet album on oublie à certains moments qu'on est en train de lire, on a l'impression d'être mêlé à tout ce mouvement de la vie qui s'y passe.

Seulement tout n'est pas toujours vert en Afrique et en Afrique de l'Ouest, parmi les cinq pays que nous étudions ce n'est qu'au Sud de la Côte d'Ivoire et au Sud du Sénégal qu'on rencontre une telle nature. Les autres, Mali, Niger, Haute Volta sont dépourvus de débouchés sur la mer, enclavés et plus on s'éloigne de l'influence des flux d'air humide provenant des pressions océaniques, plus on va vers le flux d'air sec du Nord provenant des hautes pressions sahariennes - ceci est illustré par une carte climatique de l'Afrique de l'Ouest dans l'Atlas jeune Afrique consacré à la Haute-Volta, à la page 13.

2/ ZONE DE CLIMAT SOUDANIEN : ZONE DE LA SAVANE ET DE LA BROUSSE

Peu à peu au fil des années à mesure que les expéditions coloniales pénétraient à l'intérieur de l'Afrique, surtout en sa partie Ouest on s'est rendu compte qu'il y avait autre chose que la forêt cotière, c'est la savane, et encore plus haut le Sahel puis le désert. L'ont-ils trouvée merveilleuse accueillante ou hostile ? Toujours est-il que beaucoup de livres rencontrés sur nos pays d'Afrique dans les bibliothèques d'enfants ont pour cadre et contexte et même souvent pour sujet cette zone et son paysage. Nous verrons ainsi défiler sous toutes ses formes la brousse à travers la grande épopée des éléphants que décrit René Guillot dans les livres "Sama prince des éléphants" et "Ouoro le chimpanzé". A travers également des romans nous essaierons de dégager l'image de cette zone sans oublier les albums.

Saisons : l'introduction du livre de Dominique Darbois : Zambo et les animaux de la savane (de la collection des enfants et des animaux) édité chez Nathan en 1973, nous permet de dire que cette région de l'Afrique est soumise à deux saisons : "Dans certaines régions d'Afrique où la pluie est abondante plusieurs mois et où le reste du temps, la sécheresse est absolue, s'étend un immense tapis de hautes herbes parsemées de buissons et d'arbustes C'est la savane". D'une part la saison sèche, au climat chaud et un vent sec de la mi-novembre à mi-avril et la saison de pluie vient étancher la soif pendant une courte période de Mai à Septembre. Alors là, renaît la brousse avec sa végétation clairsemée, baobab, flamboyant, hautes herbes et en même temps les marigots renaissent aussi.

Si bien que la nature se présente différemment suivant qu'on se situe en période pluvieuse ou en période sèche. Dans ISSILIM écrit par Andrée CLAIR, édition la Farandole 1972 nous voyons le tableau de ces deux paysages différents au Niger mais c'est la même chose pourtant dans les autres pays aussi. Au Sud donc du Niger, Andrée Clair dit dans ISSILIM, p.70 "La savane verte, verte, infiniment verte. Elle, qui, il y a quelques semaines s'étendait jaune, desséchée, assoiffée, poussiéreuse, craquelée, a verdi, comme par miracle, dès la première tornade" et puis plus loin elle ajoute comme pour insister "Mais verdit comme par miracle en saison des pluies. Le mil sitôt semé est déjà haut et promet de belles récoltes". En effet en saison

de pluies même les zones les plus sèches de l'Afrique sourient. La végétation couvre le sol, les forêts reverdissent, les grands arbres qui avaient perdu leurs feuilles pour mieux garder leur réserve d'eau se couvrent à nouveau de leur feuillage. C'est la joie, et le sentiment de renaître avec la nature et cela se manifeste même dès les premières pluies ou les premières tornades. Lisez un peu ce poème des nomades dans ISSILIM, page 77 et vous comprendrez mieux cette joie à la renaissance, cette renaissance à la vie qu'Andrée Clair a voulu peindre :

"La bonne pluie est venue..... Madallah
 L'herbe poussera encore plus belle....."
 les pâturages seront abondants....."
 les puits ne tariront pas....."
 Les mares subsisteront pendant longtemps"
 La joie éclatera dans le cœur des nomades"

Mais à côté de cette brousse verte parsemée de hautes herbes, d'arbustes et de buissons, à côté de cette joie des paysans de pouvoir cultiver et espérer de bonnes récoltes, cette nature subit aussi des dommages en saison de pluies. Andrée Clair évoque les inondations et les difficultés de déplacement sur les pistes à la page 72, où elle décrit les pistes ou routes envahies par des cha-pelets de mares qui y subsistent longtemps; remplies d'eau boueuse et que les chauffeurs n'arrivent pas à éviter toujours.

Ce roman semble le meilleur qu'Andrée Clair ait écrit sur l'Afrique et en particulier sur le Niger. Elle a vécu au moins pendant 14 ans au Niger a été témoin de certaines phases de la colonisation et a connu beaucoup de réalités africaines, les a aimées et incarnées. Elle connaît bien le Niger, son peuple et sa civilisation, cela explique que ce livre soit d'une réalité et d'une objectivité sans pareilles du moins pour ce qui était au temps où elle écrivait. Pour quelques points, Elle semble un peu dépassée mais nous y reviendrons plus tard notamment au niveau de l'enseignement. Mais il n'en demeure pas moins que c'est un roman palpitant, plein de vie et de mouvement qui accapare l'enfant et même l'adulte.

Nous ne passerons pas à autre chose sans avoir examiné le dossier Univers d'Okapi : "Fati, Ewi, Hakamo, Tambari, enfants du Niger". Ceci parce que de plus en plus les bibliothèques d'enfants en achètent et même les responsables semblent y faire foi. Celui-ci donne une présentation du Niger du point de vue géographie-physique et par conséquent du paysage. Il commence "Le Niger est un pays de l'Afrique de l'Ouest grand comme deux fois la France. C'est l'un des pays les plus chaud du monde. Les déserts et semi-déserts bordent le Sud du Sahara". C'est une très bonne présentation du pays et la répartition des pluies y est illustrée par une carte. Mais une erreur typographique y introduit une contradiction monumentale qui frappe dès qu'on lit : "à la hauteur de Niamey, la capitale, les pluies durent de Mai à Octobre, les cultures sont alors impossibles" au lieu de possibles. C'est une faute bête, mais aberrante tout de même car elle change complètement l'esprit du texte et les enfants n'arrivent pas toujours à comprendre. Plus loin on écrit, "plus au Sud encore, les pluies sont abondantes et la végétation foisonne. Les paysans habitent donc plutôt au Sud du Niger". Il semble que ce "plus au Sud encore" constitue une très mince partie pour qu'on puisse la distinguer réellement de la région de Niamey. Et puis la saison des pluies n'y aurait pas dépassée Mai à Octobre.

Les défaillances de cet O'Kapi sont nombreuses. Sur une carte de l'Afrique que s'y trouve, on dessine le Niger mais sans légende. Alors que voulez-vous que cela représente pour un enfant, fusse-t-il africain ? Il n'y comprendra rien même s'il est Nigérien. Et puis sur une autre carte du Niger présentée en grand, on a mis les noms des pays environnants ; pour quelqu'un qui ne connaît pas bien l'Afrique, il sera très difficile de replacer exactement ne serait-ce que la capitale de ce pays. L'expérience tentée auprès d'adultes n'a pas été concluante, alors qu'en sera-t-il pour les enfants.

Bien que sortant du contexte de la nature, il conviendrait de relever une bonne fois les autres incorrections de ce livre qui parle de 52 députés à l'Assemblée du Niger depuis 1974, alors que tout depuis cette date précisément, le Niger vit sous un régime militaire et par conséquent pas d'Assemblée. En parlant ensuite du Président Nigérien, on a écrit :

"lieutenant Colonel Seyné Kouvitché" au lieu de KOUNTCHE. Et puis la lutte pour l'indépendance est passée sous silence de 1960 à 1974, alors qu'était devenu le Niger pendant ce temps ? Qu'n est-il de la période de Dioré Hamani ?

A notre humble avis, ce livre comporte trop d'erreurs pour qu'on le laisse aux enfants, à qui l'on veut donner des informations exactes. Nous avons signalé ces erreurs au responsable chargé de la section enfant où nous avons emprunté ce documentaire. Il serait souhaitable que la bibliothèque écrive à l'édition d'Okapi avec notification de ces incorrections pour que l'on apporte des modifications au texte et pourquoi pas, une nouvelle édition revue et corrigée. Pour les enfants qui l'ont déjà lu, il conviendrait d'organiser une séance de lecture en groupe dans le but de leur apporter des précisions autrement ce serait dommage. En attendant, le plus sage serait de le retirer de la bibliothèque comme on l'a fait à Bron, de Tintin au Congo, parce que dit-on il inculquait des sentiments racistes aux enfants.

Nous formulons un voeu aux écrivains et auteurs surtout pour enfant de se bien documenter avant d'écrire, cela rendrait un bien grand service à la jeune clientèle de la lecture d'aujourd'hui et par conséquent au monde de demain.

Cette zone de la savane se retrouve en Haute Volta dans la partie Sud, plus boisée au Sud Ouest où elle fait frontière avec la côte d'Ivoire et le Ghana. Elle continue en côte d'Ivoire au Nord de la forêt humide, puis au Mali nous retrouvons la même végétation autour du fleuve Niger, vers Gao et sa région, au Sénégal au Nord de la région de la Casamance. C'est partout la même végétation, la même nature en saisons de pluies que ce qui a été dit du Sud Niger plus haut.

Mais il semble qu'on représente souvent nos pays d'Afrique, sa savane au moment de la saison sèche en évoquant en même temps le problème de l'eau.

Ceux qui ont vécu en Afrique un minimum de temps, qui l'ont aimée, cotoyé ses habitants et sympathisé avec eux ont un style différent de ceux qui n'ont jamais foulé du pied le sol d'Afrique et qui plus est, voudrait écrire sur elle. René Guillot, ce célèbre écrivain pour enfants, a vécu 25 ans (1925-1950) en Afrique et plus précisément Occidentale. Et un de ses plaisirs favoris semble avoir été la chasse. C'est à lui que nous devons quelque chose d'écrit sur la Haute Volta, son paysage, ses animaux, ses croyances, son livre "Sama, prince des éléphants" est une pathétique histoire d'un jeune éléphant qui au cours de dramatiques aventures en Afrique, s'initie aux profonds mystères de la brousse, parcourant inlassablement les chemins de la pluie avec la harde aux côtés de sa mère...". C'est une façon très pittoresque d'aborder la sécheresse avec la raréfaction des arbres feuillus et de l'herbe verte, obligeant la harde des éléphants à poursuivre comme de coutume leur annuelle marche à la recherche des régions où la pluie est tombée, où la pluie redonne des feuilles toutes jeunes aux arbres, très délicieux pour leur festin.

Ces éléphants partent de la rive de la Comoé en pays Lobbi au Sud-Ouest de la Haute Volta limitrophe et dont la végétation est homogène avec cette savane herborée et un peu boisée au Nord Est de la Côte d'Ivoire. Cette région semble pourtant humide et même en saison de pluie. "C'est un des plus fastueux jardins que la nature seule ait ordonné au coeur du monde noir" dit René Guillot dans son introduction. Nous n'avons trouvé aucun livre parlant de la Haute Volta alors cette partie nous permet de parler de la savane soudanaise à l'Ouest. En réalité c'est la région la plus prospère, la plus humide de la Haute Volta et elle s'étend sur toute la région Lobbi, de Banfora à Bobo Dioulano. Mais plus on descend vers le Sud, c'est à dire vers le Nord de la Côte d'Ivoire, "les arbres s'élancent. Parmi les Kolatiers et les gomiers piqués de boules d'or, les grands nérés montent, portant ces feuilles blanches dont les éléphants sont friands". Quand on suit cet attrait des arbres, on suit comme dans un charme au risque de se retrouver aux coins les plus reculés du pays comme les éléphants à la page 99: "On avait parcouru les bons chemins sous la forêt dense sans presque jamais voir le soleil. Et on était arrivé aux limites du Sud aux fonds les plus reculés de la Côte d'Ivoire". Mais ces bêtes ne seront pas restées longtemps étouffées dans la Forêt. Elles ont besoin du grand air, de la liberté, de la savane qu'elles

retrouveront à la page 100 "au Bafing, en plein Soudan (Mali) au Sama découvrit la plus belle savane". Puis c'est la description du Niger, du pays Mossi de la Haute Volta, et tout cela, de plus en plus brûlé par le soleil de la sècheresse. "Mais l'orage couvrait dans le ciel et n'éclatait pas. La brousse était toute fiévreuse sous des herbes brûlées, ses arbres secs, ses mares craquelées..." C'est une véritable désolation.

Ce livre est une vraie peinture de l'Afrique de la saison sèche dans toute sa réalité. Un peu trop féérique et trop romancé peut-être mais ceci est dû peut-être à cet amour que l'auteur porte à Sama l'éléphanteau qu'il a fait voyager à travers ce paysage. Mais cette dernière édition est fabuleuse du point de vue de la présentation ainsi que de l'illustration. On pourrait bien le tourner en film ou le reproduire sous forme de diapositives. Mais toutes les saisons sèches ne sont pas aussi dorées il semble. D'autres auteurs les présentent si différentes, plus cuisantes, même en savane. Comme il est présenté dans l'album du Père Castor : L'oiseau de pluie raconté par Monique BERMOND, édité chez Flammarion. C'est l'image d'une sècheresse extrême en pleine saison de culture. Il y a longtemps qu'il n'a pas plu, le sol a bu toute l'eau tombée jusque là, alors il se craquelle, les plantes se fanent et l'oiseau de pluie ne chante plus pour attirer la pluie sur le village et les champs. "Pluie! pluie!"- Mais l'oiseau capturé et enfermé dans une cage refuse de chanter aussi et ne le fera qu'une fois libéré sur les conseils d'un sage du village. C'est la peinture de la sècheresse et du paysage en ce temps, les hommes, la vie quotidienne et les animaux, bien illustrés en couleur, il fait l'effet d'un petit conte qu'on lit d'un trait. Mais tant d'exagération aussi semble susciter deux types de réactions à la lecture de ce conte. Pour les uns, une fausse présentation de l'Afrique peut susciter un racisme latent. Pour les autres l'Afrique ne serait ici qu'un décor et il conviendra alors à ce moment de découvrir le thème unique, le problème de liberté. Aucune des deux réactions n'est souhaitable, on peut retenir le thème de la liberté et en même temps avoir une vision juste de l'Afrique dénudée de préjugés.

L'oiseau de pluie dans sa peinture frise le paysage du Sahel et du désert.

3/ ZONE DU SAHEL ET DU DESERT

Le Sahel. Il semble que plus au Nord de nos pays après la savane soudanaise, s'étend le Sahel à la lisière du désert qui avance de plus en plus vers l'intérieur. Le Sahel, Jacqueline Cervon nous le présente dans son livre : Coumba du pays oublié des pluies, édition G.P. de 1974.

Jacqueline Cervon est connue comme l'écrivain qui aura le plus contribué à la compréhension internationale par la connaissance des enfants du monde qui est le thème de ses romans" nous dit Claude Bron. Elle a passé huit ans à Djibouti en Afrique Orientale et cela est déjà un atout pour parler d'un milieu où on a vécu. Déjà à la page 10, elle définit et délimite le Sahel et le peuple qui l'habite en général : "On trouve les Peuples en Afrique, dans cette zone d'herbes maigres qui n'est plus que le grand désert aride du Sahara, mais pas encore la savane avec ses herbes hautes comme les éléphants. Le Sahel -C'est le nom que l'on donne à cette région- fait comme une longue ceinture à l'Afrique. Une ceinture qui relie le Niger, le Mali, le Sénégal..." et nous ajoutons, la Haute Volta.

C'est non seulement une ceinture mais plus un trait d'union entre ces pays, car cette région est habitée par les peulhs , pasteurs nomades qui se déplacent à la poursuite de points d'eau pour faire vivre leur bétail et eux-mêmes, quelque soit le pays. Dans cette région les pluies sont beaucoup plus rares qu'en savane et même étalées sur une période plus courte. En saison sèche les seuls endroits où l'on peut trouver la végétation est au bord des fleuves et marigots s'ils ne sont pas asséchés. Et la piste rarement traversait une sorte de forêt très clairsemée. Celle-ci escortait largement le Sénégal (fleuve). Grâce au fleuve dans cette région où n'auraient dû pousser que de maigres herbages, des arbres et des arbustes arrivent à puiser dans les profondeurs du sol assez d'humidité pour vivre." (P.55) Et c'est là que tout le monde vient boire, des oiseaux jusqu'aux animaux de la brousse en passant par les bergers peuls et leurs troupeaux. Et avec un tel afflux que tout se dessèche soudain, et tout le monde se déplace. "Les temps seront difficiles jusqu'aux premiers orages de la saison prochaine. Nous ne pourrons plus rester longtemps près du fleuve. Les paturages s'épuisent et là où nous pourrions

encore en trouver, les mares sont vides". Le paysage peut devenir plus désolant mais cette désolation est le reflet de celle des hommes et des bêtes. Même quand les paturages s'épuisent, que les herbes deviennent trop rares, alors les bergers coupent les branches feuillues des arbres qui en possèdent encore, pour leurs troupeaux (p.62). Alors que reste-t-il quand le sol est nu, les branches dépouillées, et les points d'eau aséchés ? Vers où partir ? Les réserves sont épuisées aussi. Alors c'est le problème crucial de l'eau que Jacqueline Cervon a soulevé dans son roman. La pénurie d'eau source de disette et de maladies, source de décimation des troupeaux et même des hommes, aussi bien dans cette région du Sénégal que dans tous les pays où le Sahel occupe une bonne partie. Tout cela est réel et vrai. Ces deux dernières années, pour parler de choses vécues, la sécheresse a été telle dans la région saharienne de Haute Volta, dans les régions de l'Oudalan et de Djelgodje au Nord que tous les peuls et les bellas ont perdu tout leurs troupeaux. Parmi eux beaucoup sont morts et les derniers survivants ont déferlés vers le centre, dans les villes ou villages de la savanne pour s'y réfugier. Cela a été un coup dur dans l'économie voltaïque car tout le monde sait que le bétail c'est notre principal produit d'exportation.

A Mata , on distribuait du mil aux gens et du fourrage au bétail. Le monde entier s'était ému de la famine qui régnait au Sahel et aidait le gouvernement du Sénégal à secourir les affamés. Certes, les rations étaient maigres : tant de gens étaient dans la misère ! Cette aide est réelle et depuis 1973 nos états ont crié S.O.S. Sahel au monde entier et les aides se sont organisées. Cela a sauvé beaucoup de gens et continue d'en sauver. Mais cette aide est à court terme. C'est pour nous permettre de survivre jusqu'aux prochaines pluies et ces prochaines pluies c'est à nous à les attirer en luttant contre le désèchement, contre la raréfaction de l'eau, source de vie. Nous reviendrons sur ce point en parlant du désert.

Le Désert - A Jacqueline Cervon aussi nous devons une peinture du désert à travers "Diango de l'Ile Verte" et "Le Tambour des sables".

Selon "Diango de l'Ile verte" édition G.P.1973 nous sommes dans une région désertique du Mali et à part un petit village de Songhoï situé dans une ile sur le fleuve Niger dans la région de Gao et qui garde toute sa verdure, la végétation au long du fleuve, tout le reste du Nord Mali est un désert aride habité par des touaregs. Il y avait des étendues de sable sans fin avec de temps à autre un puits bien caché que les non avertis ne sauraient pas retrouver. Et puis il y fait une telle chaleur, les rayons

Cette semaine de reboisement est devenue comme une institution presque car la première journée, (Journée de l'arbre comme on le dit en Haute-Volta) est placée le même jour que la fête de la proclamation de l'indépendance, 2 août au Niger et 5 août en Haute Volta.

Nous n'avons aucun livre pour nous montrer l'exemple de la Haute Volta mais d'expérience, nous vous disons que le phénomène de reboisement y est entré dans les moeurs. Il y a des organisations de jeunes, des institutions diverses de fêtes à cet effet. Et même quand un organisme créé par l'Etat (l'Aménagement des vallées des Volta : A.V.V.) est en train d'accélérer le processus et cela nous laisse beaucoup d'espoir, sans oublier le service des eaux et forêts qui non seulement reboise, mais multiplie les pépinières de jeunes plants. On voit de là dans ISSILIM (p.45) toujours : "L'oncle Abdel El Kader dit à ses neveux que mercredi, ils iront chercher cinq ou six arbustes aux Eaux et Forêts. C'est gratuit pendant la semaine de l'arbre.

ISSILIM, c'est la savane, le Sahel, le désert dans leur réalité, avec leurs problèmes, leurs soucis et leurs tentatives de solution. Malgré le souci de la réalité, de la juste représentation de ce monde, elle a su garder le merveilleux, le mouvement de son récit.

LES CULTURES ET L'OUTILLAGE

Tout comme le paysage, les cultures aussi dépendent de la nature des sols et des saisons. Dans les zones toujours humides comme la Casamance et le Sud de la Côte d'Ivoire les problèmes semblent différents de ceux dans les zones assez sèches. Nous procéderons par zone de cultures et à l'intérieur de chaque zone, les techniques culturales, l'outillage et les produits de la culture mais dans la mesure où il en est question, à travers les livres qui sont à notre disposition. Et nous y apporterons nos appréciations au fur et à mesure aussi bien sur le contenu que sur les livres eux-mêmes.

A : Culture en zone humide côtière ou fluviale . Dans cette zone que ce soit au Sud de la Côte d'Ivoire ou au Sud Sénégal en Casamance, l'humidité n'est pas absolue. Il y a une partie qu'on peut qualifier de la sorte mais à mesure qu'on remonte vers le Nord c'est pourtant la savane.

En Casamance que ce soit au bord du fleuve Casamance ou au bord de la côte, les terres sont dit on fertiles. A la page 1 du documentaire, "Assoua petit Sénégalais de la Casamance," on dit : "Au bord des marigots, la terre reste humide : on peut la cultiver toute l'année. Aussi la Casamance est-elle toujours verdoyante". Dans cette région donc on n'est pas soumis aux restrictions imposées par des saisons de pluies. Parce que grace au fleuve et au marigot, même s'il ne pleut pas assez les gens s'arrangeront pour pratiquer de l'irrigation dans leur champs.

Quand aux pratiques culturales, il semble qu'il y ait seulement de légères différences d'une région à l'autre. Ici en pays Diola de la Casamance les techniques diffèrent surtout selon la nature des sols. Dans ce documentaire par exemple qui traite d'une région presque marécageuse où on cultive essentiellement le riz, les techniques sont différentes de là où l'on cultivera les arachides. A la page 10 nous voyons comment on prépare les rizières : "Sidibié laboure son champ... il... manie avec adresse, pour retourner la lourde terre humide ou bien pour élever autour de chaque parcelle, une digue..." Comme outil il n'a que son "Kadyendo", manchette de bois taillée dans du bois très dur à laquelle on attache solidement une palette en fer soit



Konan et Aména t'invitent à venir en Côte d'Ivoire



...je te présente Aména !

*Au marigot,
Aména vient chercher de l'eau,
et Konan pêche des carpes.*

Moi, je m'appelle Konan Et toi? Quel est ton nom? Quel âge as-tu? Où habites-tu? Comment est ta maison? Que fais-tu quand tu ne vas pas à l'école? Pêches-tu au marigot? Vas-tu récolter des arachides? Sais-tu jouer à l'attrape-ficelle? Aimes-tu les ignames? Tu veux connaître mon âge? J'ai dix ans, et j'habite à Yaokankro. un petit village de la Côte-d'Ivoire

Tu ne sais peut-être pas où se trouve la Côte-d'Ivoire? Alors, regarde la carte de la première page, et mieux encore, ton livre de géographie.

Elle qui rit toujours, c'est Aména Son papa est le chef du village, mais elle... c'est d'abord mon amie. Tu sais, elle est plus petite que moi, elle n'a que huit ans, mais si tu la voyais quand elle porte une cuvette d'ignames sur la tête comme sa maman.

Viens partons pour Yaokankro !

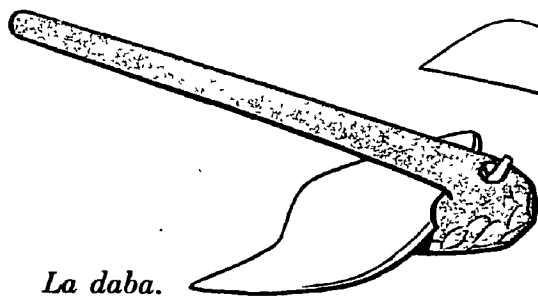
Ce jour-là, avant d'aller au champ pour aider son père à sarcler les arachides, Konan décida de pêcher au marigot

— Si j'attrape une carpe, pensait-il, je l'offrirai à la maman d'Aména.

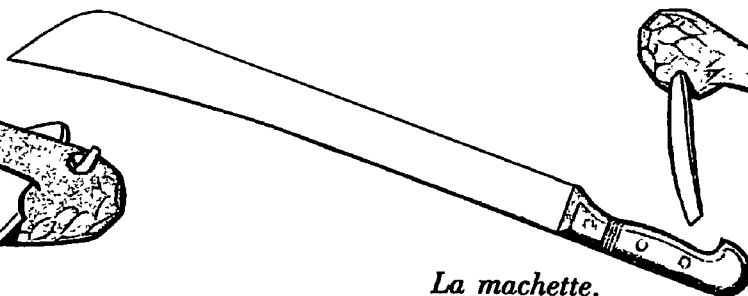
Mais comment faire? Pas de ligne, pas de fil, pas de bouchon! Qu'à cela ne tienne, il est si facile avec un couteau de couper une branche au premier arbre venu .. et voici la canne Quelques fibres de palmier ajoutées bout à bout et finement roulées sur la cuisse.. voici le fil

Un morceau de bambou, voilà le bouchon Quant à l'hameçon, c'est le secret de Konan... (il en a tout simplement acheté un au marché de Brobo, la Sous-Préfecture Un bel hameçon tout brillant qui fera merveille, assurément !)

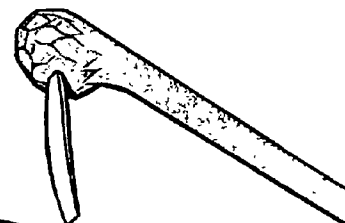
Tout est prêt maintenant. Mais non, des vers, il manque des vers. Vite, Konan fouille un coin de terre humide; en voici un, puis deux, puis trois qui vont aussitôt se tortiller au fond de la calebasse tout spécialement préparée pour eux. Et hop, en trois bonds... au marigot !



La daba.



La machette.



L'herminette

avec des liens d'écorce ou de fil de fer. Le "Kadyendo" se présente comme une pelle en quelque sorte et c'est plus facile de retourner la terre avec, dit-on.

En Côte d'Ivoire par contre la technique semble différente mais parce que c'est de l'igame qu'on va planter p.23 "On a défriché le terrain, et il faut préparer les buttes". La daba à la main, à un pas les uns des autres, ils avancent régulièrement en soulevant la terre." La aussi c'est illustré par un dessin. Mais là où c'est vraiment différent c'est au niveau des pratiques d'organisations traduites dans "Konan et Aména". Les buttes se sont les hommes qui les ont faites, et maintenant le soin de planter revient aux femmes : "Le lendemain, il reste à planter l'igame. C'est au tour des femmes. Dans chaque butte, elles enfoncent un morceau en veillant bien à ce que la partie coupée soit face au soleil". A leur suite, les enfants passent et déposent sur le sommet de chaque, monticule, une feuille ou une petite motte de terre. Ainsi ni les perdreaux, ni le soleil ne pourront gâter la future récolte".

On se demande si c'est une simple organisation de travail pour faciliter les choses ou bien si c'est lié à des croyances ancestrales. Ici l'auteur ne le dit pas mais cela nous fait penser à une même organisation des travaux des champs en Haute Volta chez le peuple Bobo de l'Ouest. La aussi les hommes labourent et les femmes s'occupent des semailles car dit-on c'est aux femmes que Dieu a attribué le don de la procréation, alors que semer c'est aussi une façon d'assurer la procréation des espèces culturelles. Et cela est assez symbolique et beau comme conception. C'est dommage que l'on ait pas trouvé de livres qui en parlent, cela prouve une fois de plus que les africains n'ont pas beaucoup écrit et de ce fait au fil des années nous ne retrouverons plus les traces de certaines de nos valeurs dont on n'a pas assuré la pérennité.

Pour en revenir à l'outillage dans "Konan et Aména" c'est la daba que les gens utilisent en général en Afrique noire francophone pour cultiver, ou encore la pioche. Ceci est illustré par de beaux dessins à la page 2. Mais quand on dit à la page 23 "Ils ne connaissaient pas la charrue.."

C'est étonnant, car ce pays qui par excellence est un pays de plantations a connu la charrue il y a très longtemps, bien longtemps avant 1968. Qu'on nous dise que ces paysans n'avaient pas les moyens de s'en procurer, passe, mais qu'ils ne la connaissent pas, c'est une autre chose pas aisée à admettre.

Cultures vivrières et commerciales. Dans ces zones humides, le riz est la principale culture en Casamance. Mais dans les régions non inondées d'eau, on cultive les arachides. Dans tout le Sénégal, le riz est destiné à la consommation, on ne le vend pas dans certaines régions comme la Casamance, dans Assoua (p.10) on dit : "Jamais on ne vend le riz. On le mange, on l'offre, ou bien on le conserve d'une année sur l'autre pour montrer qu'on en a assez et même trop et qu'on est riche. "alors on le stock dans des greniers. Ceci est vrai en Afrique et c'est rare qu'on vende les céréales (riz, mil, sorgho) qu'on a cultivé si ce n'est un cas de force majeure. Mais le fait de conserver dans les greniers d'année en année à d'autres explications que nos parents nous donnent souvent. Il semble que c'est plutôt en vue des années successives de grande famine que nos pays connaissent souvent du fait de l'absence prolongée des pluies. Parce que on ne sait jamais qu'elle est l'année qui sera prospère, et laquelle ne le sera pas. Alors il vaut mieux prévenir.

Mais le Sénégal exporte l'arachide aussi bien en coques que sous la forme d'huile.

La Côte d'Ivoire elle, selon "Konan et Amena" cultive le café, le cacao pour l'exportation, complété par le bois, les bananes et les ananas et nous ajoutons bien volontiers les avocats et le coton. L'igname et le riz sont destinés à la consommation.

B : Cultures en zone de la savane. Dans la savane le sol est nettement soumis aux deux saisons, pluvieuse et sèche. Les cultures se font pendant la saison des pluies mais les travaux champêtres semblent commencer dès la saison sèche pour préparer le terrain à recevoir les puits. Nous avons vu "Assoua, petit Sénégalais de la Casamance" qui traitait plutôt de la

Casamance toujours humide. Mais là dans "Une école pour Sissoko" de Yolande Vidal édité au G.P. en 1972, il est beaucoup plus question de la Haute Casamance, région de la savane semblable à toutes les autres savanes depuis ce moment là, le Niger, le Mali et le Nord de la Côte d'Ivoire. A la page 85, nous avons le défrichage : "Dans la savane, la terre était déjà bien desséchée. Il n'était plus question de la cultiver. Tout ce que l'on pouvait faire, c'était défricher des parcelles suffisamment proches d'un marigot". Ici à Karakala comme partout ailleurs dans nos pays, la pratique de la jachère semble avoir prédominé pendant longtemps et persiste encore dans beaucoup de régions. Cela est dû au fait que nos sols souvent latéritiques, secs et encore brûlés par les feux de brousse s'appauvrissent rapidement. Alors on est souvent obligé de défricher de nouvelles terres pour les cultures afin de laisser régénérer celle qu'on a cultivées les années précédentes. Il paraîtrait d'après Jacqueline Cervon que cette pratique soit répandue également en Europe mais tend à disparaître, les engrais permettant de régénérer les terres d'année en année.

Mais presque partout dans nos pays comme ici chez les Diolas, on procède à des rites fétichistes dès qu'on entame un nouveau champ, comme tel est le cas à la page 85. "la veille justement on avait commencé un nouveau champ. Bien entendu on avait procédé aux rites fétichistes. Sur le tronc d'un palmier-ronier, on avait fixé un "poupila" fétiche qui protégerait les futures récoltes".

Les feux de brousse semblaient aussi généralisés partout parce qu'on croyait que "les cendres sont nécessaires pour vivifier le sol"(p.80) Mais en fait ce serait aussi parce qu'après le passage du feu la terre est plus facile à labourer et surtout parce que cela a été longtemps le mode de chasse chez nous. Les bêtes de la brousse ainsi s'affolent, apeurées par le feu alors elles se font facilement prendre dans les pièges que les hommes ont tendus. Mais ces feux, nous dit Cervon "ces incendies volontaires étaient nuisibles pour la vieille terre africaine. supprimant ainsi sa couverture végétale, ils la laissaient à nu, sous les rayons brûlants, les trombes des tornades et le souffle desséchant de l'Harmattan (Vent du désert), et dans toute la savane le daba, ou pioche semble leurs seuls outils aratoires.

Mais en réalité, de plus en plus ces feux de brousse ont été abandonnés car les gouvernements ont réagit vivement contre et même dans certains pays comme la Haute Volta les auteurs de tels sinistres sont punis sévèrement.

En plus, l'utilisation de l'engrais et de la fumure se généralise et est encouragée et vulgarisée par nos pays actuellement. Nous espérons donc que cette pratique nuisible au sol sera bientôt oubliée pour de bon.

Cultures vivrières et commerciales, comme dans tous les livres qui parlent de l'Afrique de ses méthodes de cultures et autres, nous n'avons trouvé aucune présentation de ce qu'il cultive en savanes. Nous avons été amenées à nous référer à l'Atlas Jeune Afrique que nous recommandons d'ailleurs vivement pour les enfants. Il complètera et apportera beaucoup d'informations qui souvent manquent dans les romans et les albums.

Un peu partout en savane donc, les cultures vivrières sont d'après l'Atlas, le mil, le sorgho, le petit mil, le maïs, le riz dans les marécages, le sésame et le foncio. Les cultures commerciales sont le coton, l'arachide le riz.

Mais depuis quelques années la production maraichère et fruitière s'est beaucoup accrue et l'exportation lancée a rencontrée beaucoup de succès. On voit en France, dans les alimentations par ci par là : des Haricots verts de Haute Volta, des noix de coco, avocat de Cote d'Ivoire ; Haricots verts du Sénégal. Alors on a répandu donc les techniques modernes de culture à savoir de plus en plus de labours se font à la charrue soit à traction bovine ou asiatique. Ceci est très répandu dans nos pays pour la culture du riz, du mil et des arachides. C'est beaucoup moins fatigant plus rentable et plus rapide, mieux fait. Les plus nantis achètent de plus en plus de tracteurs, de motoculteurs qu'ils louent aux autres par heure de travail.

C : Cultures en zone du Sahel et du désert.

Les populations qui habitent ces régions n'étant pas cultivateurs on ne parle presque pas de culture, surtout que les pluies sont toujours incertaines. Au Sahel, "les peuls ne sont pas des cultivateurs, leurs champs sont minuscules et souvent encombrés de pierres. Mais faire pousser un peu de grains occupe leurs loisirs". Extrait de Coumba du pays oublié des pluies (p.178). Ils ne vivent surtout que des produits de leurs troupeaux si bien qu'en temps de sécheresse, ils sont les premières victimes parce que ne disposant pas de réserve en céréales et les troupeaux ne trouvant plus à manger et à boire n'ont plus rien à offrir. Mais quand il leur arrivait de cultiver, c'était surtout du mil

Dans le désert on parle encore moins de culture. A part les alentours des oasis ou on peut faire pousser quelques petits produits maraichers, partout ailleurs c'est le sable sec. Les Touaregs non plus ne cultivent pas. Ils vivaient plutôt des rezzou qu'ils menaient contre leurs voisins, des tributs qu'ils faisaient payer à leurs vasseaux et des échanges commerciaux car le désert renferme un véritable trésor en sol.

III. LE VILLAGE

En Afrique noire surtout quelles que soient les occupations, le travail, il semble que la solidarité en fait toujours l'affaire du groupe et même l'affaire du village. Au village tout le monde dépend du groupe, c'est moins une charge qu'une sécurité et un agrément. Dans tous les livres que nous avons lus, les auteurs parlent beaucoup plus du village que des villes. Pour l'étranger qui écrit, cela prouve un désir, un besoin que l'Europe a de connaître l'Afrique, et cette Afrique, ils estiment que c'est à travers ses villages, ses brousses qu'ils la connaîtront vraiment. Un exemple déjà est le titre du magazine "Konan et Aména" : la Vie quotidienne de deux enfants africains dans leur village du pays Baoulé, en Côte d'Ivoire.

Mais dans cette première partie, nous parlerons de l'aspect surtout physique du village tel qu'il se dégage à travers les écrits. Oui, du village, de ses maisons et ses cases, quant à sa vie, ses animations, elles vous seront présentées dans une autre partie. Néanmoins il y a quand même un souffle de mouvement, de vie quand on veut parler d'un village africain. Dans "Afrique des enfants : dessins, jouets" l'exposition présentée par ARREPUBLIQUE et organisée à Châlon sur Saône par la Bibliothèque Municipale... consistait en une centaine de dessins d'enfants recueillis au Mali (région de Mopti) et au Sénégal (région de Ziguinchor) et des jouets en argile et en bois fabriqués par des enfants de la boucle du Niger. Cette exposition présentée sous forme de brochure est ce qu'il y a de bien pour connaître l'Afrique de l'Ouest présentée par de petits africains eux-mêmes. Un de ces dessins représente un village.

Composé de cases reliées par un sentier. En commentant ce dessin à côté, le texte dit parlant de ce sentier (p.24) : "Ce large trait noir n'est pas que le chemin qui relie les cases les unes aux autres ; il est surtout cette relation qui veut qu'on ne peut sortir de sa maison sans passer par celle des autres, qu'on ne peut vaquer à ses affaires sans participer à la vie du village". Par exemple au Mali, quand on parle des villages de Boffa, Niafena Bindialoum Saukouta, pour ne citer que ceux-là, quelqu'un vous dira volontiers "je fais partie d'un de ces villages, ou bien tel village n'est pas le mien". Mais il y a ^{un} lien quand même à travers ces villages Diolas, Mandjaks Sérers, Balautés qui s'y cotoient, parce que cette pluralité d'ethnies vit sur un mode de fonctionnement similaire, en collectivité. Ce collectivisme ne saurait cependant être assimilé à une simple association de personnes en vue d'intérêts réciproques. Il est assorti d'un "communautarisme" qui donne une toute autre dimension aux rapports humains. Dans nos pays, ce passage (p.39) dans "une école pour Sissoko" est assez expressif : "...un village qui vivant dans les règles de la collectivité. La chasse, la pêche, les feux de brousse volontaires mobilisaient tous les hommes de Karkala. Le défrichage les semailles, les labours étaient effectués par "classes d'âge" ou "sociétés de culture". Cela ne manquait pas d'agrément". Cette citation parle du village Diola de Karakala en Casamance, mais c'est la même chose partout comme nous l'avons vu avec leur village du pays Baoulé. C'est dire qu'en général comme le montre "Afrique des entants"(p.22) : "Le village a été fondé par une ethnie et le pouvoir appartient encore aux descendants du fondateur du village". Pour bien comprendre la composition, l'organisation et la hiérarchie d'un village africain, nous vous conseillons de lire "Une école pour Sissoko" de Yolande Vidal qui est une vraie description d'un village Diola au Sénégal.

Ce livre à quelques considérations trop irréalistes. Par exemple le fait de présenter un enfant de 12 ans comme chef de famille ayant à sa charge au moins 9 bouches à nourrir est impensable. C'est de la pure fiction même si cela vient du désir d'en faire un héros. Et puis dans ce même roman, Yolande Vidal montre tout le village qui sort en guerre, avec lances, coupes-coupes, tout un arsenal de guerre contre un seul homme, un blanc. Nous nous sommes demandées si c'était de la rêverie ou un désir de sous-estimer fortement l'africain par rapport au blanc. Cela nous rappelle des historiettes qu'on

nous racontait lorsque nous étions tous petits pour nous amuser et nous faire rire. Notamment un passage de Pinocchio où les habitants du village de ce dernier sont partis en guerre contre les mouches qui se déposaient sur les concentrés de tomates qu'ils avaient mis à sécher. Mais là c'était un peuple imaginaire et nous enfants savions que c'était un conte qui n'avait rien avec la réalité. Mais ici dans ce cas présent, non seulement ce n'est pas un conte, mais encore on parle d'un peuple (les africains). On leur doit quand même du respect même si à un moment donné de l'histoire ils ont été colonisés.

Mais à part ces considérations le fond de l'image d'un village reste quand même acceptable.

Apparemment, la juxtaposition des maisons forme le village, mais au-delà de cette juxtaposition il faut voir autre chose, ou bien autre chose s'impose.

La maison.

Cette famille pour une question de comodité se répartie dans des maisons. Dans l'univers d'Okapi "Sin du Sénégal" supplément au numéro 68 de Septembre 1968, René Burri-Magnum nous donne une description (p.7) des maisons diola "Les maisons diola sont célèbres dans toute l'Afrique de l'Ouest pour leur très belle architecture. Les murs sont faits de cubes d'argile. Des colonnades d'argile dorée par le soleil encadrent les portes. Chaque colonne est construite autour d'un tronc d'arbre... la plupart des maisons sont construites en rond, les pièces entourent une petite cour centrale. Le toit d'argile plat est recouvert d'un deuxième toit de chaume." La description se suffisant à elle-même nous n'avons aucun autre commentaire à faire sinon que nous reconnaissons là une réalité bien dite. Mais cela nous fait penser aux habitants de Lobbi à l'Ouest de la Haute Volta. Nous n'avons trouvé aucun livre l'illustrant. Là les maisons sont aussi perfectionnées carrées qu'elles étaient, parfois à étage même elles comportaient le plus souvent une terrasse en guise de toit où l'on peut faire sécher les vivres ou alors s'y reposer le soir au clair de lune quand il fait chaud à l'intérieur des maisons. Elles étaient surmontées de sorte de créneaux par où on guettait l'ennemi au Temps des guerres intestines avec les voisins. Cette forte organisation a barré la route aux français contre

lesquels ces Lobbis se sont défendus. Ces maisons sont aussi solides que les maisons en dur et à l'intérieur il y a tout une sorte de labyrinthe, de couloirs reliant chaque pièce aux autres. Ceci parce que le Lobbi est réputé être un peuple fermé, défensif, guerrier farouche mais jamais agressif tant qu'il n'est pas provoqué.

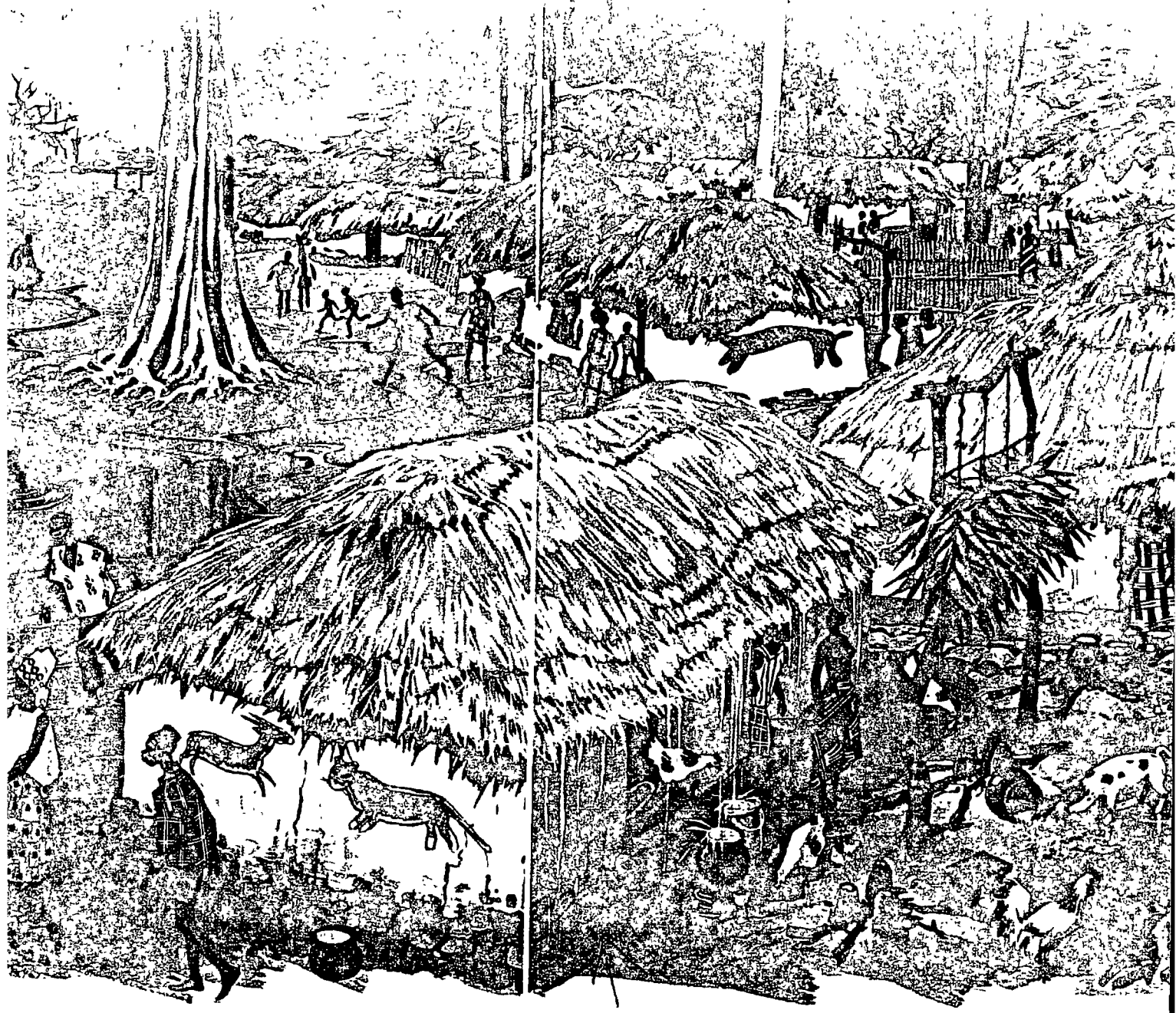
Par contre "Coumba du pays oublié des pluies" peint l'image d'une maison peule (p.105) C'est généralement une maison qui "groupait ses paillettes rondes au toit de chaume pointu autour d'une place ombragée". Facile à démonter et à remonter chaque fois qu'on se déplaçait vers les points d'eau C'est pourquoi chez les peuls on ne parle pas de village mais plutôt de campement. Nous ne saurons que chanter plus haut le mérite de Cervon qui à travers tous ses livres a décrit l'Afrique avec toutes ces valeurs et sa vraie place.

Par contre les dossiers de l'Univers d'Okapi comme celui "Sin du Sénégal" que nous avons évoqué plus haut ne nous jettent pas souvent des fleurs. Par exemple (p.15) ce dossier a qualifié ce que nous avons de plus cher, de plus noble ; la famille, de "drole" ou "une drole de famille". comment peut-on ridiculiser ainsi un peuple, fut-il noir. Et cela à l'intention des enfants qui le liront. On dirait un message de racisme qu'on veut transmettre aux enfants blancs. Néanmoins, espérons que les bibliothèques et les éducateurs ne seront pas de cet avis et qu'ils feront comprendre aux enfants autre chose que le ridicule qu'on a voulu attribuer à ces valeurs, à cette conscience de la famille qui habite dans ces maisons dont nous parlons présentement.

Et ces maisons à part ces quelques exceptions de construction chez les Diolas, Lobbis et peuls, partout ailleurs dans les pays, Mali, Haute-Volta, Niger et Sénégal, Côte d'Ivoire, là où l'influence des villes est moindre dans les villages, les maisons sont en général des groupements de cases.

Les cases.

"Au cours de son voyage, il avait vu toute sorte de paillettes rondes, carrées, en banco, en dur... chaque région, chaque race, chaque catégorie à sa façon d'édifier sa demeure. Le peul semi-nomade, se contente d'une hutte ;



CASE BAOULE

tenant, lui et sa famille ?

umineuses
ir. L'orage
vent s'a-
projecteur,
atale Une
la terre
ieuses se
prend. Les
bitant de
labourée
t anxieux,
découvrir
an court
est là qui
Mais chez

Yao, sa case? C'est la plus ancienne du village! Aura-t-elle résisté? Allons voir
Hélas non! Elle n'a pas supporté les assauts acharnés de la tornade, la toiture s'est effondrée sur les murs écroulés. De la case, il ne reste plus qu'un amas de terre et de branches .
Les voisins accourus, commentent le désastre et réconfortent le pauvre Yao désespéré.
- Où va-t-il habiter avec sa famille? demande Konan. Et sans attendre la réponse: «offrons lui l'hospitalité», propose-t-il à son père, car il sait déjà que l'hospitalité est un devoir en Afrique

- La maison n'est pas grande chez nous, mais on se serrera un peu plus en attendant que Yao ait construit une nouvelle case...
- On l'aidera aussi?
- Oui Konan, on l'aidera et tu l'aideras!
Et Konan court annoncer la nouvelle à Amena, occupée, là-bas, à rentrer les récipients qu'elle avait mis sous la bordure du toit de tôle et qui sont maintenant remplis d'eau propre. Voilà de l'eau en réserve, pense-t-elle... je n'irai pas au marigot pendant deux jours...
- Quand je serai riche, dit Konan, moi

aussi j'achèterai un toit de maison! Ma mère fera cuire l'eau tombera du ciel. .
... Mais c'est loin tout ça, d'abord, il faut d'abord songer à l'eau de Yao.
- Moi, dit Amena, j'irai chercher du bois et de l'herbe dans la brousse...
- ... et des bambous au marigot...
- ... et des lianes...
- ... et de l'argile...
- ... et tu diras à tes voisins de venir t'aider aussi.
- Yao sera content.
- Oui, Yao sera content

Le Maure d'une tente. Le nouveau citadin ajoute un toit de tôle au hideux bidonville..."(p.45). Dans une école pour Sissoko. Yolande Vidal de tout cela porte sa préférence encore à la case Diola qu'elle trouve une des plus perfectionnées de l'Afrique, mais elle l'affirme peut être parce qu'elle ne connaît pas les autres cases des autres régions de l'Afrique.

Ce qu'il y a c'est que pourtant les matières premières sont les mêmes dans les villages : banco (argile pétrie), branchage et chaume pour le toit. Sauf chez les Touaregs nomades du désert où ce sont les tentes qui font office de cases.

Comme exemple de case, nous n'avons que la description d'une case Diola de l'intérieur dans Une école pour Sissoko (p.45) "Elle est vaste bien compartimentée, agrémentée d'une véranda en claustra d'argile. Elle possède une particularité : une large fente au sommet pour l'aération et l'évacuation des fumées, fentes abritée des pluies par le prolongement d'un versant". C'est assez expressif comme description et ces genres de constructions n'ont rien à envier aux maisons en dur, dont la technique a été importée. On dirait que nos cases ont beaucoup fasciné et attiré les étrangers car beaucoup de livres les présentent sous diverses formes.

Dans la nouvelle collection des albums du "jeune Soleil" nommé "la case", la construction d'une case y est représentée sous forme de jeux d'enfants. Là les enfants imitent les adultes et font leur case avec des branches de bambou et lui font un toit avec des feuilles de bambou. C'est leur campement, leur univers et ils y font parfois leur festin.

Chez certains peuples vivant au bord des fleuves ou des lagunes, qui sont en général pêcheurs de naissance et de profession on trouve leur case et maisons sur pilotis. Toujours dans un des albums du "jeune Soleil", intitulé "Eloa et le poisson", les maisons y sont construites au-dessus de l'eau et le soir les pirogues sont amarrées au bas de ces constructions. A St Louis du Sénégal au bord de la mer, au Niger et Mali au bord du fleuve Niger, les pêcheurs habitent dans de pareilles habitations, ce sont, dit-on, les maîtres de l'eau dont ils en ont le secret.

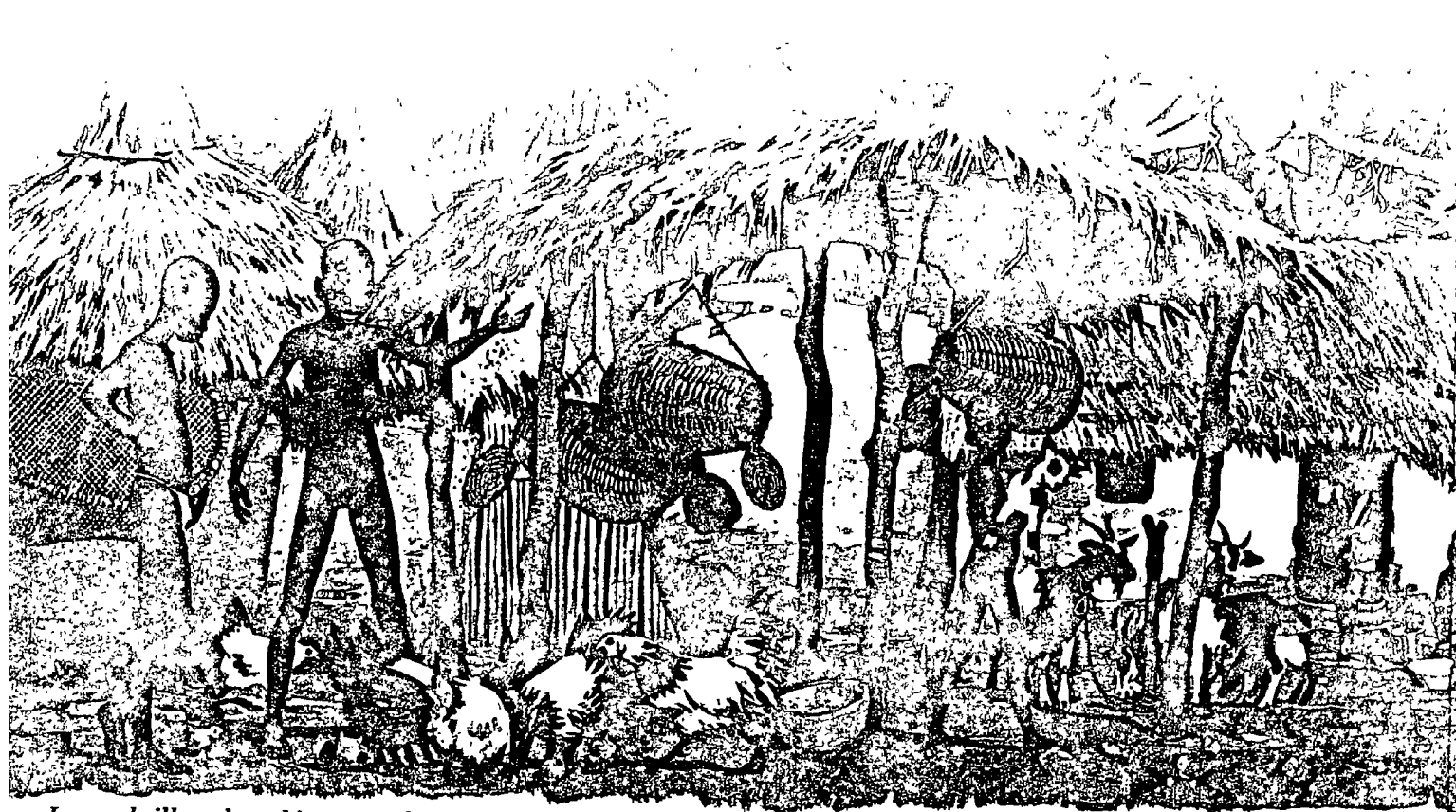
Ces albums sont bien faits, c'est un loisir pour les enfants, mais aussi une bonne instruction, ils apprennent à connaître certains habitats africains et peuvent essayer de les reproduire en dessins car ces albums sont illustrés. Ils ressemblent même à la limite à des guides.

Les greniers.

Un autre genre de construction qu'on trouve souvent peints dans les livres, à côté des cases, se sont les greniers qu'on appellerait ici "silos" Nous avons trouvé leur présentation différente selon qu'on se trouve encore en zone humide ou qu'on se trouve en zone sèche.

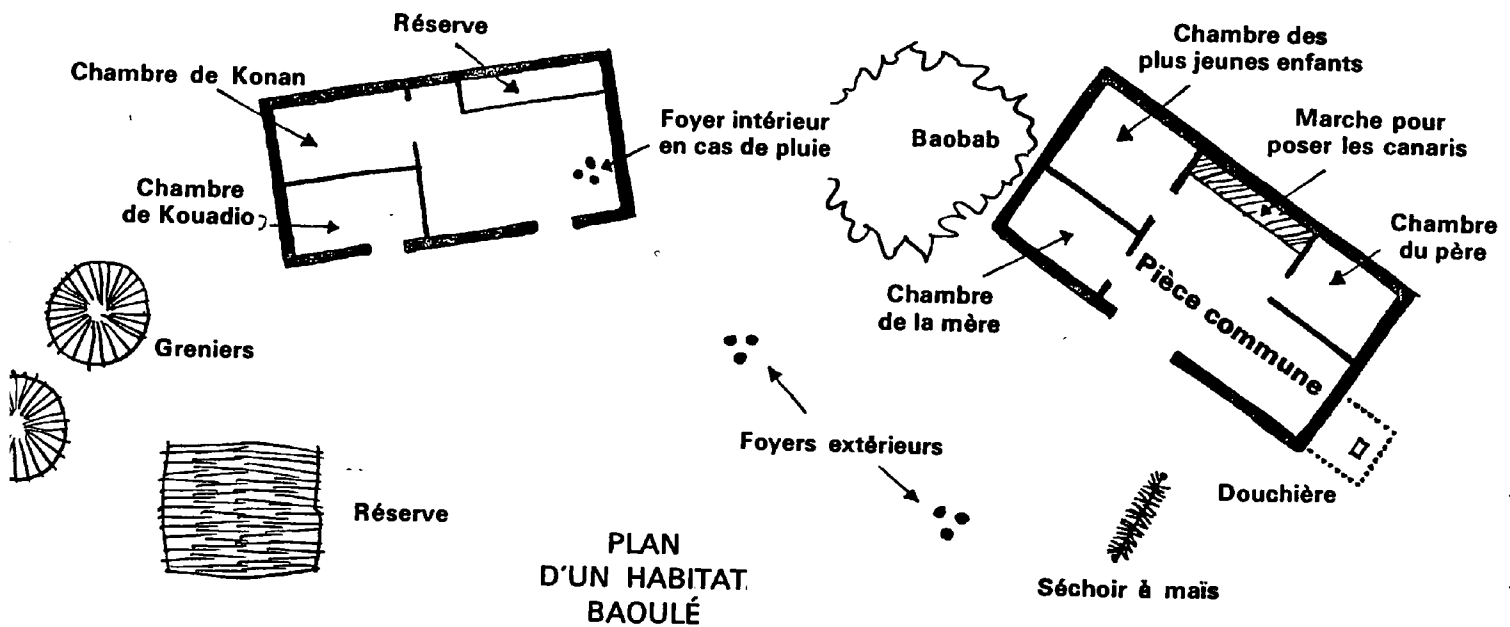
Dans "Assouapetit Sénégalais de la Casamance" (p.10) "Le grenier situé au-dessus de la cuisine. La fumée du foyer protège ainsi les grains contre l'humidité et les insectes". Ceci est seulement vrai et valable pour la Casamance qui est très humide peut être aussi dans la région du Sud Côte d'Ivoire également très humide. Autrement dans les zones plus sèches comme en Haute Volta ou en pays Baoulé, il est construit indépendamment, surélevé par de grosses pierres pour qu'après les grosses pluies, la base ne baigne pas dans l'eau. Il fait tellement chaud après les récoltes chez nous qu'il n'y a pas de risque d'humidité à l'intérieur des greniers.

Konan et Aména"(p.5) nous montre une image de greniers et de leur place parmi les cases. C'est une construction haute sur pied en bianco. Sa toiture est soit une dalle en bianco aussi ou soit un toit de chaume. Il possède une petite ouverture en haut accessible à l'aide d'une échelle des fois. C'est là qu'on conserve les récoltes après les avoir fait séchées.



Les volailles, les chèvres et les porcs vivent en liberté dans le village.
Le soir venu, Konan enfermera les poules dans les pendoirs, ces longs paniers suspendus sous le toit du grenier.

Les GRENIERS



VOICI QUELQUES DEFINITIONS DES TERMES DU PAYS BAOULE, EMPLOYES DANS CETTE HISTOIRE.

ARACHIDE : plante dont tu connais la graine, la cacahuète
BANGUI : vin de palme ou sève du palmier.
BAOBAB : grand arbre des régions tropicales
BAOULE : peuple auquel appartient Konan et Amena.
CASE : habitation familiale.
CANARI : récipient en terre contenant les liquides.
DABA : petite pioche à manche court
FOUTOU : plat d'ignames.

FRANC CFA : 0,02 NF.
GENDARMES : petits oiseaux qui nichent en grand nombre sur un même arbre.
IGNAME : (prononcer i-niam) plante à tubercules comestibles
MARIGOT : ruisseau ou trou d'eau.
PAGNE : pièce d'étoffe dans laquelle on s'enroule.
PEUL : peuple africain Les Peuls sont souvent bergers.

IV. LA VILLE

La place que les livres donnent aux villages, à la vie qui s'y passe, à ses coutumes et traditions, n'est pas la même qu'ils accordent aux villes. Peut-être parce qu'en ville les auteurs ne découvrent pas les mêmes richesses qu'au village. Ou bien parce que la ville pour eux n'est qu'une image de la métropole. Comme André Clair nous le décrit dans ISSILIM (p.28) ; "Décidemment, la capitale, ses boulevards bitumés, ses voitures, ses feux rouges, ses stations-service, ses villas fleuries avec des vitres aux fenêtres, ses éclairages au néon, ses boutiques, certaines vitrines fascinantes, ses magasins dans lesquels on se sert tout seul en poussant un petit charriot....." Pourtant autant d'appâts semblent attirer les villageois qui croient que tout est aussi mirobolant en ville occasionnant aussi l'exode rurale.

Tout ceux qui ne sont pas satisfaits de la vie au village affluent en ville et parmi eux, les écoliers qui ont échoué à leurs examens et concours d'entrée dans les collèges, comme le cas de ISSILIM (p.22) "ISSILIM... tu ne dois pas rester ici, tu as été sept ans à l'école, tu étais un bon élève et tu a le Certificat d'Etudes...Tu vas aller à Niamey (capitale du Niger), L'oncle Abd El Kader t'aidera à trouver un emploi..." Et c'est le début des rêves où ces écoliers se voient déjà fonctionnaires dans l'administration, avec de gros salaires, de grosses possibilités et tout le confort. Mais que leur réserve la ville ? D'autres catégories de gens qui émigrent en ville sont des jeunes gens dont leur compréhension du français leur a permis de trouver un petit travail rémunéré dans leur village et qui fort de cela croient trouver encore mieux en ville comme l'exemple de Macodou dans Sin du Sénégal (p.12) : Mais la pelle et la cacahuète, c'est monotone. Macodou a décidé d'aller en ville. A Dakar, Macodou était émerveillé. Mais il faut manger. "pas de travail ce matin". Et même s'il trouvait du travail ce serait peut être comme ouvrier, docker au port par exemple. Et avec ça, il faudrait se nourrir, se loger, s'habiller et penser de temps à autre à sa famille au village. Quelle déception amère, aussi pour lui Macodou qui : "pensait au village et à la vie heureuse qu'il menait. Alors, un jour, il a repris le chemin de la brousse". Déception aussi pour ISSILIM (p.28) toujours : "tant cela est trompeur... la ville étale, sous son nez, ses tentations mais elle se défend Découragé... il commence à regretter son village...".

Même le petit enfant venu du village : "devenu un écolier dakarais qui passe sans plus s'étonner devant le palais du Président" dans "Assoua petit sénégalais de la Casamance (p.39), rêve des vacances, pour retrouver ses camarades, sa case sous les arbres, son village.

Autant la ville attire les ruraux, autant elle les déçoit en peu de temps.

En effet, les métiers de la ville ne correspondent plus toujours aux castes. Il se crée de nouvelles classes sociales sans rapport avec la tradition, un cycle d'exploitation de l'homme par l'homme voit le jour. Si au départ la ville s'est battie sur le modèle du village, familles et parents alliés se regroupant en formant des quartiers, puis des rues, maintenant l'exode rurale, la fuite de la sécheresse, accroît la ville de façon désordonnée, instaure des rapports de marchands, les cellules familiales éclatent.

Pendant longtemps la notion de ville a été assimilée à la capitale où les constructions sont différentes de celles des villages, où les maisons sont les plus grandes et les plus hautes, en dur. Aussi bien dans ISSILIM que dans "Ad ma la petite sénégalaise" ou dans "Assoua petit Sénégalais de Casamance", à chaque fois que l'on parle de la ville, il se trouve que c'est la capitale du pays. Adama la petite sénégalaise dit (pp.7-8) : "Dakar est une grande ville toute blanche avec partout des maisons à étage. Mais ce que j'ai trouvé de plus beau à Dakar, c'est la grande place que l'on appelle place de l'indépendance". C'est là que les maisons sont plus grandes et les plus hautes....". Mais il y a quand même de plus en plus d'autres villes qui poussent et font même concurrence à la capitale. Le seul avantage c'est que la Capitale détient sur les autres villes les bâtiments ministériels, l'Assemblée La Présidence et le fait que ce soit là le centre du pouvoir administratif. En Haute Volta par exemple, la ville de (Bobo Dioulasso) a rivalisée pendant longtemps avec OUAGADOUGOU la capitale, on a même parlé à un moment donné de transfert de la capitale. Au Mali également la ville de Mopli n'a rien à envier à Bamako la capitale.

Autre différence de la ville avec le village c'est que la vie s'y occidentalise.

Au niveau de l'habitat déjà, ce n'est plus un groupe de cases mais un seul bâtiment avec le minimum de pièces pour les moins nantis comme dans ISSILIM (p.25) "Le logement ne compte guère qu'une autre pièce où dorment l'oncle et la tante avec la petite cousine de quelques mois... ISSILIM s'étend sur une natte dans une pièce exiguë qu'il partage avec ses trois cousins de six, quatre et trois ans. Ces deux pièces s'ouvrent sur une cour, pas très grande, commune à plusieurs logements..." Mais ceci parce qu'on n'a pas le choix en ville. La vie coûte très cher pour se nourrir avec sa famille, s'habiller et se loger, penser au lendemain. Mais néanmoins même si extérieurement ces cellules familiales tendent à l'éclatement en ville dans le fond on y garde quand même l'esprit de famille, l'esprit africain. C'est à dire que quelque soit le manque de place et de moyens la porte reste ouverte à tout membre de la famille qui voudrait venir comme la famille de l'oncle d'ISSILIM (p.25)

Ceci est une preuve et un espoir que malgré l'avance effrénée de la civilisation occidentale chez nous à laquelle nous sommes obligés de nous plier afin d'en tirer partie pour notre propre développement, nous saurons garder notre unité et surtout cette conscience d'être UN.

V. LES TRANSPORTS

1. La marche à pieds. Dans "Sin du Sénégal" (p.10), on dit de Macodou : "A pied et en stop, il a mis dix jours pour faire les 300 kilomètres jusqu'à Dakar". Il y a quelques années c'était encore intégralement vrai. Les engins à deux roues étaient encore rares et très chers, le transport en commun n'était pas très important et revenait aussi excessivement cher. Alors on marchait à pieds de village en village, de village en ville. Mais de nos jours on marche moins sur de longues distances par rapports à dix ou quinze ans en arrière où les gens allaient facilement de Haute Volta en Côte d'Ivoire de Côte d'Ivoire au Mali et au Sénégal à pieds pendant des jours durant.

Il faut avouer que dans les brousses quand même cela reste un moyen de transport privilégié, pour les colporteurs et les femmes qui se déplacent de marché en marché, de village en village pour faire leur commerce. Où même pour aller rendre visite à des parents qui habitent dans d'autres brousses éloignées on marche des journées entières ou des nuits entières. Mais seulement dans les brousses éloignées.

2. Transport en commun. Car depuis un bon bout de temps, le transport en commun à pris quand même de l'ampleur dans nos pays-. Dans les livres c'est généralement des cars qu'on présente. Dans ISSILIM (p.24) : "Dans quatre jours tu prendra le car hebdomadaire qui passe à deux heures de marche d'ici... et dans Assoua (p.29) : "Assoua est monté dans un car rapide". Ces cars font l'essentiel de nos transports en commun pour relier les villes puis les villes et les villages. Et nous attendions quand même à voir Macodou dans un de ces cars en partance pour Dakar. De nos jours l'exode rurale ne se décide pas du jour au lendemain comme il en est fait état dans Sin du Sénégal. Quand un villageois va en ville, il réfléchit, il murit son projet, il cherche les frais de son transport lui permettant de voyager dans des cars.

Dans "Konan et Amena" (p.8) Il y a même le taxi qui amène les commerçants, vendeurs et autres marché : "C'est bien lui, en effet, "la s'en fou la mort". La camionnette bleue de Mamadou qui s'arrête dans un grincement douloureux. On se bouscule aussitôt pour trouver place et charger les marchan-

dises, mais on ne manque pas d'échanger les traditionnelles salutations". Ces taxi-bus ont en effet parfois un état désolant, rafistolés par ci, soudés par là, pourvu que le moteur tienne bon.

Dans Adama la petite sénégalaise, c'est le transport sur mer, les bateaux, les chaloupes (p.22) : "Comme toujours il a fallu d'abord prendre la chaloupe à moteur qui met vingt minutes pour arriver dans le grand port de Dakar où il y a d'énormes bateaux qui chargent sans cesse des arachides et d'autres qui déchargent du pétrole". Dans les villes cotières, fluviales du lagunaire, les pirogues et les bateaux occupent une grande place au niveau des moyens de communication.

3. Transport individuel. Les livres font peu cas des voitures et quand on en parle c'est dans le cadre de l'animation des rues : "ici tout le monde est pressé, les voitures tourbillonnent dans tous les sens - les chauffeurs n'ont jamais l'air content" dit Adama la petite sénégalaise (p.8) Alors que de plus en plus les voitures sont devenues comme un fléau dans nos villes. Chacun ne se contente même pas d'une voiture, ils en veulent jusqu'à deux. L'une belle, servira de voiture de sortie, de luxe et l'autre pour le commerce soit pour en faire un taxi, soit pour le ramassage de matériaux de construction. Mais ce n'est que l'élite, les fonctionnaires et les gros commerçants qui s'offrent ce luxe.

Le paysan et le salarié moyen se contente bien d'un vélo qu'on se prête aux uns et aux autres en cas de besoin, comme le cuisinier a prêté le sien à ISSILIM qui a eu un accident avec (p.58). : "Le médecin fait signe au chauffeur qui prend la bicyclette... et la bicyclette qui appartient à un cuisinier presque inconnu." Les bicyclettes ou vélos importés de France et d'Angleterre ont envahi le marché africain surtout le marché de village. Et la mobylette est venue renforcer le nombre des "deux roues" et fait l'objet d'un important commerce chez les vendeurs et commerçants dans ISSILIM(p.30)

"Des vélomoteurs d'occasion. Il les répare. Il vend aussi des pièces détachées, vieilles ou neuves, pour ceux qui se croient malins et veulent réparer eux-mêmes "Mais ce que nous remarquons c'est que ces engins sont toujours présentés comme des tas de ferrailles. Alors que ce n'est pas toujours le cas. Les jeunes veulent être coquets, se faire admirer sur leur vélo ou leur vélomoteur. Si bien que dès qu'ils en achète ils l'entretiennent font laver, graisser et il y a toute une organisation de mécanique pour ces vélocipèdes plus répandus que les voitures. On a surnommé la Haute-Volta "pays de vélos" à cause de cette profusion et sur presque 5 habitants trois ont soit une mobylette ou un vélo, et même que de nos jours la mode est aux grands engins de vitesse, Suzuki, Yamaha, à telle enseigne que nous nous demandons même si les pays producteurs comme le Japon en font un usage aussi intense.

4. Les animaux. Au Sahel et dans le désert l'âne et le chameau ou dromadaire apparaissent souvent comme les moyens de transport privilégiés. Les nomades peuls et Touaregs se déplacent à dos de mules pour les peuls et à dos de chameaux pour les Touaregs, parce qu'ils habitent des pays de sable et ces bêtes semblent s'adapter à ses sols, avec leur chameau dont ils élèvent des caravanes.

A travers le tambour des sables de Jacqueline Cervon et le désert bleu de De Cesco, on ne parle que de chameaux, de méharis. Les seules fois où l'on parle de camion et landrover sont rares. Mais il y en a quand même sporadiquement.

Mais ce transport ne va pas sans difficulté comme :

a) l'absence de bonnes routes et prédominance des pistes difficilement carossables des fois comme à la page 7 du désert bleu : "La landrover progresse dans un brouillard rouge. Des deux côtés de la piste à peine visibles, des buissons pris de la folie de l'eau s'agitent frénétiquement". En Afrique il n'y a pas tellement de routes bitumées en dehors des villes, hormis les grands axes qui relient les pays de capitale à capitale peut être même là il y en a peu. Le chemin de fer essaie peut être de palier à ce fait mais on n'en parle pas du tout dans les fascicules que nous avons parcourus.

Le pire est en saison de pluies les pistes semblent souvent coupées par l'eau, occasionnant des embourbements comme dans ISSILIM (p.72) "En saison des pluies, l'eau y coule quelquefois et des chapelets de mares y subsistent longtemps... Il faut éviter les grandes flaques d'eau...". Les voyages chez nous en saison de pluies sont pénibles à cause du caractère défec-tueux des routes, même les landrovers dit "tout terrains" s'embourbent et meurent dans les grandes flaques d'eau dont on ne peut pas mesurer la pro-fondeur à vue d'oeil avant d'y entrer, d'autant plus que l'eau est boueuse. On ne peut pas en vouloir à Andrée Clair de dire la vérité, nous l'en remer-cions d'abord avec tout l'espoir que nos autorités seront sensibles à ces déplorations et réagiront dans le bon sens.

5. Les Avions. Mais en matières d'avions, Andrée Claire (p.125-130) dans ISSILIM ne parlent que d'avions touristiques ou ayant atterri par manque de provision pour continuer "vers 15 heures, le Jodel, suffisamment nanti d'essence pour atteindre l'aéroport d'Agades... le lendemain, un avion se pose sur la piste. En, débarquent six journalistes et cinéastes canadiens. Deux jours après, quatre savants japonais,... s'arrêtent juste le temps de visiter la palmeraie de l'oasis : "C'est bien beau de recevoir aussi une pluie d'avions et de visites, c'est même une satisfaction d'attirer les touristes. Mais il ne faudra pas oublier qu'en plus de cela il y a des compagnies aériennes comme Air Afrique dont les avions desservent nos diffé-rents pays. Même indépendamment de cela chaque pays a sa base aérienne nation-ale aussi bien civile que militaire. Et même si on ne dispose pas de beaucoup d'avions ni de gros avions on a au moins des caravelles et quelques hélicop-tères qui ne sont pas sans utilité importante.

LES ANIMAUX

Tous les livres d'enfants, tous les albums d'enfants semblent parler plutôt beaucoup plus des animaux que des hommes. Certains ne traitent que d'eux pour ne citer que "Zambo et les animaux de la savane" de Dominique Darbois ; "La dernière expérience" de John Donovan, "Sama prince des éléphants" et "Ouoro le Chimpanzé" de René Guillot et tant de numéros de bibliothèque de travail comme "Mamadou le petit chasseur de la Savane" que nous ne faisons que citer parce qu'il n'entre pas dans la zone d'Afrique que nous avons choisie d'étudier.

"Zambo et les animaux de la savane" de Darbois présente un beau garçonnet africain, sourire aux lèvres avec le défilé des animaux de la savane aux belles couleurs. Il présente chaque animal dans le milieu où il vit comme "Lali a tué un crocodile, tout près des amrais...", ou bien "aujourd'hui c'est pour démarcher... Couri (le singe) aime beaucoup les bananes Avec l'aide de Zambo, il choisit un fruit très mûr". Et là il présente le marché de fruits où le singe pourra avoir un choix large - quand il présente les gens d'un village, c'est pour montrer un boa au python de Séba, devant lequel ils sont ébahis.

Cet album est très beau, en couleur, illustré de belles photos de toutes les espèces d'animaux qu'on peut trouver dans nos pays de la savane. Mais si vous avez remarqué, nous n'avons cité de page à aucun endroit parce que l'auteur a peut-être trouvé que son livre était si beau que ce n'est pas la peine de l'encombrer de pagination. Nous ignorons les obligations d'un auteur en matière d'édition d'un livre, mais à notre humble avis la pagination semble primordial. Quand un enfant ou un adulte voudra parler de cet album à un autre, il voudra bien lui dire "à la page 4 ou 5 il y a une belle photo d'une termitière reine, ou d'un pangolin". Dans ce cas, il aurait fallu tout simplement faire des diapositives avec leurs commentaires, là c'était encore mieux. Et en plus de cela, le livre ne dit pas dans quel pays d'Afrique ces photos ont été filmées. Rien de tout cela ! c'est tout comme s'il signifiait que dès qu'on dit Afrique il faudrait voir les animaux, où que ce soit. Il ne manquerait plus que faire de notre continent un simple Zoo.

René GUILLOT lui, à travers ses livres cités plus haut, fait l'épopée des animaux en Afrique Occidentale et la nature où ils habitent. Ces livres sont des guides touristiques des animaux de la savane si on peut le dire. Ils présentent toute la faune de la brousse à savoir les biches, la panthère, les serpents, les caïmans et l'hypopotame dans les fleuves et les rivières, les éléphants et les singes et tous dans des paysages où l'image rend bien l'effet de mouvement que l'auteur a voulu rendre. Mais dans la préface de "Ouoro le chimpanzé" René Guillot écrit : "En Afrique Noire, les animaux suivent les instincts de leur race, ont leurs coutumes ancestrales absolument comme les hommes des villages, en savane ou en forêt". Vous comprendrez aisément que l'auteur a presque identifié les animaux aux hommes africains eux-mêmes dans ce livre. On se demande si c'est par amitié pour les bêtes ou par sous-estimation pour les animaux, mais les rares fois qu'ils parlent des hommes des régions traversées par les animaux, ils sont en train de vénérer les animaux, de danser pour eux et de leur offrir des sacrifices. Ou encore, ils montrent les animaux fiers d'avoir saccagé et détruit les champs des hommes. Mais cette phrase citée plus haut, c'est le comble ! On peut parler de tous chez les animaux, d'habitudes et d'instincts si l'on veut mais réserver quand même : "coutumes et traditions" pour les hommes. C'est quand même trop choquant de se voir réduit au même stade que les animaux. Comme dans la préface : "Fétiches qui protègent les hommes... les lobis qui se liment les dents pour mieux déchirer la viande crue de la chasse. Fétiches qui protègent les animaux." Nous vous précisons que chez les lobis de la Haute Volta, la mode était de scier légèrement les dents pour faire beau. Tout jeune homme ou jeune fille soucieux de son élégance, de son charme se devait de le faire. Mais ce n'était pas pour déchirer la viande crue comme le dit René Guillot qui pourtant a vécu 25 ans en Afrique et a été bien reçu et aimé par ces hommes.

Ce qu'il nomme l'éléphant "Sama" passe, puisque tel est son nom en Dioula, langue du peuple malinké et non en Lobi comme il le prétend. Mais qu'il le nomme encore fils de Ouédraogo (p.104) C'est un fils de Ouédraogo il fera un mâle superbe". Alors là on n'en revient pas tout d'abord Ouédraogo veut dire "cheval mâle" alors son éléphant ne peut pas être fils d'éléphant et fils de cheval mâle à la fois. A moins d'un jumelage ou d'une greffe ?

Mais il n'en a pas parlé non plus. Et puis "Ouédraogo" c'est le nom de famille de l'ancêtre fondateur de la ville historique de Teukodogo en Haute-Volta et ce nom est porté par la majorité des mossi de Haute Volta. Pour un enfant qui aurait pour ami du nom de Ouédraogo et qui dans ce livre de Guillot verrait que l'éléphanteau est fils de Ouédraogo, la surprise et la déroute seront très grandes. Est-ce cela qu'on veut offrir aux enfants ? Mieux vaudrait ne pas les informer si c'est pour jeter le trouble et la confusion dans leur esprit. De tous les autres albums d'animaux, nous n'en parlerons pas ici car c'est toujours les mêmes histoires aussi décourageantes et révoltantes les unes que les autres. Et Dieu seul sait qu'ils sont très nombreux et surtout ceux faits par les européens.

On se demande pourquoi tant d'albums français sur les animaux dans les livres français. D'aucuns disent que c'est parce que la mode est aux safaris, au zoo, à l'exotisme. Mais quand bien même cela serait, nous trouvons que cette littérature est quand même exagérée sur l'Afrique. On aurait mieux fait de parler des personnes, des enfants et leurs manières de vivre, leurs jeux. Cela intéresserait davantage les enfants ici et d'ailleurs et les formerait plus.

Peut-être est-ce dans le simple but financier que les auteurs le font : quelques photos d'animaux, deux ou trois phrases l'accompagnant de belles couleurs et hop ! nous voilà chez Nathan ou Delagrave qui l'éditionnent et le marché se presse autour du nouvel album. Le tort qu'il pourrait faire à des peuples, et quels peuples ? peu importe.

Ce n'est pas que dans les écrits africains que l'on ne trouve pas d'albums sur les animaux. Si l'on trouve des animaux qui y sont à leur place, c'est surtout dans les contes comme "contes et légendes du Sénégal" d'André Terrisse ; les contes d'Amadou Koumba " de Biraogo Diop ; "L'Enfant Noir et le conte voltaïque recueillis par François-Xavier Sanon ; "Mogho ! Terre d'Afrique: Contes, Fables et anecdotes du pays mossi", Leuk-le-lièvre "de Sadji" et Senghor et beaucoup d'autres encore. Mais les animaux y ont leurs habitudes et d'ailleurs ils n'occupent pas la plus grande partie des récits.

Quelles que soient leurs ruses et leur intelligence, une fois en présence des hommes ils ne sont toujours que des animaux. On se sert d'eux dans les contes pour louer une qualité, blâmer un défaut, donner des exemples de prudence et de trahison.....

Il y a une certaine attention des africains à l'égard des bêtes et de la nature qu'il faudrait comprendre à travers cette phrase de Camara Laye : "Nous sommes en Afrique, plus proche des êtres et des choses qu'on l'est en Europe et pour des raisons qui n'ont rien de mystérieuses. Peut-être menons nous une vie moins agitée et sommes nous moins distraits : Oui, moins d'artifices et de facilités forment écran devant nous".

En effet l'homme noir est intimement lié à son milieu. Il est un être aux sens ouverts, perméables à toutes les sollicitations, aux ondes mêmes de la nature, sans intermédiaires entre le sujet et l'objet. Pour le comprendre lisez les contes africains, c'est un riche trésor sur l'Afrique.

II - LA POPULATION

En Afrique, nous avons un grand nombre de groupes ethniques et pour pouvoir les énumérer, ou en parler avec détail, il aurait fallu un travail de longue haleine, voire une thèse de Doctorat. Car l'Afrique Noire est un riche tissu de peuples aux coutumes très diverses. De toute façon, nous essayerons de voir de quelles ethnies parlent les livres, puis quelques exemples d'organisation tribale tels les Touaregs au Nord Mali et Niger, ensuite la Chefferie Africaine à côté des structures européennes.

Dans un deuxième temps, nous dégagerons dans quelles mesures on parle de la Santé, et pour terminer, de l'Education.

I/ LES ETHNIES.

On parle généralement de groupes ethniques afin de mieux ordonner cette pluralité ^{des} peuples. Plusieurs critères peuvent être adoptés pour mieux inclure telle ethnie dans tel groupe donné, que ce soit la proximité de langage, les coutumes et les traditions. Puis ces groupes se subdivisent à leur tour en groupuscules selon leur organisation sociale, les méthodes de mise en valeur du milieu, l'habitat, les genres de vie en général.

Prenons par exemple, " Les fameuses histoires du village de Tibbo ", par Andrée Clair et Boubou Hama, édité à par la Farandole, en 1977. On nous y énumère les groupes ethniques du Niger, au début du livre : " Dans l'Afrique, il y a le Niger. Et au Niger, habitent des Haoussas, des Touaregs, des Peuls, des Sonraï, etc ... Parmi les Sonraï, les Zerma ". Après, il y a une autre répartition dans des villages qui, autrefois, étaient presque des clans ou castes qui ont chacun leur caractéristique, leur métier propre et séculaire. La preuve est que : " et parmi tous les villages Zarma, il y a Tibbo avec ses fameuses histoires ". On a l'impression de se perdre avec tous ces groupuscules, surtout pour les Européens car il est plus difficile à faire comprendre à quelqu'un qui y est totalement étranger. C'est pourquoi, sans doute, les livres ne se perdent pas dans ces dédales, qui sont affaires d'ethnologues, préoccupés par des ethnies bien précises, comme nous le verrons plus loin. Mais auparavant, les groupes ethniques dont il a été question dans

nos lectures, sont les peuls dans Coumba du "Pays oublié des pluies", des mandingues au Sénégal, dont font partie les Diola. Des Bambara et Sonraï au Mali, à travers "Diango de l'île verte", et les Touaregs au Niger, avec "Le Tambour des sables", sans oublier le Baoulé en Côte d'Ivoire avec "Konan et Amena". En Haute-Volta, on parle des Mossi, mais aucun livre n'y a consacré plus de deux phrases.

LES BAOULES.

Le magazine "Konan et Amena" nous présente, à travers la vie quotidienne de ces deux enfants, un village Baoulé avec ses modes de vie, ses traditions. Mais les baoulés du village de Yaonkan-kao en Côte d'Ivoire. C'est un peuple de cultivateurs à première vue (p. 2) : " avant d'aller au champ pour aider son père à sarcler les arachides " et de planteurs d'ignames (p. 28) : " voici venu le temps de planter l'igname. Quelques jours de pluie ont amoli le sol " Ils vivent, semble-t-il, dans la loi de la solidarité et du secours mutuel. Quand, après la tornade, la maison d'un des leurs (qui est la plus ancienne) du village) s'écroule, tout le monde lui offre immédiatement l'hospitalité et Konan dit à son père : " où va-t-il habiter avec sa famille ? " offrons-lui l'hospitalité, car il sait déjà que celle-ci est un devoir en Afrique ". Tout le village participe aussi à la construction (p. 6) : " Les femmes et les enfants ont rapporté de la brousse le bois, la paille, les lianes, les bambous et l'argile ". Ce collectivisme assorti d'un certain communautarisme, se traduit jusqu'aux travaux des champs, au mariage, partout où l'être a besoin de l'assistance d'autrui.

Le conseil du village, composé des notables et coiffé du chef de villages, discute et règle les questions importantes au village sous l'arbre à palabres (p. 24) : " Mais que se passe-t-il ? Des hommes vont et viennent sur la terrasse ... du chef de village. Ils font de grands gestes, discutent entre eux, s'agitent et voici que résonne la petite cloche de fer qui annonce les réunions. Allons voir du côté de l'arbre à palabres : " C'est très pittoresque comme description et c'est ainsi partout en Afrique Noire. Mais il convient de souligner une erreur, car en ce qui concerne les réunions sous l'arbre à palabres, ça a toujours été par le tam-tam qu'on convoque

les anciens et non par une cloche. Aujourd'hui encore, le tam-tam est notre langage, notre messager, il est l'expression de notre culture. Il serait étonnant que les anciens l'oublient au profit d'une cloche vide de sens.

Ils expriment leur joie par la danse (p. 26) rythmée aux sons des tam-tams, ce qui est le propre de toute l'Afrique, son moyen d'expression le plus répandu. Ces baoulés ont des traditions et des coutumes qu'ils respectent. Par exemple, page 26 : " Les canaris se succèdent et les serveurs, respectant l'ordre dicté par la tradition, versent la boisson après l'avoir goûtée, selon la coutume : il faut bien prouver qu'elle n'est pas empoisonnée." Mais leurs traditions et leurs coutumes ne les empêchent pas de s'ouvrir au progrès. Bien au contraire, ils adoptent aussi les nouvelles techniques, notamment pour l'agriculture, qui semble leur principale ressource (p. 29) : " Konan deviendra peut-être le meilleur laboureur de Yaokankro ... dans un village, il faut de tout : des laboureurs et des vaniers, des tisserands et des potiers, etc ... mais aussi des instituteurs, des conseillers agricoles, des médecins ; il faut de tout pour faire un monde ... Un monde meilleur." Et le peuple Baoulé de Yaokankro semble l'avoir compris.

LES SONRAI.

Jacqueline Cervon, dans "Diango de l'île verte", présente les sonraï de la famille Maïga, vivant sur une île du fleuve Niger, à Gao, république du Mali. C'est bien dommage qu'elle ne nous dise pas comment ils vivent, de quoi ils vivent et leur relation les uns envers les autres. Elle ne nous a peint qu'un aspect : " ce garçon qui n'était pas là à l'instant d'avant et qui se montrait, d'un coup, près de l'endroit où ils avaient trouvé "Dilaya", c'était bizarre ! Sa mère n'était-elle pas une femme du peuple "Sorko" ? Ce peuple de pêcheurs qu'on disait maître du fleuve et capable de jeter un sort aux eaux pour empoisonner le bétail qui allait s'y abreuver ? " Leurs préjugés, leurs croyances anciennes et injustifiées comme, par exemple le fait de croire que quelqu'un a un pouvoir magique d'empoisonner l'eau parce qu'il fait partie d'un certain peuple.

Elle nous présente un peuple lié à des traditions et celui qui s'ouvre beaucoup plus à un esprit cartésien est considéré comme un blasphème (p. 28). Le cas d'Abdulaï, insituteur qui essaie de leur expliquer le non-fondement de leur préjugé : " Abdulaï, dit-il, tu n'as pas "suivi le chemin . comme le conseille la devise de notre peuple. Tu n'as pas mis tes pas dans les pas de ton père et de ton grand'père ... Jusqu'ici, nous étions fiers de toi. Mais voilà que tu repousses nos croyances."

Jacqueline Cervon nous les montre comme une société où l'initiation est dure. Pour être appelé par le nom de ses pères, de ses ancêtres, il faut vraiment se montrer digne et capable à leurs yeux et Nari représente ici cette "cruche percée" qui doit montrer qu'il peut "être initié à l'histoire de notre peuple, à nos coutumes, à ses devoirs d'homme qui feraient de lui plus tard, un villageois respectable." Nous ne disons pas que tout cela est un mauvais côté. Non, mais nous disons qu'il n'y a pas que ça chez cette ethnie. Ils ont beaucoup d'autres pratiques, d'autres valeurs et Jacqueline Cervon aurait dû présenter ce peuple sous toutes ses formes.

Il est vrai qu'il y a le conseil du village (p. 28) : " Des voix venaient de la case à palabres ... Le chef du village était assis là, et autour de lui, étaient assis tous les hommes." Mais le conseil n'est pas là seulement pour un enfant. Où sont les autres habitants du village ? Pas de maison, pas de case, aucune activité agricole n'est mentionnée. On peut dire que le peuple Sonraï est bien escamoté par-là. Est-ce un manque d'information ? Est-ce une négligence ? L'auteur seul pourrait répondre.

LES PEULS.

On les retrouve partout en Afrique Noire francophone et en Haute-Volta, Mali, Niger, Sénégal et Côte d'Ivoire, comme nomades pasteurs. Mais ceux que nous avons rencontrés ce sont les peuls du Sénégal, aux environs de Matam et c'est encore Jacqueline Cervon qui nous les présente dans "Coumba du pays oublié des pluies", au Sahel.

Les peuls dont il est question ici, sont issus d'un village appelé Oourossogui, où ils vivent tout le temps de l'hivernage :

" Le petit groupe arriva à Oourossogui juste à temps pour s'abriter de la seconde tornade ... A Oourossogui, étaient liés de si bons souvenirs ! p. 177. Dès les premières pluies, ils reviennent installer leur campement dont les cases sont faites : " de nattes tissées, posées sur des baguettes courbées en arceaux " (p. 14). N'étant pas cultivateurs, dit-on, ils font de petits champs minuscules et souvent encombrés de pierres. Cela leur donne un peu de grains et occupe leurs loisirs. Mais il semble que ce groupe peul précisément, " les peuls du Sénégal, animaient le voisinage des paysans noirs " (p. 122). Ceci pour pouvoir leur vendre ou échanger leurs produits, ou simplement se rencontrer.

Mais en saison sèche, ces peuls nomadisent avec leurs troupeaux, à la recherche de l'eau et des paturages. Et cela peut être des plus pénibles, comme tout au long de ce roman de Cervon. Mais leurs multiples qualités de fierté et d'endurance les aide à supporter la faim, la soif : " c'étaient là des tâches exténuantes pour une petite fille aussi peu nourrie. Souvent, la tête lui tournait, au point qu'elle avait grand peine à garder l'équilibre. Elle avait honte de cette faiblesse. Bigué, elle qui mangeait si peu depuis si longtemps, restait pourtant droite et fière ". Même dès la plus tendre enfance, ils éduquent leurs enfants dans la voie du stoïcisme et de l'abnégation. Chez les peuls, le mariage se fait entre famille, les jeunes gens sont fiancés tout enfant, ils grandissent ensemble, mais doivent faire semblant de s'ignorer jusqu'au mariage (p. 162) :

" Ces peuls se marient entre eux depuis des millénaires et Coumba ne risquait pas de changer la tradition : son père y a veillé en la fiançant dès le berceau à un garçon de sa race ". En effet, les peuls ont un style de vie très particulier, assez différent des autres ethnies d'Afrique, de par leurs traditions, leurs coutumes." Coumba du Pays oublié des pluies " est une réussite de la peinture des peuls et de leur conception. Et quelle que soit l'ère géographique où on les retrouve, on retrouve aussi les mêmes modes de vie.

LES DIOLAS.

Nous avons déjà examiné ces ethnies au niveau de l'habitat (maisons et cases). Est-ce parce que la Casamance qu'ils habitent a un climat doux et est une des régions les plus accueillantes de l'Afrique ? En tout cas, beaucoup de livres leur sont consacrés ; tels que : "Une école pour Cissoko" de Yolande Vidal, "Sin du Sénégal", qui est un dossier d'Okapi, "Assoua, petit sénégalais de la Casamance" documentaire et l'"Afrique des enfants" compte-rendu d'exposition.

"Sin du Sénégal" (p. 7) pose le problème de leur origine : " Les Diolas viennent-ils d'Egypte ? Cette technique de construction rappelle celle des maisons d'Egypte. Les historiens se sont souvent demandés si les Diolas ne seraient pas venus il y a plusieurs siècles de la région du Soudan, sur le Haut-Nil ? " Mais le style de construction serait insuffisant ^{pour} établir un lien de parenté entre des peuples si différents, si éloignés les uns des autres. Si le mode de vie et le langage montraient quelques similitudes, peut-être pourrions-nous alors pencher pour cette supposition.

Essentiellement cultivateurs, ces Diolas laissent le soin du commerce et de la pêche à d'autres groupes du village où ils vivent. Selon Assoua, ils cultivent plus de riz pour leur propre consommation : " Jamais on ne vend le riz. On le mange, ou bien on l'offre, ou bien on le conserve d'une année sur l'autre pour montrer qu'on en a assez et même trop, et qu'on est riche." C'est leur tradition de ne jamais vendre ce céréale qu'ils gardent pour les années de sécheresse ou ne le vendent que pour payer l'impôt. Mais habituellement : " Dans les champs plus secs, on cultive des arachides ... " pour en faire de l'huile qui sera vendue en cas de besoin d'argent. A l'intérieur de cette ethnie, hormis l'agriculture, il y a une division du travail selon que l'on est forgeron ou griot, ou vanier, comme la famille de Sissoko, dans "Une école pour Sissoko" (p.). Mais, malgré cette apparente complexité, gens de passage, immigrants, réfugiés peuvent s'intégrer. Pour ne citer qu'un exemple, au moment de la guerre des Portugais contre les camps du P.A.I.G.C., à quelques kilomètres des villages Diolas, de l'autre côté de la frontière, les villages Diolas de Casamance ont accueilli, comme le dit " Afrique des enfants " (p. 2) : " une très importante population de réfugiés

Manjaks et Mankagnes " et même, selon "Sin du Sénégal" (p. 12) : " On leur a distribué du mil et du riz et construit des maisons pour eux en attendant la fin de la guerre." C'est une des traditions de nos pays qui fait de l'hospitalité une règle d'or, sacrée. La personne fut-elle un ennemi mortel, on lui doit l'hospitalité en bonne et dûe forme, les belligérances ne reprendront qu'en terrain neutre.

Un autre trait de cette ethnie est ce collectivisme légendaire, que l'on retrouve partout dans nos pays. Les travaux des champs en groupes ou par classes d'âge, les constructions de maisons mobilisent tout le monde, comme dans Assoua (p. 25) : " Le chef de la société des hommes donne des ordres. Il envoie les uns chercher de la terre, d'autres de l'eau, d'autres encore pour les montants de portes. Les femmes elles, sont chargées de couper l'herbe fine qui recouvrira la case, et pendant des heures, Assoua, Bakary et Amadou la prépareront en la liant entre deux ficelles d'écorces de rôniers ." Cependant, ce collectivisme ne saurait être assimilé à une simple association de personnes en vues d'intérêts réciproques. Le communautarisme qui s'y associe donne une toute autre dimension aux rapports humains. Ce qui importe, c'est le groupe et son développement, sans qu'il n'y ait jamais cependant aliénation de la personne ; individualisme et collectivisme sont entendus comme complémentaires.

Le thème de l'initiation est souvent évoqué chez les Diolas, comme partout au Sénégal, en Côte d'Ivoire, en Haute-Volta, au Mali et au Niger. Un peu plus haut, chez le peuple Sonraï, nous avons vu l'initiation permettant à l'adolescent de passer à l'âge adulte, de mériter le nom de ses pères et d'être respecté.

Ici, dans "Afrique des enfants" (p. 23), on dit : " l'accession au groupe, la reconnaissance se fait à l'initiation, naissance plus significative que celle biologique. Ces rites d'initiation se situent aux moments difficiles, clefs de l'existence : apparition des dents (de sage'sse), puberté, circoncision, procréation, etc ... situent l'homme dans sa société, le mettent en harmonie avec le monde visible et en relation avec le monde invisible." Mais pour les garçons, le thème de la circoncision est le plus répandu. Et pour avoir droit à cette circoncision, il faut avoir montré auparavant qu'on est valeureux et adulte. Les épreuves sont parfois dures et presque inhumaines.

Autre trait des Diolas, est le Conseil de Village qu'on retrouve également partout en Afrique, nous l'avons vu précédemment chez les Baoulés, les Sonraï. Ici, le Conseil de Village est plus hiérarchisé et plus structuré que ne l'a été dans les deux autres : " Le Conseil de Village regroupe tous les chefs de famille ; il se réunit lors des décisions importantes concernant les cultures ... Ensuite, les décisions prises sont répercutées au niveau de chaque concession. Il existe aussi des associations de jeunes plus ou moins formelles (18/25) ... " Et tous sont coiffés par le chef des Diolas qui préside aux débats sous l'arbre à palabres.

Ceci explique que malgré la diversité des ethnies et le morcellement des groupes familiaux, les africains noirs en général et francophones en particulier, ont quand même de grands traits communs au niveau des coutumes, des traditions et des croyances. En matière de croyance, l'Africain a toujours été Animiste et malgré les religions importées (islam et christianisme) la majorité reste soit attachée à la croyance des forces surnaturelles, ou bien adopte une religion importée tout en restant foncièrement animiste, comme la mère d'Assoua (p. 15) : " des poudres mystérieuses ou des paroles magiques écrites sur de petits morceaux de papier. Certains vous protègent des mauvais esprits ou encore de maladies contagieuses, d'autres procurent les richesses."

UN EXEMPLE D'ORGANISATION TRIBALE.

Qu'est-ce qu'une tribu ?

Pour saisir pleinement le problème, il faut considérer le genre d'unité pouvant figurer sur une carte tribale d'Afrique. Dommage, nous n'en avons pas trouvée.

Appliqué aux peuples africains, le mot tribu signifie certainement quelque chose de très différent de son application aux indiens de l'Amérique du Nord. On a décrit certaines tribus comme étant des villages-Etats, d'autres comme de plusieurs millions de personnes, s'étendant sur des centaines de milliers de kilomètres carrés (empire Sonraï). Certaines tribus africaines sont des familles de langues, d'autres sont un entrelacement de groupes indéfinis et

indistincts que leurs voisins désignent collectivement par un terme généralement péjoratif. Les cartes tribales sont fort utiles si on ne prend pas leurs frontières très au sérieux, car en Afrique, les tribus c'est ce qu'il y a de plus complexe et marquant.

UN EXEMPLE.

Jacqueline Cervon, dans "Le Tambour des Sables" a étudié l'organisation tribale des Touaregs du désert du Nord Mali et du Nord Niger. D'emblée, on croirait que les Touaregs forment une même tribu parce qu'ils vivent tous dans le désert, subissent les mêmes conditions climatiques, se voilent et vivent sous des tentes. Pourtant, dès l'Introduction (p. 9), paraît déjà une différence entre : " Les touaregs Ahaggar, environ 10 000. Les Touaregs Oulimindan, dont il est question dans les derniers chapitres, sont plus de 300 000 répartis au Nord Mali et au Niger." En plus de la différence physique, il y a une différence culturelle, au niveau des superstitions (p. 9) : " Le lecteur s'étonnera peut-être de la place que tiennent les superstitions dans "Le tambour des Sables". Il faut, pour comprendre l'importance que leur accordent les Touaregs Ahaggar, écouter le désert ... " Cette tribu est un exemple original, dont les moeurs, la morale et la philosophie vont souvent à l'encontre de la civilisation occidentale. Cependant, ces Touaregs Ahaggar se subdivisent en d'autres tribus : les Taïtok, les Tedjehé, et les Kel Rela, qui sont une des principales. On retrouve cette même famille dirigeante dans le "Désert bleu" de Ducesco. Le chef de ces tribus Ahaggar, issu des Kel Rela, est appelé Aménokal. Pour compliquer encore les choses, cette tribu des Kel Rela se subdivise encore en d'autres tribus : " Je suis un Kel Rela, ... Mais je n'appartient pas à la tribu des Oulad Ourziz. Je suis un Oulad Khafi ... " Cette imbrication de races et de coutumes est propre à l'Afrique Occidentale, que ce soit parmi la population à peau noire ou à peau claire, comme c'est ici le cas des Touaregs. Et même à ce niveau-là, interviennent les sous-groupes ou clans, que l'on nommait avant castes. De même que chez les Noirs on parle de caste de forgerons, de caste de bijoutiers, ici aussi chez les Touaregs Kel Rela, de la tribu des Oulad Kafi, se divisent également en deux castes, toujours le Kel Rela puissant, et les " Dag Rale " des "gens de chèvres" qui n'étaient que les vassaux

des Kel Rela." (p. 83) Ces Dag Rali sont des Touaregs vivant presque uniquement autour des oasis, s'occupant de l'élevage des chèvres et du petit bétail, disposant à leur tour de captifs de case. Espérons que cela ne sera pas trop touffu et que l'on pourra parler désormais du mode de vie de la tribu des Kel Rela.

Bien entendu, les familles de guerriers, nomades éleveurs de caravanes de chameaux vivent du tribut que leur devaient les tributs vassales (p. 85) : " As-tu oublié les biens de vassalité qui lient ta famille à la mienne et le tribut que tu nous dois ? " En certaines saisons, les deux tributs établissaient leurs campements dans des sites voisins et formaient une sorte d'association : la famille de Baï (Kel Rela) fournissait les chameaux non seulement pour les rezzou mais aussi pour les caravanes qui allaient chercher le sel de l'Amador et le portaient jusqu'au Soudan où il était troqué contre du mil. En compensation, celle de Hassan (Dag Rali) fournissait la viande et les produits laitiers. Ils parlent tous le Tamacheck. Les Kel Rela vivaient aussi des produits du commerce et des échanges, trouvant le travail de la terre avilissant. (p. 132) : " Les sédentaires qui y cultivaient la terre. Suprême déchéance ! et vivaient sous un toit. Ils méprisaient même les autres Touaregs Oulliminden parce qu'ils avaient abandonné peu à peu les traditions des Touaregs pour celles des Noirs de la savane. Surtout depuis que l'Administration du Niger a fait creuser de nombreux puits entre In Abangarrif et Agades, les Oulliminden n'éprouvaient plus la nécessité d'émigrer vers l'Ouest, au Nord Mali. Mais à leur contact (p. 209) : " tout ce qui avait fait l'intérêt de la vie des Kel Rela, les traditions, l'orgueil d'une race endurente, indomptable, disparaissait peu à peu ". Mais ils restaient quand même opposés au progrès, tenant à leurs traditions et surtout à leurs superstitions, ce que Jacqueline Cervon décrit dans "Le Tambour des Sables" : " Les Ahaggar attribuent ces craquements, grondements, gémissements, ce sourd battement des dunes - Le Tambour des Sables - aux elchens ces âmes errantes, des morts restés sans sépultures, qui sont réputés s'acharner sur les vivants ".

Cette organisation tribale qui nous a été présentée ici à travers tout un dédale, on peut dire qu'il n'est pas (du moins le peuple Touareg) très représentatif des pays qui nous intéressent, car c'est la population à peau claire, presque blanche de l'Afrique Occi-

dentale. Il est vrai que ceux dont il est ici question, sont du Nord Mali et du Nord Niger, aux environs de Tamanrasset, mais ils composent une bonne minorité par rapport à la population noire. Il n'en demeure pas moins que ce sont des citoyens maliens et nigériens et les deux Etats face à leurs problèmes d'eau ont fait creuser de nombreux puits à travers le désert, afin de leur permettre de vivre et de se fixer (p. 209) : " Les Oullinden n'éprouvaient plus la nécessité d'émigrer vers l'Ouest, les Kel Relas de remonter vers le Nord. Ils trouvaient là, tout au long de l'année, l'eau suffisante et des pâturages dont ils pouvaient se contenter."

En ce qui concerne cette organisation tribale, le modèle était très courant en Afrique Noire francophone, mais peut-être plus fermé et hiérarchisé comme les Mossi en Haute-Volta, les dogons au Mali. Et même au Niger et au Mali, avec les Sonraïs dont il est question dans "Les Fameuses Histoires du Village de Tibbo", avec André Clair et Boubou Hama : " Au Niger, habitent des Haoussa des Touaregs, des Peuls, des Sonraïs, etc ... Parmi les Sonraïs, des Zarmas ... et parmi tous les villages Zarmas, il y a Tibbo, le fameux village de Tibbo avec ses fameuses histoires ... ". Dans ce livre également, Tibbo était sujet à de fréquents rezzou tout comme les Touaregs en dirigeaient vers leurs vassaux. Ce sont les éléments qui nous ont fait défaut, car nous aurions bien volontiers dégager l'organisation tribale de ce peuple.

UNE CERTAINE UNITE.

Malgré la diversité des populations, de langues et d'organisations tribales plus ou moins hétéroclites, les africains semblent faire l'unité. On dirait qu'ils ont une même conscience d'appartenir à une seule et même famille. Et même l'Occident nous reconnaît cette unité sans pouvoir expliquer en quoi elle réside. Est-ce la couleur de la peau ? Est-ce le passé colonial ? Combien de fois les européens se montrent-ils surpris d'entendre deux copains africains leur dire : " à part le français, nous ne parlons pas les mêmes dialectes, nous ne nous comprenons pas ". Une française, dans une bibliothèque pour enfants, nous confiait : " Avant d'avoir eu des camarades africains, je ne faisais aucune distinction entre les noirs. Pour moi, ils se comprenaient automatiquement ". En réalité, à la diversité des

groupes ethniques, des ethnies et des tributs correspondent les mêmes diversités de dialectes africains. Pourtant, par la force des traditions séculaires, des coutumes ancestrales, des religions animistes, l'Afrique conserve une unité et une force indéniable, que ce soit depuis le Sénégal, jusqu'au Niger, en passant par le Mali, ou que ce soit de la Haute-Volta jusqu'en Côte d'Ivoire et partout ailleurs où il y a des Africains.

Cette âme noire, cette conscience Africaine qui s'épanche à travers le livre d'André Terrisse : "L'Afrique de l'Ouest, berceau de l'art nègre". " Du Nigéria au Mali, du Sénégal aux Antilles, du Texas au Brésil, c'est l'âme noire déchirée qui enfin se retrouve, affirme sa vitalité, son universalité, sa foi en l'avenir ". A travers ces masques, cet art nègre, cette âme noire qui a tenu à s'exprimer, a pris conscience d'elle-même et sent qu'elle a quelque chose à offrir à la civilisation universelle.

Ce livre d'André Terrisse nous permet de connaître l'Afrique à travers son art, les masques, surtout Dogons, Baoulés, Sénoufo et autres. Il est bien fait et correctement illustré mais l'on se demande s'il est vraiment destiné aux enfants. Mis à part les images, comprendront-ils le sens du livre ? Cette exposition n'aurait pas atteint son but si c'est pour qu'elle soit exposé comme livre d'art exotique ? Peut-être conviendrait-il mieux aux adultes ?

II / LA CHEFFERIE.

La chefferie en Afrique n'a pas été de tous les temps ce qu'elle est aujourd'hui. Nous verrons donc successivement la chefferie traditionnelle et la chefferie moderne.

LA CHEFFERIE TRADITIONNELLE.

La chefferie semble chaque fois revenir au fondateur d'une ville ou d'un village, comme l'indiquent les dessins des enfants de la boucle du Niger, dans "Afrique des Enfants" (p. 22) : " Le village a été fondé par une ethnie et le pouvoir appartient encore aux descendants du fondateur du village ... " La chefferie traditionnelle est donc héréditaire, se transmet de père en fils et c'est en général le premier fils (prince), né du premier mariage du chef ou roi qui hérite du trône, soit après la mort de son père, soit de son vivant. Dans "Founia le vaurien" d'Andrée Clair et Boubou Hama (p. 248) : " Après sept jours de fête, le roi fait battre le tobeul et assemble son peuple. Il paraît et dit : - Peuple, je vais toucher bientôt à la vieillesse. Je vais me retirer et méditer les leçons de la vie. N'Dounia (son fils) est votre roi ... " Mais cette manière de passer le pouvoir est rare en Afrique, les chefs ont généralement le temps de mourir avant que leur fils ne prétende au trône quelle que soit sa sagesse et son ouverture d'esprit. Peut-être Boubou Hama veut-il montrer le passage de l'Afrique séculaire à l'histoire moderne ? En Haute-Volta, par exemple, chez les Mossis, il faut que la nouvelle de la mort du chef soit proclamée : " le feu s'est éteint " (terme consacré) et que la date des funérailles soit fixée avant qu'on songe à introniser le prince.

Avant, dit "Afrique des Enfants" (p. 30) : " La détention des moyens de production autrefois appartenait aux villages sous l'autorité d'un chef ". C'est lui, semble-t-il, qui supervisait tout, répartissait les champs aux chefs de familles et aux immigrés demandant l'hospitalité ". Selon "Konan et Amana" (p. 24), le chef traditionnel préside aussi aux réunions extraordinaires des anciens et notables, sous l'arbre à palabres, en vue de prendre les grandes décisions concernant le village ou régler les gros problèmes l'affligeant. C'est là aussi que le chef règle les différends entre ses protégés et rend la justice.

Mais Boubou Hama et Andrée Clair n'ont pas toujours fait l'éloge des chefs traditionnels africains noirs. Dans leur conte "Kangue Ize", ils ont montré le chef au milieu de ses courtisans qui le louent et le flattent. Imbu de sa grandeur et de son pouvoir, il croit que tout ce qui est beau, riche et original doit lui revenir.

Alors, il est prêt à dépouiller ses administrés de leurs biens rares quitte à les racheter, pour être seul à en disposer. Le roi dont il est question dans ce conte a été tellement obsédé et aveuglé par son désir de puissance qu'il s'est fait duper par un enfant (né du genoux de sa mère) qui l'a mené même à se faire jeter au fleuve afin d'en ressortir avec les richesses de l'au-delà. Il est vrai qu'ici le ridicule a été poussé à l'extrême, mais le fonds reste vrai pour beaucoup de chefs d'antan. On raconte qu'au royaume Mossi de Ouagadougou, en Haute-Volta, le chef de l'empire était très puissant et jaloux de sa puissance. Lui seul avait droit aux bonnes choses ; par exemple, le sel étant rare, dans les temps les plus reculés, lui seul avait le droit d'en consommer ainsi que le sucre. Et quiconque s'avisait d'en faire autant était puni. Celui qui osait porter de beaux costumes, voulait rivaliser avec le chef et celui qui laissait entrevoir ses richesses, voulait paraître plus riche que le chef et tous étaient dépouillés de leurs biens car ils voulaient concurrencer le chef. En dépit de cela, il semblait clément en d'autres temps, il rendait bien la justice. Il avait, dit-on, une organisation sociale et militaire telle que ses sujets vivaient en sécurité. Dommage que nous n'ayons pas eu sous la main quelques livres pour étayer nos dires. On dirait que rien n'a été écrit sur la Haute-Volta et les voltaïques eux-mêmes encore moins sur leur propre histoire.

Boubou Hama et Andrée Clair n'en sont pas restés là en ce qui concerne la caricature des chefs. Et cette fois, c'est à travers : "Les fameuses histoires du village de Tibbo" : " Parmi les Sonraïs, des Zarmas. Et parmi tous les villages Zarma, il y a Tibbo, le fameux village de Tibbo avec ses fameuses histoires ". Ce sont des petits contes ridiculisant les anciens chefs du village de Tibbo. Par exemple, un des contes dit qu'un jeune Zarma, tout essoufflé, a couru vers le chef et sa cour pour annoncer l'arrivée d'un rezzou (Touaregs descendant piller les sédentaires). Le jeune, par respect pour le roi, racontait l'histoire les yeux fermés et baissés. Une fois son récit terminé, quand il rouvrit les yeux, le chef avait déjà fui, abandonnant son village pour se cacher. Sa cour l'avait suivi, laissant femmes, enfants, invalides à la merci du rezzou. Et Boubou Hama dit : " A Tibbo, les chefs ne sont pas plus malins que les villageois ". Mais il faut reconnaître que tous les chefs ne sont pas comme celui-là, cela nous étonnerait qu'il y en ait un qui corresponde dans toute l'Afrique au stéréotype qu'ils ont décrit dans ces contes du Niger.

Il faut connaître et comprendre certaines traditions africaines selon lesquelles des ethnies ou des familles différents mais voisines se font des plaisanteries, des moqueries, parfois très méchantes pour celui qui n'est pas averti ou initié à ce langage. Mais c'est de bon coeur et sans rancune, c'est la règle de ce jeu séculaire. Ce petit livre de contes est bien présenté. Ce sont de petites histoires destinées aux enfants. C'est de l'humour. On rit à se " fendre les poumons " de ces étourderies incroyables, mis en valeur par le style du conteur africain, de l'oralité africaine, respectés par la transcription.

Seulement, il aurait fallu préciser quelque part que c'est de l'humour, des taquineries, car les enfants tendent à prendre au sérieux tout ce qui est écrit. Plus tard, quand ils rencontreront un Zarma, ils risquent d'avoir tout de suite un préjugé contre lui, car il le croira aussi stupide, étourdi et froussard.

Les livres, en parlant chaque fois du chef africain, parlent des notables ou anciens de villages l'entourant il est vrai. Mais ils parlent aussi souvent du griot qui rapporte les nouvelles au roi et du roi au peuple. Ils parlent surtout du sorcier à qui ils prêtent des intentions et un pouvoir maléfiques, toujours prêt à nuire comme dans " Une école pour Sissoko " de Yolande Vidal (p. " Sissoko comprit que le griot et le sorcier étaient toujours ses ennemis ... Heureusement, Eyammo, le chef du village, un vieillard doux et ferme le gardait sous sa protection "). Evidemment, Yolande Vidal, dans cette citation, donne une dimension beaucoup plus noble, une image beaucoup plus juste du chef de village. Mais il convient de rectifier le sens du sorcier et pour cela, " Sin du Sénégal " dit p. 5 : " Pendant la fête, le sorcier sacrifie un coq. Les esprits des morts rôdent, rassasiés par ce sacrifice " et en note, on précise : " Sorcier : mi-prêtre, mi-médecin, il n'a rien à voir avec les sorciers du Moyen-Age ". C'est lui le guérisseur, il connaît généralement toutes les plantes et leurs propriétés. C'est lui qui s'occupe des rites animistes pour attirer la bénédiction des ancêtres sur les vivants; en quelque sorte, il fait l'intermédiaire entre les vivants et les morts puis les divinités. Il est aussi important que le chef qui, d'ailleurs, a un impérieux besoin de lui.

Dans "Founia le vaurien", Boubou Hama et Andrée Clair ont aussi critiqué le caractère figé des chefs traditionnels d'antan qui maintenaient des coutumes parfois contraignantes illustrées ici par l'étiquette et le chambellan (p. 30) : " N'Dounya frémit de désespoir et sentit le carcan de l'étiquette l'étouffer, l'étrangler, le paralyser à jamais " - (p. 52) " Cultivateur, relève-toi et regarde-moi en face. Je suis un homme comme toi. Regarder en face ! Jamais un homme du peuple ne doit regarder un notable, un dignitaire, un prince dans les yeux. C'est pis que l'insolence ... un crime ! Devant cette inconscience, devant cette parole sacrilège, le chambellan chancelle ... Ces coutumes qui retardent l'Afrique, l'empêchant de progresser car il n'y a pas de dialogue possible entre dirigeants et dirigés. Ce n'est pas exagéré, ce qui a été dit ici à propos de ce chef sonraï. En Afrique, les chefs ont eu des étiquettes comme il y en a eu chez les rois d'Europe. Certains chefs s'en accommodaient mais beaucoup d'autres étaient hostiles.

LES CHEFS MODERNES.

Mais la contestation des jeunes, leur lutte ont changé bien des choses. Les structures sont devenues moins rigides, comme dans "Founia le vaurien" (p. 248) : " N'Dounya a voulu prouver que patience, ouverture d'esprit, sagesse font mieux que le conservatisme aveugle qui mène à la violence et à l'injustice. De nos anciennes coutumes, il gardera celles qui sont bonnes et veillera à ce qu'elles ne soient pas infléchies jusqu'à devenir des caricatures incompréhensibles, oppressives et étouffantes. Dans les nouveautés, il accueillera celles qui aideront la prospérité du pays ... " Mais est-ce que N'Douya aura le temps de gouverner son royaume comme il l'entend avec l'enthousiasme et le courage des jeunes, soutenus par la sagesse des notables ?

Car la colonisation est déjà là et avec elle de nouvelles structures administratives, dans lesquelles la chefferie semble avoir perdu les trois-quarts de sa puissance et semble ne subsister que pour une simple question de tradition, grâce au bon vouloir des gouvernants. Dans "Adama la petite sénégalaise" de Jean Mazel, on dit (p. 14) : " Mais ceux qui nous gouvernent ont eu la sagesse de laisser en place les anciens petits royaumes pour quelque temps encore. C'est ainsi

qu'en Casamance, il y a encore des rois qui commandent certains territoires. Mais ils sont surtout des chefs religieux ". Dans d'autres régions, ces chefferies ne sont même pas héréditaires, elles sont devenues électorales ... On vote et celui qui a le plus de voix est intronisé chef. Ils ne sont même plus nécessairement des chefs religieux car le savoir se transmettait de père en fils ; ils sont là surtout pour aider l'Administration à collecter les impôts, à faire passer les lois car ils connaissent mieux leur peuple. Ils sont en quelque sorte les bras-droits de l'Administration, des chefs fonctionnaires de l'Etat. Mais cela durera-t-il longtemps ?

III / LES STRUCTURES EUROPEENNES.

Les structures européennes ont-elles un meilleur esprit que l'esprit traditionnel en Afrique ? Dans ISSILIM (pp. 86-87), Andrée Clair nous montre que cette structure européenne nous a construit des résidences, des bureaux, des gendarmeries, des dispensaires, installer des messages-radio, l'électricité et le cinéma (p. 118)... Mais nos chefs n'avaient-ils pas de palais ? Des cases pour les réunions ou les délibérations ? N'avaient-ils pas aussi des gendarmes dans leur armée ? N'avions-nous pas de guérisseurs, qui sont d'ailleurs toujours aussi renommés et recherchés de nos jours ? Et, n'avions-nous pas de loisirs ? Et les jeux, les luttes, les danses, les soirées au clair de lune, tout cela valait plus que le cinéma.

Bref, pour avoir décidé de remplacer une Administration par une autre, c'est qu'on a jugé que cette deuxième était meilleure.

En Introduction aux "Tambours des Sables", Jacqueline Cervon dit : " La tradition et le progrès sont deux grands ennemis du genre humain ". Cette phrase empruntée à Paul Valéry, se justifie-t-elle : si on prend, d'un côté la tradition africaine et de l'autre le progrès des structures européennes ? Nous allons étudier ces deux images à travers "Le Désert Bleu" de Decesco où l'Administration européenne est aux prises avec la tribu noble des Kel Rela Touaregs du Nord Niger et du Nord Mali, dont il est question dans "Les Tambours des Sables".

Decesco présente à la page 59, la façon dont les européens voient nos structures africaines : " C'est ainsi avec les européens ; ils se croient parfaits, supérieurs en tout et n'admettent qu'à contre-cœur l'existence d'une manière de penser et d'une tradition différentes, plus archaïques peut-être, mais certainement pas inférieures. Tout ce qui ne leur ressemble pas les gêne, les met mal à l'aise. La civilisation occidentale leur paraît si accomplie qu'ils considèrent comme une offense personnelle toute culture qui, par sa défense même, s'insurge contre l'ordre établi. Notre défaut, justement, c'est de ne pas être ce qu'on attend de nous : des sauvages ". Les européens n'ont pas voulu admettre dès le départ, que l'Afrique avait elle aussi sa civilisation, sa culture et ses valeurs. Ils n'ont pas compris ou n'ont pas voulu comprendre qu'ils pouvaient " s'enrichir au contact de l'Afrique Noire comme nous nous sommes enrichis au contact de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Ainsi, se crée étape par étape, homme par homme, la civilisation de l'Universel, aux carrefours des civilisations différentes mais complémentaires - Senghor - Car, en fait, tous les éléments que l'on retrouve dans les structures européennes, on les avait déjà dans l'organisation sociale de nos sociétés.

1 - L'IMPOT. : cette bête noire des paysans dans ISSILIM (p. 147) : " On en arrive aux recensements et aux impôts. Tout se passe sans histoire quand un homme à son tour, arrive en hésitant. - Je suis aveugle, déclare-t-il, et je ne dois pas payer d'impôts ". Mais beaucoup aussi auraient souhaité trouver une raison valable pour échapper à l'impôt tout comme les peuples vassaux de l'Afrique traditionnelle auraient voulu quelquefois naguère ne pas payer tribut à leur tribu maîtresse. Le blanc a supprimé les tributs que les paysans payaient aux chefs pour les remplacer par l'impôt. L'inconvénient de cet impôt réside dans le fait qu'il doit être payé en espèces, alors que les tributs en nature étaient plus accessibles aux Africains. Ceci parce qu'ils n'ont pas de ressources commerciales précises leur procurant des fonds afin de s'acquitter de cet impôt.

2 - LA PRISON qui, comme l'indique (p. 142) "Le Tambour des Sables", soumet tout un chacun à la corvée, à l'humiliation, quel que soit son rang, son amour-propre et sa dignité : " On m'a dit qu'avec les autres condamnés, il entretenait la piste qui file vers le Nord.

Est-ce cet homme-là que tu veux garder comme époux ? " Elle était rare la prison en Afrique Noire, si bien qu'on en entendait presque jamais parler. Peut-être avions-nous d'autres modes de correction, les coups de fouets, par exemple, ou une amende à payer ?

3 - LA LOI. Cette loi européenne rigide, qui méconnaît la reconnaissance, comme dans " Le Désert Bleu " (p. 146) : " Mon fils a sauvé la vie de cet homme. Nous l'avons recueilli, soigné. Est-ce là sa reconnaissance ? - Je ... je serai obligé de vous inculper de rapt et de vous citer en justice ". Pasquier représentant la loi menace de traduire en justice le père de celui qui lui a sauvé la vie et non content de cela, il lui tirera une balle dans le bras plus tard.

Autant les moeurs, la morale, la philosophie des Africains et des Touaregs vont quelquefois à l'encontre de la civilisation occidentale, autant la loi occidentale méprise presque toujours les valeurs africaines. Malgré le lien de mariage (p. 110) : " Moi, l'amzar des Kel Rela, je déclare ceci : Mariemma et Chenani sont promis l'un à l'autre devant Dieu et maudit soit celui qui veut les séparer ". Pasquier tient toujours à enlever Mariemma (Alias) Elisabeth car il est convaincu qu'elle est de nationalité suisse. Et, selon la loi, elle doit réintégrer son pays, faisant fi de l'amour qui la lie au jeune Chenani (p. 108) : " Du calme, jeune homme ! Du calme ! Il n'y a pas de quoi rire. Si tu nous empêches d'emmener Mademoiselle Wenger, tu t'opposes à un ordre du gouvernement ".

Les structures européennes, pour ne citer que ces quelques points, semblent parfois nous nuire aussi. On nous les applique aveuglément, sans souci que nous formions une entité entière avant elles, sans penser que nous avons une philosophie et surtout des coeurs, en un mot : nous sommes aussi des humains.

Mais ces structures ne sont pas à rejeter d'un bloc. D'autres ont été bénéfiques ; le problème est qu'il est toujours difficile d'adapter deux choses de nature différente en tout point. On devrait plutôt essayer de se comprendre pour syncrétiser nos civilisations.

Decesco présente à la page 59, la façon dont les européens voient nos structures africaines : " C'est ainsi avec les européens ; ils se croient parfaits, supérieurs en tout et n'admettent qu'à contre-cœur l'existence d'une manière de penser et d'une tradition différentes, plus archaïques peut-être, mais certainement pas inférieures. Tout ce qui ne leur ressemble pas les gêne, les met mal à l'aise. La civilisation occidentale leur paraît si accomplie qu'ils considèrent comme une offense personnelle toute culture qui, par sa défense même, s'insurge contre l'ordre établi. Notre défaut, justement, c'est de ne pas être ce qu'on attend de nous : des sauvages ". Les européens n'ont pas voulu admettre dès le départ, que l'Afrique avait elle aussi sa civilisation, sa culture et ses valeurs. Ils n'ont pas compris ou n'ont pas voulu comprendre qu'ils pouvaient " s'enrichir au contact de l'Afrique Noire comme nous nous sommes enrichis au contact de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Ainsi, se crée étape par étape, homme par homme, la civilisation de l'Universel, aux carrefours des civilisations différentes mais complémentaires - Senghor - Car, en fait, tous les éléments que l'on retrouve dans les structures européennes, on les avait déjà dans l'organisation sociale de nos sociétés.

1 - L'IMPOT. : cette bête noire des paysans dans ISSILIM (p. 147) : " On en arrive aux recensements et aux impôts. Tout se passe sans histoire quand un homme à son tour, arrive en hésitant. - Je suis aveugle, déclare-t-il, et je ne dois pas payer d'impôts ". Mais beaucoup aussi auraient souhaité trouver une raison valable pour échapper à l'impôt tout comme les peuples vassaux de l'Afrique traditionnelle auraient voulu quelquefois naguère ne pas payer tribut à leur tribu maîtresse. Le blanc a supprimé les tributs que les paysans payaient aux chefs pour les remplacer par l'impôt. L'inconvénient de cet impôt réside dans le fait qu'il doit être payé en espèces, alors que les tributs en nature étaient plus accessibles aux Africains. Ceci parce qu'ils n'ont pas de ressources commerciales précises leur procurant des fonds afin de s'acquitter de cet impôt.

2 - LA PRISON qui, comme l'indique (p. 142) " Le Tambour des Sables ", soumet tout un chacun à la corvée, à l'humiliation, quel que soit son rang, son amour-propre et sa dignité : " On m'a dit qu'avec les autres condamnés, il entretenait la piste qui file vers le Nord.

Est-ce cet homme-là que tu veux garder comme époux ? " Elle était rare la prison en Afrique Noire, si bien qu'on en entendait presque jamais parler. Peut-être avions-nous d'autres modes de correction, les coups de fouets, par exemple, ou une amende à payer ?

3 - LA LOI. Cette loi européenne rigide, qui méconnaît la reconnaissance, comme dans " Le Désert Bleu " (p. 146) : " Mon fils a sauvé la vie de cet homme. Nous l'avons recueilli, soigné. Est-ce là sa reconnaissance ? - Je ... je serai obligé de vous inculper de rapt et de vous citer en justice ". Pasquier représentant la loi menace de traduire en justice le père de celui qui lui a sauvé la vie et non content de cela, il lui tirera une balle dans le bras plus tard.

Autant les moeurs, la morale, la philosophie des Africains et des Touaregs vont quelquefois à l'encontre de la civilisation occidentale, autant la loi occidentale méprise presque toujours les valeurs africaines. Malgré le lien de mariage (p. 110) : " Moi, l'amzar des Kel Rela, je déclare ceci : Mariemma et Chenani sont promis l'un à l'autre devant Dieu et maudit soit celui qui veut les séparer ". Pasquier tient toujours à enlever Mariemma (Alias) Elisabeth car il est convaincu qu'elle est de nationalité suisse. Et, selon la loi, elle doit réintégrer son pays, faisant fi de l'amour qui la lie au jeune Chenani (p. 108) : " Du calme, jeune homme ! Du calme ! Il n'y a pas de quoi rire. Si tu nous empêches d'emmener Mademoiselle Wenger, tu t'opposes à un ordre du gouvernement ".

Les structures européennes, pour ne citer que ces quelques points, semblent parfois nous nuire aussi. On nous les applique aveuglément, sans souci que nous formions une entité entière avant elles, sans penser que nous avons une philosophie et surtout des coeurs, en un mot : nous sommes aussi des humains.

Mais ces structures ne sont pas à rejeter d'un bloc. D'autres ont été bénéfiques ; le problème est qu'il est toujours difficile d'adapter deux choses de nature différente en tout point. On devrait plutôt essayer de se comprendre pour synchrétiser nos civilisations.

IV - LA SANTE.

C'est le secteur dont on parle le moins et le plus brièvement dans les livres.

1 - LES MALADIES.

On présente souvent l'Afrique Noire comme un foyer de maladies, surtout dans nos pays de savane où la chaleur règne comme dans "Afrique des Enfants" (p. 28) : " Un climat qui favorise le développement des maladies comme la malaria, la maladie du sommeil, les épidémies qui déciment et ravagent les populations soudanaises ". Cela traduit bien la hantise des européens face à l'Afrique ! Ah ! la malaria ! Combien de questions nous pose-t-on à son propos ? Comme si à chaque coin de rue les gens tombaient, terrassés par cette maladie.

En plus de la malaria et de la maladie du sommeil, Jacqueline Cervon parle du choléra dans "Diango de l'Ile Verte" (p. 32 :. " Tout ce qui peut m'arriver, c'est d'attraper la colique ... à cause ... de cette maladie qu'on appelle le choléra et que les eaux du Niger transportent parfois ". Tout cela effraie les Européens qui n'ont pas très envie de visiter nos pays d'Afrique.

On doit reconnaître l'existence de ces maladies, surtout quand nos forêts sont denses. Avant, nous avions toutes sortes de mouches, des anophèles par lesquelles on attrapait des tas de maladies en saison sèche.

Mais dans les livres, on n'insiste pas assez sur cet aspect ; par exemple, dans "Afrique des Enfants" (p. 28) : " Plus grave encore est la conséquence d'un tel climat sur l'agriculture ", essentiellement basée sur les cultures vivrières, l'élevage des bovins et des ovins. Pendant la chaleur, la sécheresse a souvent raison du sol qui se dessèche et de l'eau qui se tarit, de l'herbe qui se raréfie. Quand la sécheresse se prolonge, comme dans "Coumba du pays oublié des pluies", on ne peut pas cultiver de céréales et, dès lors, c'est la famine puis la mort du bétail et des hommes (p. 187) : " ceux des chefs de famille, à Ourossogui, qui avaient vu périr un des leurs sans

pouvoir porter secours ... elle sait que toutes les bonnes raisons qu'elle avait invoquées étaient fausses, que le jeune Maure ne viendra jamais plus à Matam parce que la grande famine avait eu raison de lui ".

Mais le plus grand fléau de l'Afrique, qui fait tous les ans d'innombrables décès dans nos populations, n'a été évoqué qu'en trois mots, dans un seul livre : "Issilim" (p. 150) : " Une jeune femme dont le bébé est malade et qui prend avec elle trois autres enfants " : la mortalité infantile. D'aucun l'attribue à la mal-nutrition, comme Jacqueline Cervon (p. 113) dans "Coumba du pays oublié des pluies" : " Elle savait que les bébés sont plus fragiles en temps de disette, qu'il en meurent beaucoup. De mauvaises nouvelles étaient arrivées de campements voisins ... ", ou au manque de soins et d'hygiène réguliers. Qui sait ? Mais c'est un phénomène à ne pas passer sous silence ; c'est un problème d'actualité et, de nos jours, en Afrique, beaucoup d'enfants meurent sans que la médecine, ni Africaine ni Européenne, n'ait pu intervenir pour les sauver.

Actuellement, on continue à nous attribuer un caractère tellement sauvage et brutal qu'on présente dans la gamme des maladies des blessures occasionnées par le combat avec des fauves, sous le nom de l'héroïsme. Dans "Coumba du pays oublié des pluies" (p. 128) : " Ce garçon-là a dû attaquer le lion avec la force d'une grande tornade ... Le jeune chasseur de fauves se remettait mal de ses blessures qui s'étaient envenimées ... Son père craignait pour sa vie ". Et comme dans beaucoup de livres, on fini par penser (surtout les enfants) qu'en Afrique on se croirait dans un cirque, obligé de se défendre à chaque coin de rue contre les bêtes sauvages. Et ce n'est pas tout : cette morsure de serpent et cette piqûre de scorpion qui menacent tout un chacun, même dans les déserts les plus chauds et les plus dénudés du "Tambour des Sables" (p. 136) : " Un scorpion, c'est une piqûre, pas une morsure. Baï posa Seliéki à terre, montra la plaie qu'il avait largement débridée avec son poignard. - Je suis arrivé trop tard. Le venin est déjà entré profondément ".

Tout cela est réel mais ne doit pas être jeté n'importe comment à la face des enfants car on les traumatiserait pour toujours. Les petits africains se sentiront moins en sécurité chez eux et les petits blancs éprouveront une appréhension à y aller.

2/ LES DISPENSAIRES ET LES SOINS

En parlant des dispensaires et des médecins, on pourrait peut-être apaiser la crainte de ces enfants, leur redonner l'espoir. Mais, en général, ils sont peu nombreux par rapport aux populations et parfois très éloignés des lieux d'habitation, comme dans "Le Tambour des Sables" (p. 135) : " L'infirmière ? Mais il n'y a pas d'infirmière à Tamanrasset ! Les Soeurs Blanches s'occupent du dispensaire et nous avons un seul médecin pour deux mille habitants, monsieur ; il reste beaucoup à faire ! " Telle est la réalité de nos pays ! Beaucoup de maladies, peu de dispensaires. Là où le colonisateur devrait mettre l'accent du développement c'est bien d'abord sur le vaste domaine de la Santé, bien très précieux, qui signifie la joie, le travail, le redressement et la prospérité. Rien ne peut se développer là où sévit le poids des maladies.

Heureusement, la pharmacopée africaine vient parfois à la rescousse des médicaments européens. Dans "Tambours des Sables" (p. 135) : " Je connais Konan. Avec ses emplâtres d'herbes, il a déjà tiré d'affaires pas mal de gens. ", ou, dans "Issilim" (p.93) : " Ne t'inquiète pas. C'est un médicament de toujours, un médicament naturel que nous fabriquons nous-mêmes. Il arrête tout de suite les maux de ventre ". Alors, il ne faut pas sous-estimer la pharmacopée africaine, comme nous le voyons en Europe. Il faut lui rendre sa valeur dans le contexte africain, l'intégrer aux soins médicaux à l'occidental, comme l'a fait la République du Rwanda. A ce niveau, le Professeur Joseph Zerbo, grand historien de l'Afrique Noire, a été promoteur d'un programme d'activité du C.A.M.E.S. (Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur), dont il est le pionier depuis 1968, visant à revaloriser cette médecine traditionnelle et cette pharmacopée africaine pour la réintégrer dans un cadre officiel de soins, au même titre que la médecine classique. Dix-huit pays africains participent à ce programme et des colloques ont lieu chaque année : en 1974 à Lomé (Togo), en 1976 à Niamey (Niger), en 1977 à Kigali (Rwanda), etc ... auxquels participent médecins, botanistes et surtout les grands ténors de la science africaine : les guérisseurs. Cela semble prometteur et nous ne pouvons que souhaiter succès et longue vie à une telle tâche.

V - L'EDUCATION.

Compte tenu des conditions difficiles : absence d'une véritable industrie du livre, l'analphabétisme ou l'alphabétisation insuffisante des couches ... l'Afrique manifeste, semble-t-il, un complexe d'infériorité en matière de littérature pour la jeunesse. Si bien que : " les artisans du livre pour enfants regardent du côté de l'étranger, estimant que leur propre littérature est faible et que tout, ou presque tout, reste à faire ".

Au Niger, par exemple, les pouvoirs publics encouragent les auteurs spécifiquement africains à écrire des livres qui correspondent à l'expérience et aux préoccupations des enfants de leur pays. Car les livres français disponibles sont inadaptés et, comme le pense Andrée Clair dans Soriano , le jeune lecteur : " se trouve devant des situations ou du vocabulaire qu'il ne connaît pas ou ne comprend pas : un train, le métro, etc ... camembert, aspirateurs, etc ... " Mais tout ceci est valable pour la culture européenne, pour l'école française dont nous parlerons dans un deuxième temps de ce chapitre. Parce que même s'il y a une mauvaise répartition du livre, ou même absence de livres écrits par les africains pour les enfants, peut-on vraiment dire que la littérature pour la jeunesse est mauvaise dans nos pays ?

A / L'ECOLE TRADITIONNELLE AFRICAINE.

Il faut surtout tenir compte de la diffusion et de l'influence de la littérature orale et des traditions qui sont très vivantes et beaucoup plus importantes.

Presque tous les livres se rapportant à l'Afrique, que nous avons pu parcourir y consacrent chaque fois une part, car on ne peut pas parler des Africains sans parler de cette culture authentique, inhérent, quels que soient leur degré d'acculturation. Mais comment présente-t-on cet aspect ?

1 - VIE PRATIQUE.

L'école traditionnelle africaine dont on peint le caractère parfois très sévère, empreinte de stoïcisme et de pudeur des fois semble commencer très tôt, dès le plus jeune âge de l'enfant et Jacqueline Cervon le souligne dans "Coumba du pays oublié des pluies" (p. 13) : " Coumba comprit qu'elle devait poser l'enfant par terre et le laisser à sa colère, ce qu'elle fit. - Voilà. Personne ne ferait plus attention à lui tant qu'il serait la proie de son caprice. Les cris de son jeune frère chagrinaient Coumba ". Cela ne veut pas dire que la mère ou le père n'aime pas l'enfant. Mais comme en Europe, on ne veut pas que l'enfant soit trop capricieux, un enfant " gâté ", comme on le dit souvent, autrement, on ne pourra plus le redresser plus tard, pour en faire un homme digne de ce nom. Les enfants savent déjà à quoi s'en tenir vis-à-vis de leurs parents, quelles seront les limites de leur bonté et le degré des folies et des sautes d'humeur qu'ils pourront se permettre. Et ça, il me semble que ce n'est pas propre à l'Afrique. Comme nous le voyons dans "Coumba du pays oublié des pluies", les mères sont responsables de leurs enfants pendant les premières années.

Mais avant sept ans, l'enfant n'apprend rien de pratique, de très sérieux. C'est avant tout le temps des jeux, des courses dans la brousse en bandes plus ou moins organisées. Et là au moins, nous avons le livre de Boubou Hama et Andrée Clair "L'Aventure d'Albarka" édité en 1972, qui nous relate l'importance des sept premières années de l'enfant africain du Niger. Mais c'est la même chose au Sénégal, Mali, Niger, Haute-Volta, Côte d'Ivoire. Comme en Europe, à sept ans on allait à l'école, chez nous aussi à partir de sept ans commence l'école de la vie, mais une école pratique, sans ardoise, ni tableau noir : " Enfin, un jour, j'eus sept ans. Je me sentais à la fois impatient, heureux et inquiet. Je savais vaguement que mon père et ma mère allaient s'occuper de moi, m'expliquer des choses, que j'allais passer dans le monde des hommes ... " Nous ne pouvons pas expliquer toutes les raisons qui font l'importance de cet âge-là, mais l'on peut évoquer celle que relate "L'Aventure d'Albarka" (p. 36) : " Le nombre sept, le nombre de la chance ", c'est le chiffre porte-bonheur, mais on ne dit pas pourquoi et comment. Chez le peuple au Sud-Est de la Haute-Volta, les sept ans d'un enfant étaient aussi un événement car, dit-on, il est définitivement entré dans le monde

des vivants. Plus tôt, on vivait dans la crainte d'un lendemain incertain pour lui, à cause de la mortalité infantile qui sévit gravement. Mais quand l'enfant vivait jusqu'à sept ans, on se disait qu'il était suffisamment fort pour résister aux attaques et endurer certains maux. Chez ce peuple, la notion était ainsi spirituelle (p. 41).

En ce qui concerne ce passage dans le camp des hommes, comme le dit Boubou Hama, il se fait de la sorte à partir de sept ans pour l'enfant. Sinon, en général, avant même cette période, le jeune garçon du fait qu'en Afrique l'éducation des enfants est répartie, les filles à la charge de la mère, et les garçons aux soins du père, se détache sensiblement de la mère pour rejoindre le camp des hommes, des garçons de son âge, se rapprocher plus de son père. Dès l'âge de cinq ans, les garçons ne se laissent plus dorloter par leur mère, comme leurs consoeurs et progressivement, ils se lavent seuls et s'habillent également seuls ; ils prouvent qu'ils sont grands et hommes ; ils laissent la délicatesse aux filles.

Pendant que la mère au foyer forme sa fille aux soins et occupations du ménage, la prépare à son rôle de future mère et femmes, l'homme lui prépare son fils à devenir homme. Jacqueline Cervon relève cet aspect chez les peuls, bien que la situation soit identique en Afrique Noire en général, et francophone en particulier ; Jacqueline Cervon relève au sujet du Sénégal, dans "Coumba du pays oublié des pluies" (p. 18) : " Un père peul, s'il s'occupe volontiers de ses fils, néglige souvent ses filles. Il dort dans une case séparée et feint, en public, de ne pas tellement tenir à son foyer ". Négliger, c'est trop dire. Il ne néglige pas, car si en public ou ailleurs, la fille a une conduite qui ne respecte pas les bonnes règles de l'éducation, il ne restera pas indifférent. Il s'en prendra à sa mère pour avoir mal assumé la tâche qui lui a été confiée. Et les parents se concertent, généralement la nuit, pour décider à propos de l'éducation des enfants. Apparemment, il néglige, mais en réalité, ce n'est qu'une simple répartition de l'éducation, par affinité, et par savoir-faire. Un homme se voit mal en train de montrer à sa fille, en Afrique, comment faire le " tôte " (plat national de Haute-Volta, Mali et Niger). Et une femme se voit mal enseignant à son garçon les techniques de la chasse.

A cette école traditionnelle, on retrouve les mêmes grandes lignes que dans l'école française. Par exemple, l'enseignement des bonnes manières à table. Ce qui diffère souvent, c'est la méthode d'enseignement et ce qu'on enseigne. Voyons "L'Enfant noir de Camara Laye (p. 82) où l'enfant est en train de manger avec son père et ses frères : " Ainsi, il m'était interdit de lever les yeux sur les convives les plus âgés. Il m'était interdit également de bavarder : toute mon attention devait être portée sur le repas. De fait, il eut été très peu poli de bavarder : ... l'heure était à honorer la nourriture, les personnes âgées observaient quasiment le même silence. Ce n'était pas les seules règles : celles concernant la propreté n'étaient pas moindres ... Le repas terminé, tout le monde disait " Merci " ... Telle était la bonne règle ". Ce savoir-vivre s'apprenait avec la pratique, en vivant les faits, tout comme à table chez le Blanc, on montre à l'enfant comment tenir son couteau et sa fourchette. Comment placer sa chaise par rapport à la table. La différence est que chez nous en dehors du côté pratique, il n'y a pas de livres pour redire ceci ou cela. Peu importe, car c'est la vie vécue de tous les jours qui entre dans les moeurs et forment l'homme. Si on l'écrit, c'est pour montrer notre civilisation aux autres, pour qu'avec l'acculturation, les gens qui auront abandonné ces façons de faire, ou qui ne le connaîtront de fait, sachent qu'elle a existé et que la vie était heureuse avec

Camara Laye, est un auteur guinéen, mais les problèmes, les sujets dont il parle dans son livre sont applicables à l'Afrique en général et aux pays que nous étudions en particulier. Il nous conte sa propre expérience. En plus de Boubou Hama, c'est le seul Africain que nous avons trouvé et dont les écrits sur l'Afrique peuvent être destinés aux enfants.

Dans "L'Aventure d'Albarka" (pp. 44 à 60), on montre tout le côté de l'éducation d'un fils par son père : " Mon père m'avait donné deux brebis. Il m'emmena en brousse pour m'apprendre à m'en occuper " " Mon père m'apprit, à fond, la chasse aux rats. Il me fit reconnaître, puis chercher, l'ouverture de leurs terriers au pied des buissons et des touffes d'herbes ... " Dans ce livre, comme dans "L'Enfant Noir", Boubou Hama raconte son expérience, sa vie de jeunesse, comment il recevait l'enseignement de la vie. Y a-t-il meilleure façon de montrer à un enfant comment garder les moutons que d'aller sur place et les garder avec lui une ou deux fois ?

Comment montrer à l'enfant les secrets d'un trou de rats, de leur cachette, si on ne les lui montre pas ? Et tout cela était passionnant, instructif et formateur. Cela nous fait penser aux travaux pratiques, aux travaux dirigés des écoles européennes, où l'on reçoit d'abord la théorie avant de passer aux travaux dirigés en laboratoire. Chez nous, en Afrique, la différence réside dans le fait que théorie et pratique s'effectuent sur le champ des investigations, sur l'objet lui-même. Ce sont plutôt des démonstrations, c'est la vie.

Mais cette école traditionnelle africaine n'est pas l'affaire de la mère et du père seulement. C'est l'affaire de toute la société où vit l'enfant. Faites un retour en arrière et voyez ce qui est dit sur le village, ce collectivisme, ce communautarisme dont il est question. Dans "Une école pour Sissoko", Yolande Vidal nous indiquait qu'au village, les travaux champêtres étaient faits par groupe d'âge ou par société de culture. Chez les enfants aussi, c'est la même chose. Il y a des groupes d'âge qui se formaient souvent par affinité et Boubou Hama le souligne dans "L'Aventure d'Albarka" (p. 1) : " Albarka, chef des chasseurs. Les autres garçons et moi, nous chassions. Nous étions sept. J'étais leur chef ". En groupe aussi les enfants avaient des activités, se transmettaient les uns aux autres les enseignements reçus des parents respectifs et les vivaient, les parfaissant ainsi. Les plus petits bénéficiaient des expériences des aînés. Par exemple, quand ils vont garder les brebis, les plus grands montraient aux petits ce qu'il fallait faire pour attirer ou éloigner les bêtes, les soigner ou les garder comme il se doit. La découverte de la brousse et de ses secrets, ils la complétaient ensemble, les uns au contact des autres, ils grandissaient en science et en sagesse.

Dans cette science et cette sagesse, on évoque souvent à travers les livres le respect des anciens, des plus âgés et cela, en Afrique, c'est le précepte numéro un et c'est même la règle d'or de l'éducation africaine. Nous ne citerons pas les livres qui en font état, mais seulement cette phrase de Camara Laye, dans "L'Enfant noir" (p. 82) : " Ainsi, il m'était interdit de lever les yeux sur les convives les plus âgés ", ce qui est assez éloquent. Dès notre plus jeune âge, dans nos pays d'Afrique, on nous apprend à respecter les plus âgés et les anciens et la différence des mentalités est ici vis-à-vis de la France et de l'Europe. Car chez nous, regarder sa mère,

son père, un vieux ou un aîné, fut-ce dans les yeux pendant qu'il vous parle est un manque de respect, un signe d'insolence et même d'insulte faite par l'enfant à cet adulte. Alors que le Blanc ne conçoit pas qu'on lui parle sans le regarder dans les yeux. Parfois, il faut une lutte intense en notre fort intérieur pour concilier les deux choses, c'est-à-dire avoir les yeux dans les yeux quand nous nous trouvons dans un milieu de civilisation occidentale et les yeux respectueusement baissés quand nous sommes mêlés à des anciens, en milieu traditionnel Africain. Ce respect envers autrui ne s'arrête pas là : il va jusqu'au respect de sa propre personne en passant par l'amour-propre et la pudeur.

Dans "Coumba du Pays oublié des Pluies" (p. 21), Cervon écrit : " Ce n'était pas simple, dans un moment pareil, d'être une petite peule bien élevée, respectueuse des décisions de son père et capable de cacher ses sentiments " ; elle a tout dit de l'éducation africaine dans cette phrase. La soumission et l'obéissance des enfants devant la volonté des parents, ce caractère d'endurance et d'amour-propre qui veut qu'on ne montre pas trop sa contrariété, pour maîtriser ses passions et les dominer. Parfois, cela frise le stoïcisme, mais chez les peuls cela est encore plus exacerbé, comme l'indique Jacqueline Cervon. On ne montre pas sa joie, ni ses peines alentour, même à ses parents. On peut croire que ces peuls sont de véritables ascètes car quoi de plus normal que de s'ouvrir à ses parents ? Cela ne sert à rien de se refouler tout le temps ! mais, hélas, chez les peuls, ce n'est rien d'autre que la réalité. Naguère, en Afrique, les filles étaient promis dès leur enfance. Il se pouvait que leur fiancé soit très jeune également ; dès lors, ils grandissaient ensemble jusqu'au mariage, comme il en est de Coumba et d'Afo (p. 1) : " Leurs pères étaient de bons amis. Aussi, avaient-ils formé le projet de marier un jour les deux enfants alors que ceux-ci n'étaient encore que des bambins mal assurés sur leurs jambes. Dès ce jour-là, on les considéra tous les deux comme fiancés. Ils avaient le temps d'apprendre à se connaître et à s'estimer, à s'aimer aussi peut-être avant que vienne le jour de leur mariage ". Mais comment se connaîtront-ils s'ils n'ont pas le droit de se regarder, de se parler, de se croiser volontairement ? Il semble que chez les peuls cela aurait été contraire aux bons usages de la vie, malsain et impudique, comme l'indique Jacqueline Cervon (p. 11) : " En pays peul, la coutume veut que les fiancés, même quand ils sont très jeunes, doivent faire semblant de ne pas se voir.

Jouer, bavarder, accomplir ensemble les mêmes tâches quotidiennes leur était interdit par les règles de la bienséance ". Mais cet aspect très sévère ne se retrouve pas partout dans les ethnies. Peut-être chez les Sénoufos, à l'Ouest de la Haute-Volta, cette pudeur du temps des fiançailles était aussi de mise, mais cela a dû être atténué de nos jours.

Chez les Baoulés, au centre de la Côte d'Ivoire, c'est différent puisque nous voyons Konan et Aména, tacitement fiancés, et sympathisent, jouent ensemble et ne manquent pas un seul moyen pour se rencontrer, bavarder ou se rendre visite pour travailler ensemble. Les traditions peules sont encore sévères de nos jours ; elles n'ont pas évoluées par rapport à celles des Touaregs.

C'est avec leurs garçons qu'ils sont les plus exigeants ; ils cultivent en eux un héroïsme que les Occidentaux qualifient souvent de primitivité, de sauvagerie ; mais Jacqueline Cervon a encore vu juste et compris (p. 67) : " Un bâton de berger, ce n'était pas n'importe lequel. Le garçon qui le reçoit doit montrer courage, habileté et endurance ... Un jeune peul devait prouver définitivement sa vaillance en tuant un lion uniquement avec cette arme rustique ". C'était en quelque sorte l'initiation, le passage de l'enfance au stade d'adulte. En Afrique, cette initiation est commune à tous les peuples, mais les rites varient d'un groupe à l'autre. Ici, chez les peuls, elle se consacre en tuant un lion ; chez les Touaregs, en tuant un mouflon (fauve du désert) ; chez les Noirs du Sénégal, Mali, Haute-Volta, Niger et Côte d'Ivoire, par la circoncision dont nous parlerons dans les prochains chapitres.

Heureusement, de nos jours, on ne demande plus aux enfants peuls de tuer des lions car les lions sont devenus très rares et sont désormais protégés dans des réserves nationales ; de plus, les moeurs se sont quelque peu adoucies du fait de l'influence des voisins sédentaires et de la civilisation Occidentale.

2 - TRADITION ORALE - EDUCATION.

Marc Soriano, dans "Guide de Littérature pour la Jeunesse" (p. 203) dit : " Au Niger, dans la brousse, l'enfant continue à entendre les baladins, historiens et troubadours lui raconter l'histoire de son pays, des légendes, des contes, dire des historiettes, des devinettes, etc ... Il écoute aussi ses parents ou ses grands-parents, le soir sous les étoiles, autour d'un feu ".

Tous ces griots d'Afrique, tous ces conteurs, même s'ils offrent des moments de loisirs, font passer aussi des messages, de la morale. C'est l'école de la société et, tout le monde en Afrique Noire, du moins dans les villages, continue à s'instruire de la sorte. Car les contes, les proverbes et les devinettes ne sont pas des bavardages enfantins, ni des radotages de vieilles personnes. Le domaine des contes est celui dans lequel des Africains connus ont écrits : les contes d'Amadou Koumba écrits par Birago Diop (Sénégalais) ; les contes du Larhallé Naba, Founia le vaurien de Boubou Hama, Kangué Ize et la savane enchantée, etc ... Il y en a qui ont été édités pour les enfants, comme les deux derniers, mais il convient de souligner que le conte africain, au départ, n'est pas fait pour l'enfant précisément ; il s'adresse aux grands et aux petits en même temps. C'est pourquoi, au fonds de son aspect récréatif, il faut saisir la moralité, la leçon qu'il veut qu'on en retienne.

Pierre Arozarena, dans sa préface des "Contes, fables et anecdotes du pays Mossi : Mogho ! terre d'Afrique" écrit (p.) : " Le genre de prédilection du Larhallé Naba est le conte grave. Bien souvent, il s'attache à montrer telle signification ou telle vérité morale contenue dans le récit ". Selon que l'on veut critiquer un défaut, on l'incarne soit dans un animal, soit en une personne que l'on veut ridiculiser. Ou bien, on privilégie une qualité incarnée par un héros, à travers tout le conte et l'enfant s'identifie tout de suite à lui. Prenons par exemple : "La Savane Enchantée" de Boubou Hama et Andrée Clair, publié aux Editions de la Farandole. C'est un recueil de cinq petits contes, dont le 1er illustre la méchanceté d'une belle-mère qui a été punie en retour par la Providence qui a sauvé la petite fille de son mari qu'elle maltraitait en faveur de sa propre fille. Le second illustre le triomphe de l'intelligence et de la ruse. Dans le troisième, ce sont la méchanceté, la jalousie, l'envie, la mesquinerie qui sont

punies et leur victime récompensée. Le quatrième illustre la même leçon que le deuxième et le cinquième dit qu'un bienfait doublé de patience est toujours payé de retour.

Ce genre de contes donne une ligne de conduite à la société. On en tire des leçons et on fait attention, surtout avec l'art du conteur, sa manière de gonfler son point de vue ou de^{le} minimiser, sa manière de créer le suspense. Le malheur est que la transcription de ces contes ne respecte pas toujours le caractère de l'oralité africaine. Certaines expressions, certaines^{onomatopées} sont souvent difficiles à transcrire des langues africaines en français, voire impossible. La Savane enchantée a réussi à garder un peu cet aspect-là. De même que Kangué Izé qui fait une satire des rois bêtes et prétentieux.

Prenons "Founiá le vaurien", de Boubou Hama et Andrée Clair qui est un authentique conte initiatique, raconté avec le verbe de l'oralité africaine et l'aisance des griots. N'Dounia a fait son chemin depuis sa contestation au palais de son père, devant les notables figés, en passant par le génie conseiller. Les humiliations du palais de la princesse Ouezzia jusqu'à ses exploits successifs l'emmenant à sauver la princesse qui l'a tant humilié et qu'il va épouser en fin de compte. Il revient au palais de son père avec toute la sagesse, le courage et l'intelligence qu'il faudrait à un roi idéal. Le récit est bien captivant, on vit presque avec lui, on est accroché au livre, ligne par ligne, page par page jusqu'à la fin. Mais lisez plutôt ce passage, page 23 : " Allez et trouvez-vous toujours sur la route de la sagesse. Cette route est difficile, mais c'est la route de la vraie vie. La sagesse éclaire la conscience des princes et tempère l'impatience des jeunes, cette impatience qui, bien dirigée, aide le monde à avancer. Les rois doivent connaître les jeunes et, pour cela, dialoguer avec eux. "

Le dialogue fait connaître le point de vue de l'autre, fait réfléchir et fait mieux décider. N'est-ce pas un enseignement ? Un enseignement pour tout le monde, des jeunes jusqu'au roi, en passant par les princes. Et à cela l'Afrique est sensible. Même les Européens, en lisant un tel conte saisiront quand même qu'on a voulu exhorter les rois à beaucoup plus d'évolution, de compréhension.

Mais ce livre apparaît trop philosophique pour s'adresser aux enfants. A travers ce livre, il y a beaucoup de subtilités que les enfants saisiront mal ; les adultes ne le verront pas car le livre n'est pas dans leur section.

Mais les contes sont universels ; universelle est la morale qu'ils dégagent souvent. Les qualités et les défauts qui s'en dégagent sont également universels. On les rencontre aussi bien en Afrique qu'en Europe ; peut-être différent-ils par leur mode de manifestation ? Les méchants, les jaloux, les menteurs, les intelligents, les généreux ... ils existent partout. Les contes africains permettent aux enfants de comprendre qu'au-delà de la couleur des peaux, les âmes, les pensées, les qualités et les défauts sont les mêmes.

Il nous est difficile d'épuiser l'éducation traditionnelle africaine, car il y a trop de choses à dire. C'est l'expérience de la vie de tous les jours, les réalités quotidiennes, le contact avec les anciens. Bien sûr, elle a aussi ses mauvais côtés, mais c'était celle qui était adaptée à nos sociétés d'alors.

Maintenant, avec l'occidentalisation, nous voyons beaucoup de choses mourir au profit de l'acculturation. Dans les villes, la vie, la société, sont de plus en plus gagnées par l'occidentalisation. On se soumet de moins en moins, on conteste de plus en plus, car on va à l'école des Blancs où l'instituteur nous dit que : " nous sommes tous égaux " ; ou encore : " vous devez toujours soutenir le regard de celui avec qui vous parlez ".

B / L ' ECOLE FRANCAISE.

A travers les livres, on présente l'école européenne comme nous ayant appris aussi beaucoup de bonnes choses utiles à l'Afrique, comme par exemple l'amélioration des techniques agricoles.

Elle semble avoir contribué à l'évolution de la société traditionnelle vers l'industrialisation, même si elle nous a fait perdre beaucoup de nos traditions, pour adopter leur culture.

1 - UNE FAIBLE SCOLARISATION.

En Afrique, il y a peu d'écoles et beaucoup d'enfants qui aspirent à y aller ... Andrée Clair, dans Issilim (p. 6), édité depuis 1972, disait ceci : " Duiguitten village fier, compte 18 % d'écoliers et d'écolières dans un pays où seulement 11 % des enfants sont scolarisés ". Cette proportion de scolarisation dans cette petite ville reflète assez bien le pourcentage national du pays lui-même. Selon le livre de Soriano (p. 202), au Niger, 10 % de la population est scolarisée, et depuis 1975. Même si cela a évolué, cela ne doit pas être en forte proportion par rapport à ce pourcentage. En Haute-Volta et au Mali, on doit tourner sensiblement autour des mêmes chiffres, alors qu'au Sénégal et en Côte d'Ivoire c'est nettement supérieur car la métropole a mis l'accent sur ces deux pays.

Cette faible scolarisation est dûe, semble-t-il, à cette insuffisance d'écoles et, quand il y en a une, elle dispose de si peu de moyens qu'elle ne peut accueillir tout le monde. De plus, ceux qui parviennent à s'y faire inscrire arrivent peu nombreux aux classes de CM2, classes d'examen, à force de redoublements, ou de renvois ! Il n'est pas certain que le peu qui reste parviennent aux examens d'entrée dans les lycées et collèges et malheur à ceux qui échouent, qui ne sont pas les plus cancrès, ni les moins motivés, comme " Issilim " (p. 9) : " Duiguitten : huit présentés, sept reçus ... Et l'angoisse étirent .
Issilim : si c'était lui le refusé ? Le secrétaire commence à lire la liste. Issilim n'est pas dans les premiers ... Il n'est pas dans les derniers ... Il n'a pas été nommé ... " Pourtant, Issilim incarnait le bon élève. Il vient d'être premier au Certificat d'Etudes Primaires de son canton. Il incarnait aussi cette masse d'enfants

africains dont le rêve est d'aller à l'école pour y préparer un avenir décent, pour y apprendre un métier et travailler plus tard. Issilim aussi rêvait (p. 8) : " Issilim veut être reçu. Il le veut de tout son coeur. Il doit l'être. Il ira au collège, puis au lycée de Niamey, la capitale. Ensuite, poursuivre ses études en Afrique, en Europe ou en Amérique. Enfin revenir, avec tout son savoir, travailler au Niger."

2 - SOUS-EQUIPEMENT PEDAGOGIQUE.

Les enfants ressentent, de plus en plus, une vive soif de culture et sont déçus par le sous-équipement scolaire et pédagogique. Dans "Une Ecole pour Sissoko", Yolande Vidal le déplore (p. 70) : " Sissoko, au lieu de demander à son ami blanc des médicaments, des denrées, des objets, du tissu, lui dit : - le village a son forgeron, ses tisserands, ses jardinets de cases. Alors, voilà, je voudrais apprendre à lire et à écrire ... Ce que je désire, Pierre, ce sont des livres d'écoles, ceux qu'on donne aux débutants ... et puis des crayons et des cahiers ". On nous répondra peut-être que ce livre parle d'une région du Sénégal, limitrophe de la Guinée-Bissau, que l'Etat de la Guinée-Bissau la considère comme territoire sénégalais de la Casamance, alors que le Sénégal la considère comme territoire guinéen. Si bien que ce village de Karkalla est un peu ignoré des structures européennes. Il échappe ainsi à l'impôt mais, en revanche, n'a pas d'école.

Les zones mieux situées ne sont pas exemptes de ces réalités. En effet, les écoles sont souvent éloignées des villages (une école pour dix villages) et les enfants doivent parcourir de grandes distances pour les fréquenter. A midi, certains ne rentrent même pas chez eux. Quand l'école dispose d'une cantine, ça va ; mais s'il n'y en a pas, les élèves restent le ventre creux ou bien mangent les restes de la veille, qu'ils ont eu la précaution d'apporter. Il est regrettable que l'on ait pas de livres ou autres documents à ce sujet.

Le sous-équipement pédagogique provient peut-être aussi des caractéristiques des peuples à alphabétiser, comme les Touaregs nomades dont parle Jacqueline Cervon dans "Diango de l'Ile Verte" (p. 65) : " L'Ecole était installée sous une grande tente à une demi-heure de là. En fait, comme elle devait se déplacer souvent, chaque fois que les

nomades partaient à la recherche de nouveaux pâturages, elle n'était meublée que d'un tableau noir. Les élèves s'asseyaient dans le sable pour écouter le maître, et posaient le livre ou l'ardoise sur les genoux".

Dans nos pays et surtout dans la brousse, il est très fréquent, même à l'heure actuelle, de voir une école à trois classes, sans bancs ni pupitres commodes, ni matériel, livres, ardoises, cahiers que ceux du maître. C'est triste, mais réel. En ville, le problème est moins crucial car les gouvernements mettent l'accent sur le développement des villes au détriment des provinces.

De plus, dans les villes comme dans les villages, on se heurte à la surcharge des classes, dès les premières années ; alors, le recrutement correspond au tiers des besoins des enfants aspirant à la scolarité. Malgré les efforts des gouvernements les difficultés demeurent. Parfois, on se demande s'il y a un effort de leur part, car chaque année, dans nos pays, on enregistre beaucoup de grèves d'écoliers et d'étudiants, de démissions et d'abandons de postes de la part des instituteurs. Peut-être parce que les écoles ne sont pas immédiatement rentables dans l'économie d'un pays, les gouvernements n'y mettent pas l'accent adéquat. Cela est une grave erreur ; il faudra revoir et étudier sérieusement la question. Là aussi, nous n'avons pas trouvé les livres illustrant nos dires, L'achat des Atlas "Jeune Afrique" résoudre le problème du complément d'information dans ce domaine en bibliothèque d'enfants.

3 - L'INADAPTATION DES PROGRAMMES.

C'est là qu'on note une différence fondamentale entre l'école française et l'école africaine traditionnelle, même à travers les livres. Comme nous l'avons vu, l'enseignement traditionnel servait tout de suite dans la vie pratique. Il n'y a pas une dissociation entre l'apprentissage et l'application. Les deux sont vécus en même temps. Alors que dans les écoles le programme est français, fait pour des réalités françaises très différentes des nôtres. Si bien qu'on offre souvent le tableau des petits africains sortant de l'école avec leurs diplômes, Brevet ou Certificat sans pouvoir trouver un emploi, comme Issilim (p. 25) : " Trouver du travail, parce que tu as le Certificat d'Etudes !

Tu crois qu'on n'attend que toi ? C'était bon il y a quelques années. Mais maintenant, il faut au moins le Brevet. Et encore. Alors, tous les certifiés et même les non-certifiés de la brousse viennent nous encombrer et trainer dans les rues ". L'enseignement n'est pas adapté à nos réalités et quand on a les diplômes, on se rend compte qu'en fait, on ne sait rien faire de nouveau, alors qu'on est plus attiré par les travaux des champs et la vie au village.

Soulignons qu'au moment de la rédaction de ce livre par Andrée Clair, le plus haut diplôme en Afrique était le Brevet. C'est pourquoi elle ne s'arrête que là. Depuis, les choses ont changé ; on va jusqu'au Baccalauréat, puis en Université, de pays en pays, à l'encontre des parents, telle la réaction de la mère de l'enfant noir de Camara Laye (p. 250) : " N'aurais-je jamais la paix ? dit-elle, Hier, c'était une école à Conakry ; demain ... Mais que sera-ce demain ? ... Tant d'années déjà, il y a tant d'années déjà qu'ils me l'ont pris ! dit-elle. Et voici maintenant qu'ils veulent l'emmener chez eux (en parlant des Blancs) ".

Mais, toujours à travers Issilim, il semble qu'il y a un essai d'adaptation de l'enseignement aux réalités quotidiennes, aux besoins des pays.

A côté des écoles classiques, il y a des cours de formation rapide où l'on exige quand même un certain degré d'instruction au préalable ; à l'école classique, toujours dans Issilim (p. 160) : " Je vois que tu es doué pour la mécanique et que ça te plaît. Aussi, tu vas te préparer pour le concours d'entrée au C.F.P.P., c'est-à-dire Centre de Formation et de Perfectionnement Professionnel. Il faut être Nigérien, avoir le Certificat d'Etudes Primaires, seize ans et l'autorisation du père ". Ces formations sont techniques, manuelles et destinées à être utilisées immédiatement par la production. Son père lui dit (p. 161) : " qu'il avait raison de s'engager dans cette voie, car on aurait de plus en plus besoin de mécaniciens au Niger ". Tout comme en Haute-Volta, au Mali et ailleurs. A la fin de ces stages, les enfants sont embauchés. Plus tard, ils reviennent au Centre pour des périodes de perfectionnement : en mécanique, il y a toujours du nouveau.

4 - L'ACCULTURATION DES ENFANTS AFRICAINS A L'ECOLE FRANCAISE.

Elle n'était pas progressive, mais imposée en ce qui concerne la langue. Nos langues nationales ont été rejetées dès les premiers jours de la colonisation, alors que dans les colonies anglophones, la métropole a maintenu et promu ces langues à l'écriture. Mais dans nos pays francophones, tout ce qui n'était pas civilisation française a été refoulé. Boubou Hama et Andrée Clair en ont été témoins dans : L'Aventure d'Albarka (p. 4) : " Je dûs prendre le " symbole " en carton noir flétrissant ceux qui à l'école osaient parler leur langue ... que les Blancs appelaient le " bougnoule ". Ils appelaient ainsi, avec le plus grand mépris, toute langue africaine qu'ils entendaient parler ... ". " Naturellement, nous ignorions qu'il n'est pas déshonorant de parler sa langue et que c'est le contraire qui est vrai." Pire que l'acculturation, c'était même une grande aliénation, car la langue d'un peuple contient toute sa culture. On ne peut pas saisir les richesses culturelles d'un peuple sans connaître sa langue. Mais hélas, on n'a pas cherché à nous comprendre, mais on nous a fait renier notre langue au profit du français.

La prise de conscience ne s'est effectuée que trop tard, quand tout était déjà presque perdu. Alors, on a commencé à chanter la négritude et, depuis quelques années, les gouvernements essaient de redresser la situation. Ils organisent l'alphabétisation des masses populaires en langues nationales dans les brousses, comme le dit Andrée Clair dans "Issilim" (p. 131) : " Les préfets et les sous-préfets rejoignent leurs villes, emmenant l'un ou l'autre des animateurs de Radio-clubs ou les moniteurs de l'alphabétisation vers les groupements avec lesquels ils vont vivre ". Les paysans ne comprennent pas le français alors que c'est la masse populaire la plus importante de nos pays. Avec l'introduction des techniques nouvelles d'agriculture, des campagnes de vulgarisation agricole, il faut informer ces paysans. De plus en plus, des Radio-clubs en langue nationale permettent aux animateurs ruraux de s'adresser aux cultivateurs dans leurs dialectes et chaque pays a promu une campagne d'alphabétisation des adultes. En Haute-Volta, par exemple, un office est créé à cet effet : l'O.N.E.P.A.F. (Office National d'Alphabétisation des masses). Et depuis, les gens s'intéressent aux nouvelles, les ménagères écoutent davantage leurs postes de radio pour suivre les leçons d'hygiène, les soins aux bébés et l'entretien de l'habitat, dispensés en langues nationales.

Au niveau des traditions et des coutumes ancestrales, il y a encore eu acculturation de l'enfant africain. C'est le cas du héros de "L'Aventure d'Albarka" (p. 90) : " Je repensais à la mère hérisson et à ses petits ... au génie de la mare de Salam ... Je n'avais que neuf ans. J'étais bien jeune encore pour remuer toutes ces idées mais le doute s'insinua en moi ". On remet tout en cause, tout ce que l'école africaine traditionnelle nous a enseigné jusque là. On devient cartésien devant des choses qu'il ne faut pas chercher à comprendre ; en somme, on se laisse omnibuler par l'aspect fastueux et facile de cette civilisation européenne, puis on s'oublie. Andrée Clair dit dans "Soriano" (p. 203) : " La tradition a tendance à se perdre en ville mais un effort est fait pour la maintenir. . Beaucoup de jeunes intellectuels y reviennent à la fois par fierté, par nationalisme et pour affirmer leur personnalité face au monde occidental ... La radio est tout à fait dans la ligne de la tradition orale ... " Et cela est réel. En effet, on assiste à un important retour aux sources à tous les niveaux. On veut y puiser suffisamment de force et de sagesse pour pouvoir progresser dans cette civilisation occidentale qui nous entraîne.

Mais de toute façon, ceux qui ont été à l'école française ne pourront plus vivre comme ceux de la campagne, avoir les mêmes conceptions en tous points. Ils recherchent plutôt l'équilibre entre l'école africaine et l'école française et cela est très difficile de n'être ni l'un ni l'autre.

Revenons au livre de Boubou Hama "L'Aventure d'Albarka" qui soulève l'épineux problème de l'acculturation. Le jeune Albarka qui a été à l'école des Blancs, apprend l'histoire et la géographie des pays européens au lieu des grandes épopées des peuples de son pays, ne court-il pas un danger d'oublier ses traditions et ses totems ?

C'est un livre qui raconte une expérience vécue, une réalité assez triste dont certaines subsistent encore de nos jours, mais beaucoup plus atténuées.

Par exemple, quand Boubou Hama parle du recrutement dans les premières écoles coloniales ; en réalité, personne ne voulait y envoyer ses enfants. On y envoyait surtout les fils des captifs et les enfants des familles nobles étaient cachés. Partout, que ce soit au Niger, au Sénégal, au Mali, en Côte d'Ivoire ou en Haute-Volta, le problème est



le même. Mais c'était la situation en 1919 et nous sommes en 1979 où le phénomène inverse se produit. Les populations ayant vu ces premiers cobayes devenir des élites et travailler dans l'Administration, tout le monde veut envoyer ses enfants à l'école des Blancs. Les enfants eux-mêmes rêvent d'y aller. On se heurte alors à l'insuffisance des structures scolaires plutôt qu'à l'insuffisance des candidats à l'école.

Quant à la traversée des brousses depuis le Niger jusqu'en Haute-Volta pour rejoindre l'école régionale de Dori, à dos d'âne ou à pieds, ^{cela} se faisait en 1920. Les moyens de transport n'étaient pas développés, les voitures, les camions et les cars étaient rares. Et même quand il y en avaient, les frais de transport étaient exorbitants et hors de portée des couches paysannes.

Ce ne sont là que les débuts difficiles de la scolarisation dans nos pays. Les enfants souffraient beaucoup à l'école sous le " soufflet " du maître trop consciencieux dans son travail et intran-sigeant, comme le décrit Boubou Hama. Les écoliers étaient soumis aux corvées les plus rudes, aux coups de bâton en classe et beaucoup d'autres supplices s'ils travaillaient mal. Mais il y a très longtemps que ces pratiques ont été abolies chez les maîtres. Le châtiment corporel est formellement interdit par la loi ; seul subsiste l'usage des mauvaises notes, l'exclusion temporaire ou les devoirs à refaire.

Ce livre de Boubou Hama ne correspond pas à la situation actuelle, mais plutôt à l'histoire des origines de la scolarisation en Afrique Noire. Il serait souhaitable de préciser cela aux enfants et aux adolescents.

5 - SEQUELLES DE LA COLONISATION.

L'école française étant une arme de la colonisation, il convient d'en dire quelques mots.

Dans l'Encyclopédie Larousse des Enfants, à la rubrique " Afrique ", il est écrit : " Ne quittons pas l'Afrique sans signaler la magnifique épopée française qui, à la fin du XIXe siècle, va compléter la reconnaissance du pays noir. En apportant la paix, dans un

pays où les tribus se livraient une lutte sans merci ... "

En effet, à travers les livres les européens et surtout les français, présentent l'Afrique comme sauvage, primitive, analphabète, qu'ils sont venus civilisés. On prétend nous avoir enseigné l'écriture, les bonnes manières, en un mot la civilisation occidentale. Soit ! La paix apportée dans les luttes tribales est bien décrite dans "Le Tambour des Sables", de Jacqueline Cervon.

Mais, cette colonisation n'a-t-elle pas fait plus de mal que de bien en Afrique ?

Qu'est-il devenu de cette brillante civilisation dans la boucle du Niger du XIe au XVe siècle, dont parle Baba Kane (in Présence Africaine, A.F. 89) et de Tombouctou ?

Qu'en est-il aujourd'hui de la floraison et de l'épanouissement au Mali, de cette succession de royaumes de grandes dimensions, édifiés selon des normes négro-africaines comme le royaume Bambara de Ségou ? Et ce brillant empire d'Ousmane Dan Fodio au Niger ? Et les royaumes Mossi de Ouagadougou, du Yatenga et de Tenkodogo en Haute-Volta ? Spoliée par l'Europe, l'Afrique a subi au cours de son histoire une véritable hémorragie humaine et la domination coloniale française a porté le coup fatal aux grands royaumes de l'Afrique de l'Ouest. La défaite de Samory Touré contre les français, marque la fin du dernier grand royaume de l'Afrique de l'Ouest.

Dans l'univers d'Okapi : "Fati, Ewi, Hakamo, Tambari : enfants du Niger", on dit page 3 : " La colonisation en 1901, les européens s'installent dans la région appelée Egerew N'Eguerew (le fleuve des fleuves) d'où vient le mot Niger. Le pays est exploré au XIXe siècle, puis déclaré colonie française en 1922. Militaires, fonctionnaires et enseignants français¹organisent. Planteurs et commerçants le développent ". Il est aberrant d'écrire des choses pareilles pour des enfants. C'est comme si, avant 1901, le Niger (pays) n'existait pas ! Comme s'il fallut attendre l'arrivée des français pour le créer en 1901 et y développer des structures en 1922. Que fait-on donc des royaumes alors en place ? On peut nier un homme, ignorer un groupe de personnes, mais ignorer volontairement des peuples, leur civilisation, et leur culture, c'est un affront. Cette attitude raciste des écrits

français traduit leur état d'esprit, la conviction de leur supériorité vis-à-vis des Africains. L'inculquer aux enfants, c'est leur causer un mal indiscible. Ce n'est pas un bon service qu'on leur rend. La colonisation nous a fait trop de mal. Elle nous a stoppé dans notre élan. Cependant, elle ne nous a pas permis de suivre son élan ; au contraire, elle nous étouffe. Nous sommes désemparés de ne savoir où poser les pieds, où mettre la tête. Heureusement qu'il reste quelque chose dans nos villages. Dans nos villes, les griots ont retenu l'histoire de nos royaumes et de nos citées opulentes d'autrefois. De plus, il nous reste cette âme noire, cette conscience africaine, que nous retrouvons et exprimons dans l'art nègre et cet art, personne ne pourra nous l'enlever. Même si on nous a pris nos masques les plus valeureux, nos statuettes les plus significatives. Néanmoins, " l'Afrique Noire a l'impérieux besoin de faire sentir qu'elle a autre chose à offrir au monde que l'aspect négatif de son sous-développement, qu'elle peut fournir une part nouvelle et originale de civilisation, aider l'homme moderne désemparé à trouver un nouvel équilibre, être le contre-poids tant souhaité des civilisations techniciennes dévorantes " donner " aussi bien que recevoir ", pour citer Senghor. Et ceci, contrairement à ce que la colonisation a voulu montrer de nous.

III. LES ACTIVITES ET LA VIE QUOTIDIENNE



Après avoir campé physiquement et architecturalement nos villages, nous allons essayer de les animer.

LA MAISON

Comment est-elle perçue dans les livres ?

Ce qui frappe d'abord c'est l'absence presque constante de l'homme de la maison dans toutes nos lectures. Il n'est présent qu'à l'heure du repas et le soir. Il est, soit au champ, soit à la chasse, soit sous l'arbre à palabre.... L'homme apparaît comme quelqu'un qui est toujours occupé à gagner la vie du foyer. Le seul homme présent à la maison dans nos lectures est le père de Sissoko dans le livre de Yolande Vidal : Une Ecole pour Sissoko et pour cause, il est à demi-paralysé.

D'une façon générale la maison est le domaine réservé à la femme. Ce sont les femmes et les enfants qui l'animent. Cette image de la vie est bien comprise par les enfants. En effet, nous avons sur la couverture d'un documentaire magazine Jeunes Années, revue, la représentation de la vie en Afrique par des enfants du cours préparatoire. Les enfants ont dessiné des fresques représentant la vie en Afrique. Dans les dessins faits par les fillettes il n'y a que des femmes et des enfants, un va et vient intense. Les femmes pilent, il y en a au champ, certaines font la cuisine ou la lessive ou puisent de l'eau du marigot.

Dans les fresques faites par les garçons, la gente féminine domine, les seuls hommes présents sont des rois.

Tout ceci est très expressif et montre bien les activités de la femme. Les enfants par leur lecture se font des représentations qui ici cadrent bien avec la réalité africaine.

En Afrique l'homme dans la journée ne vit pas à la maison. Quand un homme reste à la maison, on s'inquiète de l'état de sa santé dans le cas contraire on lui demande s'il est "une femme". La maison c'est la femme, c'est la ménagère. (p.16) Magazine Jeunes Années n09 Konan et Aména illustre bien le travail de la femme africaine à peu de choses près.

On nous dit dans ces pages par exemple, par exemple " ce matin, c'est jour de lessive ". Aména aime beaucoup jouer avec la mousse de savon et c'est toute joyeuse qu'elle accompagne sa maman au marigot . La dernière pièce de tissu vient d'être soigneusement pliée, car il n'y a pas de fer à repasser à la maison... Sa mère rapporte un canari d'eau : trente litres, c'est très lourd. Le chemin leur semble long, mais elles y sont entraînées et feront plusieurs voyages dans la journée pour les besoins du ménage en tout cent trente litres à porter chaque jour et pendant toute sa vie ! "

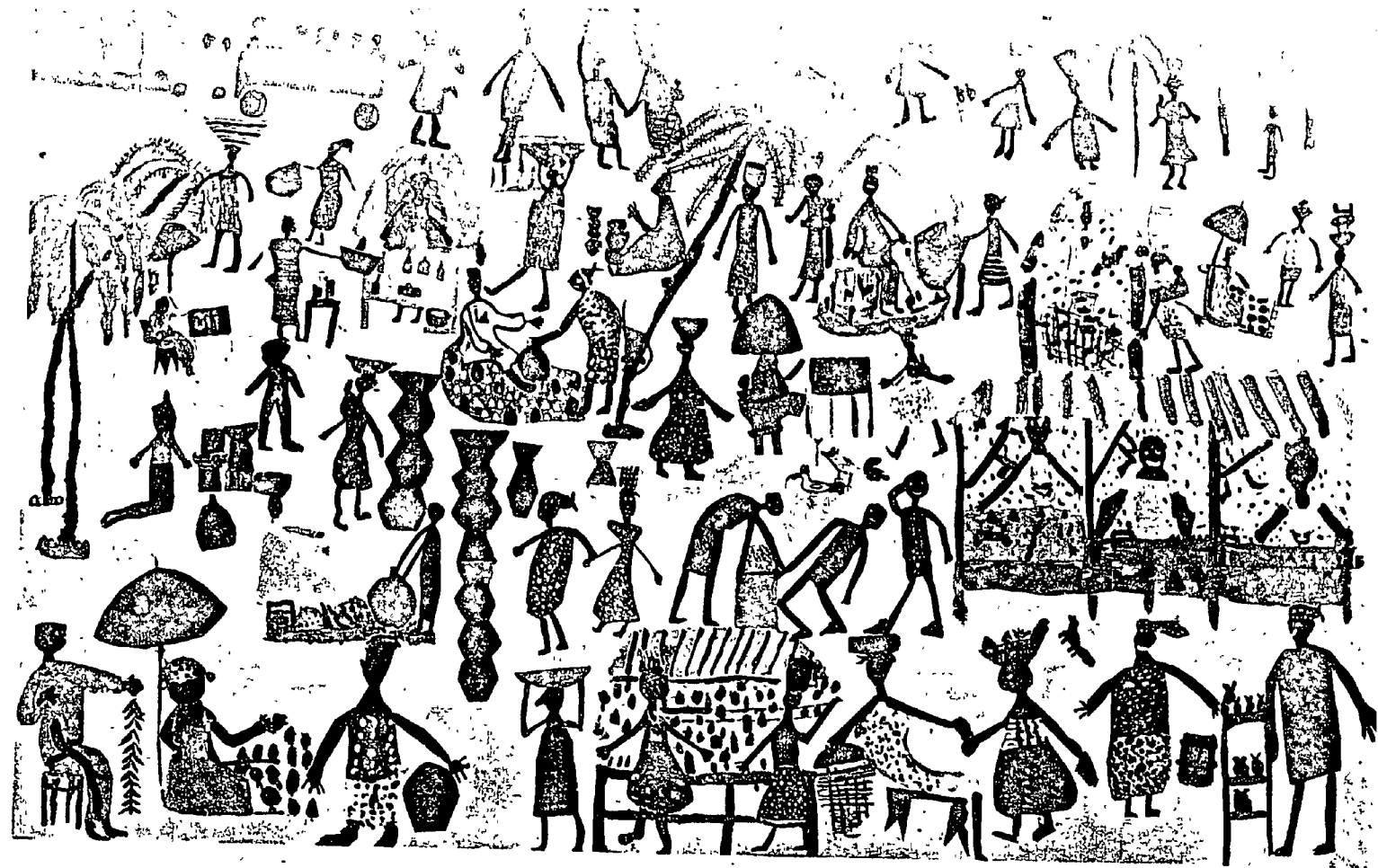
Le problème de l'eau est constamment posé dans tous les livres que nous avons trouvés dans les bibliothèques. L'impression que nous avons eu à partir des conversations avec des français c'est la rareté de l'eau en Afrique. Pour certains l'image de la femme ployant sous des canaris d'eau est le symbole de la vie en Afrique. Il voit la femme utilisant parcimonieusement l'eau, la rationnant.

Le dessin des enfants est très expressif de ce point de vue toute la vie semble se mener au tour du point d'eau.

Ce problème de l'eau est réel dans nos pays surtout dans la zone qu'on s'est délimitée car c'est la zone sahelienne comme on l'a déjà dit plus haut. Il est exact aussi que la recherche de l'eau est le travail quotidien des femmes. Le livre de Andrée Clairé Safia et le Fleuve illustre bien l'effort des femmes chaque jour (photocopiée cette page). Elles font des kilomètres et des kilomètres pour chercher de l'eau deux fois par jour. Le livre se termine par la révolte des femmes à la suite d'un accident d'une fillette Safia au cours d'une de ces quêtes de l'eau et obtiennent un puits.

Cet album est très optimiste par ailleurs et ne traduit pas la mentalité africaine comme nous le verrons sous une autre rubrique.

Cervon x Le livre de Jacqueline Cervon, Coumba du pays oublié des pluies tourne autour de ce sujet brûlant : l'eau au pays de Coumba où la pluie se fait attendre, c'est la famine et la sécheresse. Coumba fait partie de la grande famille des pasteurs nomades les seuls qui habitent le Sahel à la limite du désert (si possible carte). Elle se promène d'un point d'eau à un autre pour pouvoir survivre. Dans ce livre l'on parle des pays du Sahel et d'un problème d'actualité qui a conduit à la création du Comité Intérêtat de lutte contre la sécheresse dans le Sahel.



KONAN ET AMÉNA

● Dessin collectif réalisé par les jeunes élèves du cours préparatoire (garçons) de Saint-Cyr-l'École (Instituteur : M. Jean-Charles Marceau).

● Les deux collages ci-dessous ont été réalisés par les filles du cours préparatoire de M^{me} Martail, maîtresse à l'École d'Application de l'École Normale de Versailles.



Dans le Tambour des sables de Jacqueline Cervon l'histoire se passe dans le désert et il est inutile qu'on s'appesantisse sur le rôle de l'eau dans cette région de l'Afrique.

Certains contes font état de ce même problème par exemple L'oiseau de pluie de Bermoud M. Pour que la pluie tombe que la vie renaît il faut que l'oiseau de pluie, chante, mais si l'on met l'oiseau en cage, est ce qu'il pleuvra ? Telle est la préoccupation d'un petit garçon égoïste.

Que pouvons nous déduire de toutes ces constatations. Tout d'abord dans les livres traitant de l'eau la scène se passe dans une région soit sahélienne, soit désertique. On ne peut généraliser, étendre cet état de fait à toute cette partie de l'Afrique. D'accord la zone qu'on s'est attribuée est sahélienne et tous ces pays font partie du C.I.L.S.S. à part la Côte d'Ivoire et nous nous heurtons à ce problème x là tous les jours. Il n'y a pas si longtemps que ces pays avaient lancé un S.O.S. à l'opinion mondiale. Mais nous tenons à préciser que dans certaines régions ce fléau ne s'est pas fait sentir.

Pourquoi nous voyons la femme au puits ou au marigot partout ?

Ce n'est pas que l'eau soit rare comme certains ont tendance à le croire mais parce que dans nos villages et dans certaines de nos villes l'eau courante, les robinets d'eau qu'on trouve en Europe par exemple sont inexistant, inconnus. Certains villageois sont incrédules quand ils voient l'eau sortir des robinets et crient à la magie des " blancs " c'est le phénomène même de ce que l'on appelle le sous - développement. Nos pays viennent à peine de s'ouvrir au monde moderne et nous avons tout à faire et peu de moyen à notre disposition.

Les écrivains ont bien décrit la situation de la femme par rapport à ce problème mais ils n'ont jamais essayé d'expliquer le fond des choses. Aller au puits ou au marigot pour un petit africain c'est x *robinet* comme s'il ouvrait un robinet d'eau. Il n'y a à peu près pas de différence entre les deux actions. Un petit enfant européen en lisant ces pages se représente bien le travail des femmes mais comprend-t-il la portée de ces actes, la différence des deux civilisations ?

A la question qu'on a posé à une française : comment voyez vous la femme sahélienne utilisant son eau par exemple dans sa toilette elle nous a répondu : " je la vois utilisant peu d'eau et se frottant le corp avec la main trempée dans l'eau ". Elle la voit usant de l'eau religieusement.

Dans le désert l'eau étant très rare, est très précieuse et comme dit Seru dans Django de l'Ile Verte de Jacqueline Cervon " Pour vivre, il faut boire, Et pour boire, aucune bête n'hésite à risquer la mort comme si elle était prise de folie ".

Dans la savane ^{autant} autant on va au puits on gaspille l'eau. Dans le fabuleux Empire du Mali, Andrée Clairé retraçant le pèlerinage de Kango Moussa nous fait voir la dimension de ce gaspillage si l'on peut dire.

" Des lettrés, des hauts dignitaires, des savants, accompagnent l'empereur. Et aussi Naré Honté, une de ses femmes. L'immense cortège passe d'abord par Tombouctou, puis par Oualata, Teghasa, le désert. L'eau est rare. Et la belle Naré Honté regrette le Niger, le Djoliba aux flots puissants où elle pouvait se baigner...

Alors Kango Moussa, dans la nuit, fait creuser par des esclaves, un bassin dont le fond et les côtes seront enduits de beurre de Karité, afin que le sable n'absorbe pas l'eau. Et l'eau, la précieuse eau du désert, coule des outres. Au matin, Naré Honté assise sur une mule et entourée de 500 femmes, va se baigner ". Qui est-ce qui peut exprimer de plus la magnificence de l'eau et l'emploi qu'on en fait ?

Après la corvée d'eau la deuxième tache de la femme c'est la cuisine. Toujours dans Koman et Aména on nous renseigne sur l'alimentation des baoulés. Ce qui ressort de cette partie c'est que les baoulés prennent un seul repas par jour pourtant ils passent toute la journée au champ à travailler. N'étant pas baoulé et ayant pris des renseignements auprès des ivoiriens il s'avère que cette idée n'est pas vérifiée. Les hommes vont généralement au champ tôt le matin sans déjeûner mais les femmes leur apportent à manger vers midi - 13 heures sinon comment pourraient-ils tenir ? Le travail des champs est dur pour un ventre vide.

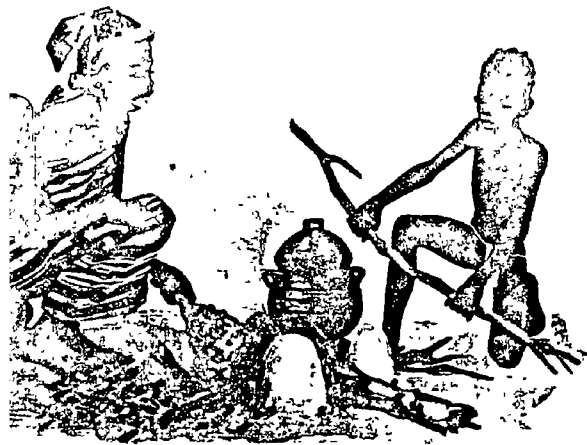
Camara Laye dans l'Enfant Noir nous donne une image du second travail des femmes : p 75 " Lorsque midi approchait, les femmes quittaient le village et se dirigeaient en file indienne vers le champ , chargées de fumantes platées de couscous. Sitôt que nous les apercevions, nous les saluons à grands cris. Midi ! il était midi ! Et sur toute l'étendue du champ le travail se trouvait interrompu... Et de fait l'appétit était merveilleusement aiguisé ".

Qu'en pays baoulé comme le prétend le magazine Koman et Aména on fasse le travail continu dans les champs sans casse-crôte nous paraît invraisemblable, qu'un documentaire se présentant comme éducatif fasse de telles erreurs nous paraît grave. Son sous-titre la Vie quotidienne de deux enfants africains dans leur village du pays baoulé en Côte d'Ivoire est une profession de foi surtout que le récit a été préparé en Côte d'Ivoire en collaboration d'enseignants français et surtout ivoiriens. Nous en tenant au dessin fait par les enfants à la suite de ce récit nous découvrons combien les enfants ont été sensibles à cette vie et qu'ils se sont faits une certaine image des baoulés par exemple et nous ne pouvons que dénoncer et déplorer de telles inepties.

Ce qu'on retrouve comme image fréquente de la femme c'est la pileuse. Il semble que partout en Afrique on pile, soit le riz, le mil, le maïs, le fonio ou l'igname.

Le magazine Koman et Aména fait office de référence, d'une façon générale à la p 16 on nous dit " Voilà la maman de retour, apportant les ignames pour le souper... Les ignames sont cuites. Il faut alors les écraser, les piler, dans un grand mortier. En cadence, régulièrement, le pilon est relevé, lancé, lâché... Un claquement rapide des mains... Le pilon est repris et retombe avec un bruit sourd ".

Piler de l'igname et piler du riz, mil, maïs, fonio, ne se font pas de la même manière. On ^{ne} peut piler le manioc la banane ou l'igname. Lancer le pilon et faire des claquements de mains, c'est la manière dont on agit avec les céréales. Les tubercules sont très collants et il n'est pas aisé de détacher le pilon du mortier. Elles sont très élastiques et la pileuse doit agir précautionneusement de peur de ne pas faire tomber les morceaux de la pâte.



*Aména
entretient le feu
pendant
la préparation
du foutou.*



*Les ignames
cuites
sont pilées
dans un
grand mortier.*



*Les réserves d'eau pour la journée.
C'est une eau trouble, puisée au marigot.*

Le travail est dur pour les mères et l

Ce matin c'est jour de lessive. Aména aime beaucoup jouer avec la mousse du savon et c'est toute joyeuse qu'elle accompagne sa maman au marigot. A peine arrivée, vite elle quitte son pagne, ne gardant que son collier et sa ceinture de perles, et commence à barboter. Mais la mère s'est mise au travail: le linge est mouillé, savonné, frotté, rincé, essoré et enfin étendu sur l'herbe, afin qu'il sèche. Ce sera vite fait Aména, la voyant si occupée, abandonne ses jeux pour l'aider. En imitant sa mère, elle apprendra tout ce que doit savoir une femme accomplie.

La dernière pièce de tissu vient d'être soigneusement pliée, car il n'y a pas de fer à repasser à la maison. Un fer à charbon de bois coûte 1 000 F, c'est bien trop cher. La lessive s'achève. La jolie cuvette bleue, surmontée de la haute pile de linge bariolé, oscille sur la tête d'Aména.

Sa mère rapporte un canari plein d'eau: trente litres, c'est très lourd. Le chemin leur semble long, mais elles y sont entraînées, et referont plusieurs voyages dans la journée pour les besoins

du ménage, en tout cent trente litres à porter chaque jour, et pendant toute sa vie!

Au retour, c'est la toilette du bébé. Ce n'est pas Aména qui s'en charge, pour l'instant, elle joue avec l'avant-dernier des garçons, tandis que sa maman, avec des mouvements sûrs et délicats, tourne et retourne le petit dernier pour qu'il soit propre et frais... et puis, comme il ne veut pas «aller cabiner» elle lui donne un lavement à l'eau pimentée. Cela ne va pas sans quelques pleurs, vite apaisés par la tétée, mieux appréciée.

Aména couche le bébé sur une natte entre deux pagnes et le surveille en attendant le retour de sa mère qui est partie au champ. De temps à autre, Aména déplace la natte de bébé pour qu'il soit toujours à l'ombre.

Voici la maman de retour, apportant les ignames pour le souper.

— Aména, viens m'aider à préparer le foutou.

C'est une longue, longue opération. La mère épluche les tubercules qui sont

mis à cuire dans une posée sur un foyer de d'argile. Aména casse les ignames dans le mortier. En cadence, le pilon est relevé, lancé, retombe avec un bruit rapide de mair repris et retombe avec un bruit rapide de mair. Parfois le rythme s'interrompt pour ajouter de l'eau, afin que la pâte ne colle pas. Puis Aména roule des grosses boules qu'elle pose dans des cuvettes qu'elle pose sur des pagnes ou de la poussière propre. On n'y prenait garde autrefois.

Les ignames sont cuites, Aména commence à les écraser, les piler dans le mortier. En cadence, le pilon est relevé, lancé, retombe avec un bruit rapide de mair repris et retombe avec un bruit rapide de mair. Parfois le rythme s'interrompt pour ajouter de l'eau, afin que la pâte ne colle pas. Puis Aména roule des grosses boules qu'elle pose dans des cuvettes qu'elle pose sur des pagnes ou de la poussière propre. On n'y prenait garde autrefois.

Le repas est-il prêt pour relever le goût du foutou, une sauce est préparée à l'arachide. Tout est fait sous l'œil attentif de la mère. Elle pile délicatement les grains dans un petit mortier, ajoute du piment, un peu de sel.

Concernant les céréales on ne prend pas les mêmes précautions. Les pileuses peuvent se permettre beaucoup d'acrobaties, claquer des mains, piler d'une seule main...

D'autre part, la figure représentant les pileuses de foutou est fausse c'est plutôt l'image des pileuses de grains, céréales. Pour piler l'image le corps ne se place pas en retrait du mortier on ne se tient pas obliquement, on reste parallèle au mortier.

Ceux qui écrivent les livres ne font pratiquement pas de différence. Cela est subtil peut on nous rétorquer mais il nous paraît essentiel et nous croyons qu'à partir de là on peut se faire une idée de la diversité de nos cultures. C'est ainsi que certains de nos camarades français s'étonnaient quand on leur disait que nous les voltaïques ne comprenions pas la même langue.

En effet, celui qui sait piler le mil ne sait pas automatiquement piler l'igname. Il y a bien souvent une différence entre le mortier pour piler l'igname et le mortier à piler le riz. Le mortier qui figure sur l'image est plutôt fait pour les céréales. Celui de l'igname est plutôt court sur pied. Ce qu'on peut retenir c'est que partout dans notre zone la femme pile que ce soit dans le desert chez les touareg où ce sont les descendants des esclaves qui font le travail, dans la savane, ou dans la forêt avec les baoulé. Nous avons relevé l'absence des hommes à la maison, souligné le rôle de la femme mais où se situent les enfants ?

Dans l'album du Père Castor Assoua petit sénégalais de la Casonnance on nous montre la vie des petits enfants les garçons comme leurs pères se remarquent par leur désertion de la maison et les filles par leur tâche ménagère.

Aména aide sa mère dans toutes ses besognes. Elle va au marigot avec elle, s'occupe de ses petits frères participe au pilage de l'image prépare la sauce enfin, elle est présente tout le temps à la maison.

Ambone dans l'album du Père Castor Assoua à la p 11
 " met ^{le riz} dans le mortier et l'écrase à grands coups de pilon.

" Tu balayeras aussi la case lui dit sa mère, avant de repartir pour une longue journée de moisson. Et tu n'oublieras pas de remplir les calebasses au puits. Ah, il ne reste plus de bois ! Tu iras en couper avec tes compagnes. Quand aux petits, qu'ils soient sages ! "

Comme on le voit les fillettes sont de véritables petites ménagères. Coumba dans Coumba du pays oublié des pluies à la responsabilité de toute sa famille adoptive. En effet sa mère adoptive est très vieille et aveugle, la famine et la sécheresse sont installées dans le pays et Coumba doit conduire le troupeau de vaches, moutons et chèvres à la recherche de la nourriture. A la p 139 Coumba nous donne la mesure de ses responsabilités. Les familles peules sont arrivés à Matam où l'on distribue du mil aux gens et du fourrage au bétail. " Aussitôt, les tâches se répartissent. Les enfants furent chargés de conduire le bétail au fleuve: les bêtes allaient enfin boire à leur soif ! Les femmes et les hommes se dirigèrent sans plus tarder vers la petite ville, Coumba se joignit à eux avec Sekou, le serviteur. Je m'occupe du mil, dit Coumba à Sekou. Toi, occupe toi du fourrage, Je te laisse mon bourricot. Tu en auras peut-être besoin pour rapporter les sacs. Je rentrerai à pied. Jamais auparavant Coumba n'aurait osé, elle, si jeune donner ainsi des ordres à un serviteur aussi vieux que Sekou qui avait passé sa vie entière à soigner le troupeau de Bigué. C'est qu'elle n'agissait plus en petite fille, mais en femme consciente de ses responsabilités. Cela est vrai que chez nous la fillette à partir de 6 ans doit commencer son apprentissage de ménagère. Elle doit-être dans les pagnes de sa mère pour prendre sa relève. Comme le veut la tradition, avant d'apprendre à faire la cuisine elle porte toujours au dos son jeune frère, elle le dorlotte et l'amuse.

Nous avons vu le travail des femmes dans des sociétés d'agriculture qu'en est il dans les autres ? Chez les peuls c'est à la femme que revient le rôle d'attacher les veaux chaque soir un à un à une longue corde tendue devant la case entre deux piquets. Jacqueline Cervon

nous renseigne sur la position de la femme peule. p/21 " Cette corde est le bien le plus précieux d'une famille peule. La perdre ou la casser serait un vrai malheur. Elle est appelée, " corde de vie ". Quand tous les veaux y sont attachés n'est ce pas en effet, l'avenir même du troupeau qui lui est confié ? "

Ce sont les femmes qui sont chargées de ce travail délicat. Ce sont elles qui traient les vaches. Elles font le beurre et vont vendre le lait et le beurre au marché. Elles font le tressage des plateaux de vannerie.

Les femmes touareg s'occupent surtout de tannerie, la cuisine et les travaux domestiques sont faits par des esclaves. Une femme tarquia qui se respecte ne doit en fait ne s'occuper que de sa beauté.

L'image que nous avons de la maison est celle d'une ruche bourdonnante, une activité et un va et vient intenses, comme nous le remarquerons dans les dessins réalisés par les enfants.

La maison étant le domaine réservé aux femmes qu'en est-il du champ ?

2) AU CHAMP

Les peuples que nous avons vus sont essentiellement agriculteurs et les écrivains ont assez bien décrit les noirs dans les champs. L. Leurs préoccupations premières ont été de parler des rites ancestraux qui précèdent toute action de l'africain. (Nous verrons ce problème de l'animisme un peu plus loin). Notre propos ici est de la répartition des travaux champêtres. L'on a vu que après ses travaux ménagers la femme va aux champs où des tâches spécifiques l'attendent. Dans le pays haoussa comme on le souligne dans l'univers Okapi les Enfants du Niger n°126, p.6 "Les femmes cultivent les légumes dans des jardins que j'arrose le soir avec ma calebasse. Les champs sont loin. Les hommes du village sarclent la terre sous le soleil. Puis mon père fait un trou, ma mère met la graine de mil, mes frères et moi nous fermons d'un coup de talon. Aucun homme n'a le droit de semer".

Les jardins en général se trouvent tout juste derrière le village. On y plante essentiellement les légumes dont on a besoin pour assaisonner la sauce. Ce n'est qu'une production familiale et non commerciale. Les femmes le pratiquent en vue de leurs besoins immédiats et on n'achète au marché que ce qui est indispensable et qu'on ne peut produire. Les femmes dans un village s'entre-aident en matière de légumes. Comme nous l'avons constaté c'est la femme qui sème, nous retrouvons cette coutume dans d'autres ethnies mais ce n'est pas une pratique répandue dans toute l'Afrique. Il existe une explication simple. C'est la femme qui seule enfante. Elle a des vertus que l'homme ne possède pas. En semant le grain elle a beaucoup plus de chance que l'homme de le faire féconder, c'est une croyance animiste. La façon dont on décrit les semailles ici ressemble plutôt à un jeu.

Tout d'abord pour semer on se sert d'une houe ou d'une daba pour creuser le sol et non avec le doigt comme nous le constatons dans l'image de la p.6 de l'album Univers Okapi n°126 . La femme ne se mettra pas à genoux comme le suggère l'illustration tout comme la petite fille quand elle arrose. Pour semer l'on se met en file indienne, l'homme creuse le sol et la femme met le grain et d'un coup de talon ferme de trou.

Le travail de la femme ne se résume pas aux semailles seulement.
 du riz
 Le repiquage dans le pays diola dans le livre de Yolande Vidal Une école pour Sissoko est le travail des femmes. (Cette pratique est courante chez les Senoufo aussi) p.32 "Pauvre Maman ! comme elle avait souffert durant les deux mois de repiquage. Il la revoyait, dans l'eau jusqu'à la taille, le buste nu ployé au-dessus du champ immergé, la botte de boutures flottant à portée de sa main.

Ce travail est plus dur et le plus malsain qui soit. Pourtant c'est l'affaire de la femme car cela demande de la minutie. Le Diola est courageux. Il est bon agriculteur. Il retourne les terres lourdes d'eau et batit les digues. Mais dans toute la Casamance, ce sont les femmes qui repiquent le riz et qui le récoltent".

Yolande Vidal a très bien saisi le pourquoi de cette division du travail. Chez les Sénoufo on retrouve cette pratique. La culture des "pois sucrés" y est réservée aux femmes car elle demande beaucoup d'attention. La division du travail est basée sur les qualités, les vertus, des individus. D'un côté c'est la mère aimante attentive, fine, patiente, qui ne perd pas de vue son enfant et de l'autre le père qui marche droit devant lui et non démonstratif. L'un ne peut se passer de l'autre. Il y a une complémentarité dans le travail. L'homme fait le défrichage, le labour et la femme sème puis récolte le riz.

Dans la société malinké dans L'Enfant Noir de Camara Laye les pratiques sont différentes, l'homme sème et récolte le riz. Dans toutes nos lectures nous n'avons pas saisi réellement les travaux agricoles. Dans Assoua petit sénégalais de Casamance nous avons assisté au retour des femmes des champs, bavardant et riant, mais nous ne les avons pas suivi pendant la récolte pendant les travaux champêtres. Cette description a un côté pittoresque c'est tout.

Les dessins sont très suggestifs et très réalistes.

Ils respirent la joie de vivre l'enthousiasme. Le petit enfant a dans ces pages une vision très nette de l'Afrique. Mais si nous dépassons ce stade émotionnel nous nous rendons compte que nous ne connaissons à peu près rien des diolas en fait. On pourrait être tenté de dire d'après un adage bambara "si tu n'as rien à dire, dit qu'il y a beaucoup de poissons dans la lagune en d'autres termes si tu n'as rien à dire tais-toi. Mais le propos du Père Castor n'est pas de faire de l'ethnologie. Il s'efforce de promouvoir un "merveilleux de type nouveau, celui de la nature et une autre poésie, celle de la réalité. Recueillir la plus grande documentation concernant la vie des enfants dans les divers pays du monde" tel est l'objectif du Père Castor. Elle aboutit à une collection d'amitié internationale/ Effectivement l'univers de Assoua Petit Sénégalais de Casamance est essentiellement enfantin. Il illustre l'activité des enfants dans les villages africains. D'une façon générale le petit enfant va au champ, a des tâches bien définies pour son âge. Il doit garder le champ le protéger contre les oiseaux pilleurs. Cette tâche des enfants a été il n'y a pas bien longtemps pendant la colonisation la cause du

retrait de bien d'enfants de l'école. Ce n'est donc pas uniquement l'occasion de jeu comme semble le dire bien des albums, mais un travail sérieux. Les enfants comme les adultes contribuent à l'édification de la société. Chacun doit, apporter sa petite pierre pour le bonheur de la société. Ce n'est pas aussi comme certains pensent, comme on a dû le constater lors d'une conversation avec des bibliothécaires, une exploitation des enfants de l'Europe du 19^e siècle au moment de l'expansion industrielle et économique. Les enfants ne sont pas rémunérés. Les enfants constituent des bras pour le travail de la famille aussi dans les villages plus on a d'enfants plus on est riche, ils tiennent leur rôle dans la société et gare aux inattentions.

Bien des européens pensent et nous le constatons dans les albums tel que celui du Père Castor Assoua ou dans des romans comme celui de Yolande Vidal qu'en Afrique tout le travail se fait en communauté. Il est vrai que la communauté villageoise prime tout mais il ne faut pas nier aussi la famille. Dans une concession comme on l'a déjà expliqué il peut y avoir plusieurs familles, plusieurs chefs de famille qui ont chacun leur champ. Quand le mil commence à mûrir par exemple les oiseaux s'abattent sur le champ pour le grappiller il faut donc les chasser, chaque jour et c'est le travail des enfants. On ne peut demander à la "Société de travail" des enfants de s'occuper en même temps et tous ensemble des champs. D'accord la société de travail des enfants existe c'est en fait un groupe d'enfants qui ont sensiblement le même âge, ils font beaucoup de choses ensemble, jeu, pêche, gardiennage des bêtes. Ils vont ensemble aux champs mais chacun garde le champ familial, d'où la richesse, la valeur d'une nombreuse progéniture. La société africaine est sociale et non communiste comme on pourrait le croire.

Les classes d'âge chez les adultes procèdent de la même façon que les enfants. Les jeunes gens jusqu'à leur mariage travaillent dans le champ familial puis se détachent un peu de celui-ci. Ils y cultivent de temps en temps par exemple au moment des gros labours. Ils y travaillent en groupe d'âge et font ainsi le champ familial de tous les membres du groupe. Ils vont aussi cultiver le champ de leur beau-père comme nous le montre Biraogo Diop dans son conte. Une journée de Beau-père extrait de contes et lavanes. Dans le village de N'Dimbe il y avait un homme vantard prénommé Mor Yacine qui "s'agitait comme un haricot esseulé dans une marmite d'eau bouillante, débitait et ponctuait de sa vaniteuse et agaçante affirmation : "Personne ne peut rien contre moi"

Matar Goumba l'aveugle agacé par les fanfaronnades de Mor Yacine décida de lui donner une sévère leçon. Un jour Mor Yacine contacta "tous ses pairs, camarades de classe d'âge et frères de case des villages d'autour et d'alentours pour lui venir en aide pour la journée de travail au champ qu'il devait en bon prétendant à son futur beau-père!" Matar Goumba annula peu de temps après le rendez-vous au nom de Mor Yacine et à l'insu de ce dernier. Le jour du fameux rendez-vous il se retrouva seul, devant l'immensité du champ couvert de mauvaises herbes et ne put en venir à bout. Il perdit ainsi sa fiancée. La classe d'âge a une grande importance. Un homme seul non intégré dans une société comme ici Mor Yacine n'est rien, provoque une certaine méfiance. Pourquoi est-il seul ? La morale de ce conte c'est l'union fait la force. Mor Yacine a été puni de son orgueil, de son manque de sagesse.

La classe d'âge des adultes peut aussi cultiver le champ du chef de village, de quelques notables très âgés n'ayant pas d'enfants ou bien le champ du chef religieux. Comme le mentionne Jacqueline Cervon dans le Nain et le Baobab, la classe d'âge du héros du roman Amani, doit piler le mil du Hogon que "ses fonctions de maître spirituel de la communauté obligeaient à vivre en ermite.... Le Hogon en recevant ses fonctions, doit abandonner ses biens à ses enfants. En compensation, il reçoit le champ le plus fertile du village. Ce Champ, ce sont les jeunes gens les plus forts, les plus actifs, ceux qui, de notoriété publique, ont reçu de leurs ancêtres la force vitale la plus remarquable, qui sont chargés de le cultiver. Ce sont eux aussi qui récoltent le grain, eux encore qui doivent le réduire en farine" (p.49)

× Peut-on parler d'exploitation ? Nous ne le pensons pas. La société est ainsi structurée et les enfants ont été éduqués dans ce sens. Tous pour un. Ce qui intéresse un membre du groupe concerne tous les autres car ils sont tous frères. Il faut s'entraider pour le meilleur des mondes possibles. La Société de travail des adultes on l'appelle au Bambara "tidenw" c'est à dire les "commissionnés" est une sorte de commando qui va aider tel père de famille par respect, par solidarité. Le commando fait en quelque sorte le tour de tous les champs des villages. Leur travail est animé par des joueurs de tam-tam, une ripaille, c'est une fête qui donne l'occasion à des prouesses car c'est une sorte de concours par rapport aux sociétés de travail des années précédentes. Il faut se montrer généreux et très solidaires surtout quand on cultive le champ d'un beau-père. Un homme solitaire est méchant, n'a pas une bonne réputation, on a peur de lui, il doit être égoïste.

Les enfants donc sont responsables de certaines activités et apprennent à former le un, qui fait la force de la société.

Pour en revenir au travail de la terre tous les peuples de cette partie de l'Afrique ne sont pas des cultivateurs et n'ont pas le même respect pour ce travail.

Les peuls tout comme les touaregs pensent que ce travail est dégradant. Jacqueline Cervon (p.193) du Nain et le Baobab rapporte l'esprit des peuls. "Ces peuls, méprisent la terre que c'en est une honte. Leurs bêtes sont trop nombreuses. Elles piétinent les pâturages qui souffrent. Je connais bien des endroits où l'herbe ne repoussera pas, et, si elle repousse, elle ne sera guère drue ! j'ai essayé d'expliquer la chose au maître du troupeau. Il m'a regardé de son air méprisant. Pense donc ! j'osais m'intéresser à la terre au lieu de tout permettre à ses boeufs."

Quelquefois leurs bêtes saccagent les champs des agriculteurs ce qui donne lieu à des batailles rangées. Les peuls bien que méprisants pour l'agriculture, se nourrissent de mil qu'ils obtiennent soit par troc soit en faisant pousser un peu de grains dans de minuscules champs souvent encombrés de pierres, ce qui occupe leurs loisirs. Les Touaregs eux aussi connaissent bien la valeur du mil et se le procuraient par les razzia autrefois avant la colonisation ou bien le font cultiver par leurs esclaves ou aujourd'hui par les descendants d'esclaves.

Dans Konan et Aména le comportement des peuls à qui les cultivateurs confient leur troupeau donne lieu à une palabre et à un projet d'élevage intensif. Pour la garde des troupeaux, les peuls reçoivent en contrepartie le premier veau de chaque vache et le lait des vaches. On raconte trop d'anecdotes sur les peuls, sur la façon dont ils arrivent à tromper les agriculteurs. On les qualifie de rusés comme un lièvre. On dit qu'ils se croient si malins qu'ils finissent par se prendre à leur propre piège, qu'ils deviennent bêtes.

Pourquoi, entre peuls et les autres les agriculteurs y a-t-il un mépris, un racisme, nous verrons ce problème sous un autre aspect car il y a racisme et on le perçoit dans Coumba du pays oublié des pluies à la page 162.

"Elle (Coumba) aurait été bien étonnée d'apprendre que l'infirmier -Un Ouolof- avait eu l'idée d'épouser une Peule".

Ce que l'on peut retenir des travaux champêtres c'est une division du travail entre hommes-femmes et enfants d'une part. Ce qui transparait de nos lectures d'autre part c'est l'idée d'une culture d'auto subsistance. Chez les Diola dans l'album du Père Castor : Assoua l'on dit (p.11) "Jamais on ne vend de riz. On le mange on l'offre, ou bien le conserve d'une année sur l'autre pour montrer qu'on en a assez et même trop et qu'on est riche."

Cette notion de la richesse est de plus en plus périmée sous l'influence de la civilisation occidentale. L'argent plus que jamais prime sur tout. On vend ses produits pour pouvoir s'adapter aux nouvelles structures de la société, pour payer ses impôts, les fournitures scolaires des enfants..... pour subvenir aux nouveaux besoins de la famille.

Les cultures commerciales, coton, arachide, prennent de l'importance aux détriment des cultures vivrières. La famine dans les pays du Sahel n'est pas due au seul effet de la sécheresse mais aussi à l'abandon des cultures vivrières qui ne rapportent pas beaucoup d'argent.

Dans Konan et Amena on nous raconte une histoire abracadabrante où Konan un petit garçon de 12 ans arrive à persuader son père à planter du coton. Nous nous demandons à la limite si les auteurs de cet article ont été en Afrique et si réellement ils ont travaillé en collaboration avec des enseignants ivoiriens. Pourtant c'est un article assez récent datant de 1968. Jamais une telle chose ne peut se faire surtout en milieu paysan et même en Europe cela est impossible, qu'un petit garçon puisse engager l'avenir de toute une famille. Nous voudrions bien qu'on romance un peu mais de grâce qu'on ne méconnaisse pas la civilisation africaine.

Pour prendre une décision d'une telle gravité un chef de famille convoque un conseil de famille réunissant tous ses frères et cousins et consulte l'avenir par le féticheur, le géomancien ou tout autre personnage réputé en cette matière.

La culture d'è coton a été imposée pendant la colonisation. Le barrage de Markala au Mali lui doit sa naissance ainsi que la mise en valeur de la plaine de la Volta Noire en Haute Volta.

Les paysans ont été longtemps réticents à cette culture mais plus maintenant ; que Konan ait pu influencer son père est assez étonnant surtout que cette histoire se passe en 1967.

On ne saurait clore ce chapitre sans souligner le fait que la notion x de verger depuis ces 15 dernières années a fait tache d'huile, mais l'on ne plante pas comme le prétend Yolande Vidal dans Une école pour Sissoko des plants de Karité". Le karité tout comme le néré, le baobab... poussent d'eux mêmes dans la brousse. Ils ne sont propriété de personne. On peut demander la permission de cueillir leurs fruits au propriétaire du champ dans lequel ils se trouvent à condition de ne pas piétiner les cultures.

3) LES ECHANGES.

Tous les livres, documentaires, contes, se sont attardés sur l'importance des marchés. Ils ont montré le marché bruyant. La description d'un marché type est donné dans l'Univers Okapi le n°149 - Le marché de Bobo-Dioulasso

"Le marché de Bobo-Dioulasso, nous enseigne-t-on, comme tous les marchés d'Afrique est le grenier de la ville. Une fourmilière, transformée en un grand magasin où l'on trouve de tout. Tous les jours de l'année le marché grouille de femmes qui vendent et achètent des céréales, des produits et des légumes pour les sauces, des fruits locaux. On parle le dioula, le français, rires palabres. Souvent la femme qui vient vendre la production familiale. Odeurs fortes sous le soleil, mouches, les étalages de boucheries sont, tenues par des hommes".

Jusqu'à notre venue en France nous pensions qu'il n'y avait pas de marché ici que tous les échanges commerciaux se faisaient dans des épiceries dans des super-marchés. Quel n'a pas été notre étonnement de voir qu'à

Villeurbanne pour être plus précis dans notre quartier à Cusset se tient un marché 2 fois par semaine, le mercredi et le samedi, un marché tout grouillant et bruyant comme le marché de Bobo-Dioulasso. Les écrivains ont trop insisté sur l'originalité de nos marchés. Chez nous en Afrique d'une façon générale dans les grandes villes le marché a lieu tous les jours du matin au soir. Dans les villages il peut être hebdomadaire ou bien se tenir tous les 3 ou 5 jours. Il rassemble tous les villages environnants.

La différence qui existe entre nos marchés africains et les marchés européens tient à la nature des produits de vente, sinon nous trouvons des odeurs fortes près des étales de poissons, des laiteries, des cris pour appeler les acheteurs éventuels et même les mouches.

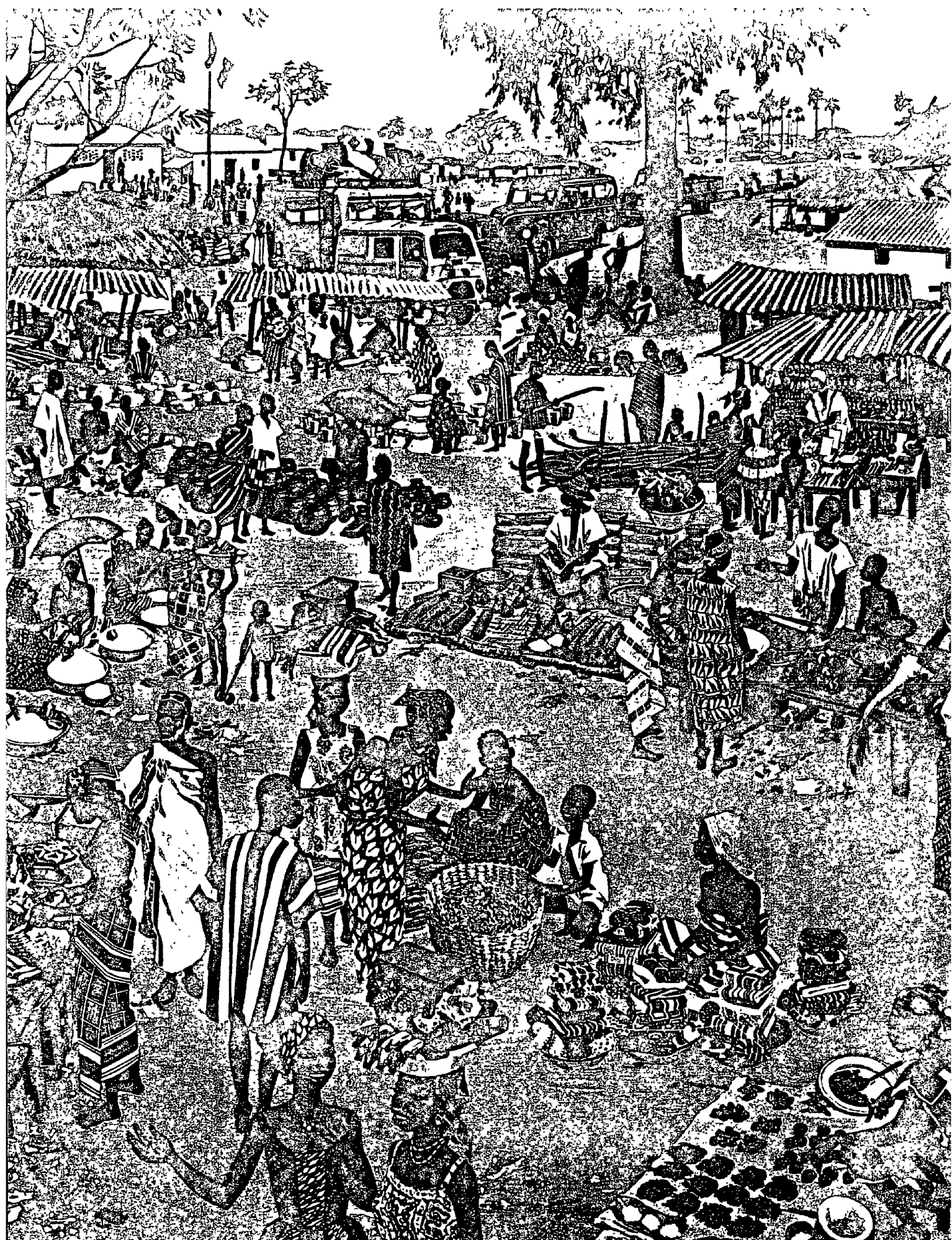
Dans cet Univers d'Okapi on a voulu nous montrer l'animation du marché, la variété des produits, mais cela a donné quelque chose d'illisible pour les enfants. Il faut une bonne dose de patience à un adulte pour se retrouver et même là il faut être un africain ou avoir vécu en Afrique.

Quelques erreurs ont été faites d'autre part et nous estimons que cela est grave surtout pour des enfants qui ne connaissent ce pays que, grâce aux documentaires (voir photocopies). D'abord on a interverti l'ordre des goyaves et des papayes, ensuite l'on a prétendu que le gingembre est un fruit alors que c'est une racine qu'on pile pour en extraire le jus pour ensuite en faire une boisson. La noix de cola, l'avocat et la banane plantain ne sont pas des fruits de Haute Volta qui est sahélienne mais, ce sont des fruits importés soit du Ghana soit de la Côte d'Ivoire.

Le marché de Brobro dans le magazine Konan et Amena est très réaliste, très représentatif d'un marché de village. Il est simple, vivant.

Le marché de Bobo-Dioulasso, le texte n'apporte rien aux images. Il est plat et superflu. Les dessins tendent à être expressifs et exhaustif, objectif qui est impossible à atteindre ainsi.

L'idée qui revient sans cesse dans les livres concernant les marchés est que ceux-ci apparaissent comme le centre de relation et d'échanges, le centre de la vie ainsi que Jacqueline Cervon le décrit dans le Nain et le Baobab (pp.100-101) "Chaque semaine, un grand marché se tient à Sangha, sur la place. On y vient de loin, des villages de la falaise et de la plaine. Les peuls



— Cinq francs la poignée d'arachides / crie Konan. — Donne m'en deux poignées, demande une cliente.

voisins y apportent le produit de leurs vaches, les pêcheurs de Mopti des poissons du Niger qu'ils ont fumés ou séchés. Chacun y vend, achète, discute ou tout simplement espère rencontrer là un ami ou un parent qu'il n'a pas vu depuis longtemps. C'est un déplacement utile ou un prétexte, une fête de toute façon. Le sang s'y échauffe. Des bagarres éclatent pour des raisons futiles". Le marché est une fête certains peuvent le penser. Une fête mais dans la mesure où le marché n'a pas lieu tous les jours. C'est une fête dans les villages car c'est le "jour de sortie" si l'on peut dire, car pendant la période des cultures c'est le jour de congé. On y va pour bavarder, les jeunes pour parader. On s'y donne rendez-vous. C'est le centre des affaires. Il est tout à fait normal que ce soit du marché que, toutes sortes de nouvelles se diffusent car dans un marché on peut réunir plus de dix villages. En France aussi nous pensons qu'un marché peut jouer un rôle ^{tel} surtout avec les ménagères.

Pourquoi les européens ont-ils fait grand cas de nos marchés ? Par exotisme certainement. Certains ont déploré le fait que dans nos pays on ne voit plus maintenant sur les marchés que des cuvettes émaillées, que nos marchés d'autrefois, avec les Calebasses, les canaris, étaient très beaux. Ils nous reprochent presque à la limite ce changement comme c'est le cas dans l'Univers d'Okapi n° 149 Le Marché de Bobo-Dioulasso (p.7) "Autrefois les marchés étaient souvent animés par des griots (des conteurs qui chantaient) des musiciens des faiseurs de tours. Mais de nos jours, ce n'est plus guère qu'en de rares occasions de fêtes qu'on retrouve les musiciens et les danseurs sur les places de marché. Les radios semblent avoir pris la relève des griots et des amuseurs publics. Seuls chantent encore les aveugles et les mendiants qui font la quête" Cette fonction du griot est fausse.

D'une façon générale les griots relevaient d'une famille, et ne pouvait pas se commettre ainsi sur la place du marché. Ils chantaient les louanges des personnes qu'ils connaissaient. Quant aux musiciens et faiseurs de tours c'était autre chose. Les vendeuses de "dolo", de bière, de mil louaient des musiciens pour qu'ils leur attirent la clientèle, qu'ils animent l'endroit où elles s'installent. Un musicien ne peut jouer "cadeau", Il n'a pas la fonction d'animateur public comme on pourrait le comprendre l'animateur d'un centre culturel par exemple.

Les faiseurs de tours dans le milieu senoufo par exemple, nous pensons qu'on peut le généraliser, animent délibérément le marché. Ce sont des initiés qui amusent les gens à leur détriment, font la satire de la société eux sont réellement des animateurs publics. On leur fait des cadeaux.

De nos jours on en trouve toujours dans les villages sur la place du marché près des "dolotières" mais les faiseurs de tour tel que le "Kotojogan" se fait plus rare il est remplacé par le prestidigitateur.

Les aveugles et les mendiants louent Dieu et demandent l'aumône au nom de Dieu, pas comme en parle cet article. Ils n'amusent pas, quel sacrilège ! Ce sont des musulmans en général ils récitent les versets de Coran L'esprit de ce documentaire est très mauvais et n'est pas à conseiller dans une bibliothèque même adulte. Ils ne savent pas ce qu'ils racontent et véhiculent ainsi des idées erronées. Par exemple ils disent la mosquée est la maison de prière des africains musulmans. Les autres musulmans où prient-ils ? La radio il est vrai a pris une grande importance dans le milieu paysan c'est un signe de richesse mais elle ne peut prendre la relève des griots.

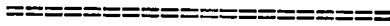
En ville dans les marchés les vendeurs se désennuient avec la radio. Tous les jours assis sous leur hangard avec de temps en temps des apparitions d'acheteurs éventuels n'est pas gai et la radio aide à faire passer le temps.

Autrefois le marché se faisait par troc comme nous l'avons souligné plus haut mais de plus en plus cela disparaît.

La dédicace du marché de Bobo-Dioulasso si l'on peut se permettre est en hommage à Pablo Picasso. et l'on continue : les poteries en terre cuite fabriquées à Bobo-Dioulasso" font précisément penser à certaines poteries de Pablo Picasso, peintre sculpteur".

Nous reconnaissons l'absurdité d'honorer le peintre Pablo Picasso sur un marché africain pour des gens, pour qui, Picasso ne signifie rien, que l'auteur de cet article ait trouvé cette dédicace (Je suis de Bobo-Dioulasso je n'en ai jamais entendu parler ni même vu), montre bien sa volonté de faire de l'exotisme, de faire sensation. Que les potiers de Bobo copient l'oeuvre de Picasso apparait comme une monstruosité, le contraire serait plus probant.

IV. - LE MODE DE VIE



Nous avons vu l'Afrique sous le côté travail. Tous les livres tendent à montrer que la femme travaille deux fois plus que l'homme, pourtant elle ne joue aucun rôle dans la société, ce sont les hommes qui décident à sa place. Nous allons voir ce qu'il en est exactement.

I. LES RELATIONS FAMILIALES : PARENTS-ENFANTS

Ce côté de

l'Afrique a beaucoup intrigué les européens. Si l'on admet que le lecteur et particulièrement le lecteur enfant plus sensible et plus vulnérable cherche à travers le livre des modèles auxquels il pourra plus ou moins explicitement, plus ou moins consciemment, s'identifier ou s'opposer, le modèle familiale est sans doute, prééminent. Il présente en effet un groupe de personnages entre lesquels se tissent des relations multiples. Le n°68 de l'Univers d'Okapi : Sin du Sénégal, caractérise la famille africaine de "drôle" c'est à dire de bizarre et fait un parallèle entre la famille européenne et africaine avec un dessin. Le dessin représentant l'Europe est correcte simple, mais le dessin représentant l'Afrique est assez complexe. La famille se trouve placée sous la protection d'un ancêtre et est entourée d'une multitude de dieux représentés par des masques.

Les personnages ressemblent plutôt à des indiens d'amérique à cause de leur teint. L'habillement est très hétéroclite certains font penser aux Egyptiens du temps des pharaons, la coiffure de certaines femmes s'identifie à celle des peuls, d'autres ont un chignon. Tous les personnages portent des colliers des anneaux et des gris-gris.

Il est tout à fait normal que les enfants aient peur des africains s'ils nous connaissent d'après des tableaux pareils qui sont de véritables caricatures. Le tableau de l'Europe montre une Europe moderne, l'habillement date d'une époque récente, la femme porte une mini-robe, on ne peut dater celui de l'Afrique qui représente une Afrique primitive, sauvage avec des guerriers féroces ayant des batons dans le nez. D'après le tableau dressé de la famille africaine on comprend pourquoi on l'ai traitée de "drôle" ce qui est à la limite du mépris.

Ce même numéro continue "à leur naissance, les enfants africains sont élevés par leur père et leur mère : quand ils ont sept ans, ils habitent où il leur plaît, suivant la sympathie : chez les grands parents, les parents, les oncles et tantes. Les neveux et nièces ont des relations très particulières avec leur oncle maternel (le frère de la mère). Ils sont très libres et familiers avec lui, plus qu'ils ne le sont avec leur père. L'oncle a sur eux une grande autorité et joue un rôle protecteur. Il leur est permis de prendre tout ce qu'ils veulent dans la maison de leur oncle, comme si tout leur appartenait : nourriture, bétail, sans qu'il se fâche."

Nous allons tout d'abord voir les relations entre parents. D'après nos lectures nous n'avons fait que constater une absence de rapports entre le père et la mère. Il n'y a pas de dialogue entre eux-mêmes dans les contes. Les conversations se passent entre eux seuls, hors scène. Dans ISSILIM de Andrée Clair, la mère donne à son fils, la décision, prise entre elle et son mari au sujet de l'avenir de leur fils.

Dans Coumba du pays oublié des pluies de Jacqueline Cervon, on ne sait pas à quel moment le père et la mère se sont mis d'accord pour donner leur fille Coumba en adoption à la vieille aveugle Bigué. Dans le conte d'Andrée Clair et Boubou Hama, Founya le Vaurien on nous transcrit la réponse du roi à la requête de son fils par l'intermédiaire de la mère.

Les rares conversations transcrites entre des époux sont sur des sujets très particuliers engageant leur avenir, celui de leurs enfants comme dans l'Enfant Noir de Camara Laye ou dans le Nain et le Baobab de Jacqueline Cervon.

Dans Ma soeur la Panthère seule nous pouvons suivre une conversation anodine entre deux époux sur le voyage du mari.

Dans les documentaires on ne fait jamais cas de ça comme on le constate, dans la présentation de la famille, dans le n°68 de l'Univers d'Okapi Sin du Sénégal. Pour bien des européens et cela frappe beaucoup l'imagination des enfants il n'y a pas de rapport entre eux. C'est l'homme qui commande, la femme est silencieuse soumise. En fait cette image que donnent les livres pour enfants

des rapports entre l'homme et sa femme est déformée. Le respect entre l'homme et sa femme prime avant tout dans nos sociétés. Pour qu'un homme puisse prendre une nouvelle femme il doit d'abord se référer à sa première femme, lui "mettre le respect" si l'on traduit la pensée africaine littéralement. Comme nous l'avons déjà souligné, c'est la femme qui fait la réussite d'un ménage. Les travaux agricoles qu'elle assume éclairent bien sa position dans la société africaine. Bien des gens se sont arrêtés à cet extérieur qui ne veut rien dire et ont conclu que la femme africaine ne jouit d'aucune considération. Dans Ma Soeur la Panthère et dans l'Enfant Noir, romans écrits par des africains, nous saisissons mieux la subtilité de la pensée africaine. Camara Laye aborde cet aspect des choses à la p.82 de l'Enfant Noir. "Je ne puis dire exactement que ma mère présidait le repas : mon père le présidait. C'était la présence de ma mère pourtant qui se faisait sentir en premier. Etait-ce qu'elle avait préparé la nourriture, parce que les repas sont des choses qui regardent d'abord les femmes? Sans doute, mais ce n'était pas tout : C'était ma mère, par le seul fait de sa présence, et bien qu'elle ne fut pas directement assise devant notre plat, qui veillait à ce que tout se passât dans les règles ; et ces règles étaient strictes... Mon père avait l'esprit à son travail, il abandonnait ces prérogatives à ma mère.

Je sais que cette autorité dont ma mère témoignait paraîtra surprenante ; le plus souvent on imagine dérisoire le rôle de la femme africaine, et il est des contrées en vérité où il est insignifiant, mais l'Afrique est grande, aussi diverse que grande. Chez nous, la coutume ressortit à une fière indépendance, à une fierté innée ; on ne brime que celui qui veut bien se laisser brimer, et les femmes se laissent très peu brimer". Avec Camara Laye nous sommes en milieu malinké. Chez les dogons aussi, la femme jouit d'une grande liberté, sa place est reconnue de tous car elle choisit elle-même son époux tout comme chez les Touaregs. (p.199) dans Le Tambour des Sables de Jacqueline Cervon : "Les Kel Rela étaient d'une autre race. Leurs filles avaient le droit de vivre en toute liberté avant de contracter un mariage, et c'était elles qui choisissaient, en définitive, leur mari". Obliger une targuia à jouer de l'imzard peut être cause de divorce. Bien que la femme soit toute puissante si l'on peut dire dans ses rapports avec son mari elle paraît très effacée, soumise surtout devant des tiers. Dans Le Tambour des Sables, Baï à l'annonce de la mésalliance de sa fille, disparut dans le désert tandis que sa femme Daha

"restait là, elle, la Targuia, pourtant aussi libre qu'une femme puisse l'être mais sa valeur de femme, elle devait la prouver dans l'ombre de la tente" (p.222). Une femme bien éduquée doit toujours laisser paraître son mari. Nous africains savons toujours à quoi nous en tenir de l'attitude d'un homme mais pour les européens c'est autre chose. Ils établissent un parallèle entre leur mode de vie et la nôtre d'où cette attitude paternaliste: l'émancipation de la femme noire.

Nous trouvons une illustration de cette émancipation de la femme dans un album d'Andrée Clair : Safia et le fleuve. Safia en accompagnant sa mère au fleuve pour la "corvée d'eau" tombe et se foule le poignet. Sa mère ainsi que toutes les femmes du village se révoltent et envahissent la place où se tiennent les notables et le chef du village. Sans avoir été invité à la parole, la mère de Safia, au nom de toutes les femmes du village fait état de leur grief, de leurs revendications restées sans réponse auparavant : la construction d'un puits. Elle menace de rencontrer le sous-préfet si l'on ne leur donne pas satisfaction.

Cet album n'a rien d'africain. Jamais une villageoise n'interviendra ainsi. Cette conduite de la mère de Safia sent le syndicalisme c'est une attitude occidentale de la citadine. Une femme n'interpellera jamais son mari, à plus forte raison le chef du village. Sur le plan africain elle est blâmable car elle a transgressé plus d'une fois les coutumes en se présentant devant l'assemblée des hommes sans y être invitée, en prenant la parole et en proférant des menaces. Une mère de famille en plus ne doit pas faire étalage de son amour pour sa fille, elle aurait dû rester maître d'elle même et laisser les autres femmes parler car elle est la plus concernée. Il revient aux africains de peindre notre société telle qu'elle est véritablement.

Les relations parents-enfants ont été bien rendu dans la plupart des livres pour enfants. On ne cesse d'insister sur le respect dû aux aînés, aux parents. C'est la mère qui éduque les enfants jusqu'à sept ans, ensuite le garçon est séparé de sa mère et rejoint la société des hommes. Ce n'est pas comme on l'a écrit dans Sin du Sénégal que les enfants à partir de sept ans habitent où il leur plaît, selon leur sympathie.

L'enfant ne choisit presque jamais l'endroit où il sera élevé. C'est le père de famille qui décide dans l'intérêt de la famille sans tenir compte d'éventuels désirs de l'enfant. De toutes les façons dans un milieu traditionnel, l'enfant ne peut décider. Il subit toujours la famille jusqu'à son mariage. Coumba a été donné à Bigué comme ça, un jour, sans préparation, sans information.

Il est vrai que ce récit est très romancé mais l'adoption d'un enfant peut se passer ainsi. En général on ne donne un enfant en adoption que parce qu'on a de l'estime pour l'autre, pour venir en aide à un autre (j'en parle en connaissance de cause car j'ai été élevé par mon oncle maternel qui n'avait pas d'enfant). D'une façon générale l'enfant adopté remplace le fils d'un couple qui n'en n'a pas eu. On essaie de réparer une injustice céleste si on peut se permettre. Cette adoption n'est pas une négation de la famille originelle comme en Occident. L'enfant connaît ses parents, sa filiation, on ne change pas son nom, mais ses liens avec sa véritable famille sont assez lâches. L'enfant doit tout faire et ses propres parents aussi, pour faire corps avec sa nouvelle famille, pour ne pas chagriner cette famille, lui rappeler toujours son malheur de n'avoir pas procréé. Il faut que l'enfant comble le vide de son nouvel univers. Coumba feint de ne pas tenir à sa mère, pourtant tout son coeur vibre d'amour pour elle (p.41) "Le chemin que Coumba aurait dû suivre pour aller au fleuve ne passait pas devant la case de sa mère, la vraie. Mais, cela, seule une mauvaise langue aurait pu le prétendre. Aux yeux de Coumba, il n'en existait pas d'autre".

Elle fit donc le détour, à son habitude. Elle ne s'arrêtait jamais. L'amour profond qu'elle portait à sa mère se traduisait seulement par un détail : son pas ralentissait tout le temps qu'elle croisait l'enclos familial.

Pendant leur incessant voyage à la recherche de pâturage, Coumba dit à Bigué (p.100)

- "Je serais quand même plus tranquille si tu voyageais avec une autre femme. Puis-je te mener près de... de... qu'il est donc difficile de prononcer le nom de "mère" devant Bigué ! N'était-ce pas à l'aveugle que Coumba le devait désormais."

- Près de ta mère, acheva Bigué... "Hélas ! pensait elle, moi aussi, je suis comme un lézard qui prétendait remplir le trou d'un crocodile. Jamais je ne pourrai remplacer sa mère dans l'affection de Petite Grenouille. Le proverbe dit vrai !" Jacqueline Cervon a su bien traduire le drame caché sous le problème de l'adoption et s'est efforcée de traduire la spécificité de ce concept de l'adoption dans nos pays.

Ce n'est pas à la suite de l'abandon des parents qu'un enfant est recueilli comme cela se passe en Europe avec les enfants de l'Assistance Publique, et d'autre part on ne procède pas par test pour pouvoir se charger de l'enfant, mais l'adoption se fait avec le consentement des parents d'une façon simple, naturel. On peut donner son enfant à un parent nécessaire (la stérilité est un malheur, une misère, et peut être cause de divorce) ou à un ami qu'on estime beaucoup, mais, quand on a donné, on ne peut plus reprendre car cela constituerait une grave injure, un affront, un deshonneur. Pour éviter tous ces tracas éventuels, la famille originelle prend ses distances avec leur enfant qui est obligé de s'intégrer dans sa nouvelle famille.

L'adoption peut se faire au moment du sevrage de l'enfant. Sevré, l'enfant est confié à une tante ou une grand mère ou bien encore à une grande soeur mariée peu de temps avant. Dans l'Afrique très traditionnelle les co-épouses d'un homme s'échangeaient leur enfant ce qui constitue une autre forme d'adoption. Bien mieux dans certains cas la femme qui n'a pas eu d'enfant dans son ménage, poussait son mari et quelque fois même contractait un mariage pour son mari dans le but de pouvoir élever les enfants de sa co-épouse. Mais avec l'introduction de nouvelles structures, du modernisme, comme on le dit "tout le monde a les yeux ouverts", ces deux cas d'adoption tendent à disparaître.

Comme souligné dans Sin du Sénégal, les relations neveux, nièces avec les parents maternels sont très particulières, mais les relations avec les parents du père sont de toute autre nature. En général les ethnies de la savane sont patrilinéaires. Les Touaregs tout comme les Baoulés pratiquent le matriarcat. Dans Le Tambour des Sables, Baï s'incline devant la décision de Zaora sa fille de se marier du moment qu'elle a l'accord de son oncle maternel (p.221) "Vous refuser Zaora entraînerait des pourparlers inutiles, je le crains.

Elle a l'accord de son oncle et surtout elle même a choisi sans contrainte" Dans une telle société l'homme ne règne pas en maître absolu sur ses enfants qui peuvent se tourner vers la famille de leur mère. Dans les sociétés matrilinéaires, la famille paternelle n'a aucune importance, elle n'a rien à voir dans l'éducation de l'enfant qui n'est pas à lui. La différence est très nette en Bambara. Les frères du père, dans les deux sens, ce sont le grand père (frère aîné du père) et le petit père (cadet du père). Les soeurs du père sont la grande mère et la petite mère.

C'est de cette lignée dont dépend l'enfant. Elle décide pour et le père de l'enfant, et pour sa mère, et bien sûr pour l'enfant. Les relations avec cette partie de la famille sont très rigides car elle joue le même rôle que le père réel. Les enfants ne sont en général ouverts que du côté de leur mère. Dans nos lectures on ressent cette attitude, autant Laye dans L'Enfant Noir est "gâté" par ses parents maternels autant il subit une éducation très rigoureuse bavardant très peu avec son père qui se montre réservé. L'éducation de la mère ne s'arrête pas à sept ans comme nous le constatons dans la société malinké. Le père n'intervient que lorsqu'il s'agit de l'école, de l'avenir de son fils, tandis que la mère est partout présente qu'il s'agisse d'école elle apporte son aide avec les "gris-gris" ou d'amitié masculine ou féminine.

Dans Une école pour Sissoko nous sommes en présence de phénomènes surprenants qu'on ne peut vérifier. A Karkala on imposait le nom aux enfants qu'à deux ans à cause de la mortalité infantile. (p.30) "Sissoko frissonna. Il ne pourrait plus supporter de voir son petit frère comme un bébé anonyme, comme un petit mort en sursis..."

- Regarde, Papa, comme il est vigoureux ! Il est temps de lui donner un nom.

- C'est grâce à toi s'il est encore en vie. Alors choisis toi-même. D'ailleurs tu as voyagé. Tu as dû apprendre beaucoup de nouveaux noms.

- Mais ce sont des noms catholiques ou musulmans, nous autres nous sommes des fétichistes. J'aimerais bien que notre petit frère porte un nom bien de chez nous, un vrai nom diola : Bankine, par exemple, ou Guinibène.

C'est connaître peu l'Afrique que d'émettre de telles idées farfelues. Les relations entre un père de famille et son fils sont assez rigides comme cela paraît dans les livres . Il n'y a pas cette familiarité entre un père et un fils surtout quand ce fils a une grande importance dans la famille (p.15)

"Si le petit garçon (Sissoko) participait aux expéditions de chasse, ce n'était pas en raison du prestige acquis mais parce qu'il était le chef de famille". Par respect pour son père car "ils n'ont pas gardé les chèvres ensemble" il doit avoir un tout autre comportement.

Yolande Vidal se moque des africains. Elle éprouve du mépris pour eux, sinon comment expliquer ces inepties à propos de l'imposition du nom, dans une société animiste, où, le nom est toujours lié à un évènement, où le nom n'est jamais gratuit. Demander à quelqu'un d'autre que le féticheur de donner un nom à son enfant cela équivaut à un refus de paternité.

Yolande Vidal donne à ses personnages des comportements de petits européens.

Ainsi Sissoko, au mépris de la coutume, veut, avec la complicité d'un homme mûr, le forgeron du village qui n'a pas d'héritier, faire d'Antoye un forgeron. Tout le village suppliera le père d'Antoye de permettre à son fils d'exercer ce métier.

Yolande Vidal préconise donc un bouleversement total de la Société Africaine. Que n'importe qui, puisse pratiquer n'importe quel métier.(P.169)

"Nous n'irons pas par quatre chemins : ton fils, seul, peut faire marcher la forge !

- Vous n'y songez pas ! nous sommes une famille libre !
- Qui dit le contraire ?
- Mais le forgeron est par tradition
- Vieilles histoires que tout ça ! Si nous avions nous aussi un fils aussi doué, aussi habile, aussi ingénieux.....

Le père de ce brillant sujet se laissa convaincre, d'autant plus qu'il avait lui-même besoin d'une nouvelle daba!"

Elle semble n'avoir rien compris de l'Afrique car elle veut précipiter la mort de ce peuple. Comme le dit Santenon dans Le Nain et le Baobab (p.132) "Les traditions sont nécessaires pour la force de notre peuple. Les rompre serait aller contre les fibres du bois. Tout deviendrait plus fragile".

L'Afrique au contact de l'Occident est en train de se transformer mais qu'est-ce que cela donnera ? Nous constatons l'abandon de bien des coutumes, l'apparition des maux comme la délinquance juvénile, la dégradation des moeurs, l'exode rural, l'individualisme, gagne-t-on au change ?

Yolande Vidal aurait dû situer son histoire en ville où tout est en train de s'abâtardir, pas au village. Elle se montre aussi raciste car pourquoi tendre vers l'uniformité, pourquoi dénier à un peuple sa spécificité. Un tel livre ne doit pas circuler dans une bibliothèque, car elle est trop fantaisiste, irréelle, absurde même. Si la société africaine doit changer ce ne sera pas le fait d'un enfant.

2/ LES COUTUMES

Nous avons vu que dans la zone de l'Afrique qui nous intéresse on ne peut parler d'une Afrique mais des Afriques cependant un fait constant demeure: les croyances, les superstitions, l'animisme.

Nous constatons la présence des génies à travers les livres et les contes que ce soit chez les africains à peau blanche, les touaregs ou chez les noirs mêmes.

Dans Diango de l'Ile Verte de Jacqueline Cervon, les Touaregs considèrent que les mirages "sont les âmes des hommes morts de soif qui fabriquent les mirages. Elles veulent attirer les vivants dans les terres arides et les faire mourir de soif à leur tour" (p.83)

La réaction de l'instituteur, quand Diango expérimente les pouvoirs surnaturels qu'on lui attribue, à savoir la possibilité d'empoisonner le fleuve, à cause de sa mère qui était une Sorko (pêcheur), est très significative.(p.30)

- "Fleuve, je suis ton maître, disait Diango d'une voix sourde. Tu dois m'obéir. Alors, je t'ordonne : que les eaux soient empoisonnées tout de suite, là, juste devant moi. Si tu est d'accord, que la vague vienne me mouiller le pied.

Devant les yeux d'Abdulaï (l'instituteur) stupéfait, l'eau, poussée par le vent, eut une vague juste assez forte pour venir jusqu'aux pieds de Diango qu'elle recouvrit un bref instant. Une crainte glaça le coeur d'Abdulaï. Et si les hommes du village avaient raison contre lui ? Diango avait-il vraiment un pouvoir sur le fleuve ?

Mais voilà que le garçon se baissait et buvait..... Cette eau qu'il venait -peut être- d'empoisonner. Abdulaï courut et le releva brutalement.

Tu est fou ! gronda-t-il. Pourquoi fais-tu cela ? Lui, Abdulaï, l'instituteur qui pourtant a reçu une éducation cartésienne, hésite devant la démonstration de Diango, dénote dans son comportement une certaine foi dans les croyances animistes des africains. Dans Le Tambour des Sables de Jacqueline Cervon toujours Baï agonisant entend le tambour des sables (p.18) "Le tambour des sables, celui qui frappe les invisibles, les elchins, ces esprits malveillants. Un tambour que personne n'a jamais pu trouver et qui pourtant, hante les dunes, les nuits de vent. Malheur au téméraire qui voudrait découvrir le batteur mystérieux ! Les roulements sourd l'entraîneraient à travers les sables jusqu'à le perdre et le rendre fou.....

Pour équilibrer les chances - si faible, de Baï et la sienne encore intacte - Daha chercha sous ses vêtements le colier où pendaient les amulettes destinées à la protéger de ces esprits dangereux qui peuplent le désert." Que conclure ?

L'africain est-il essentiellement animiste ?

Nous avons vu deux sociétés l'une blanche et l'autre noire qui sont de civilisation animiste nous allons voir la société malinké dans L'Enfant Noir qui est musulmane.

Laye, le héros du livre, appartient à une famille musulmane pratiquante qui n'a pas renoncé à nombre de coutumes animistes. En effet, le père de Camara Laye a pour génie protecteur un petit serpent noir (p.20) voici comment le serpent s'est présenté la première fois.

"Je suis le génie de ta race et c'est en tant que génie de ta race que je me présente à toi comme au plus digne. Cesse donc de me craindre et prend garde de me repousser, car je t'apporte le succès".

Le père résume sa situation sociale en ces termes :

"Tu vois bien toi-même que je ne suis pas capable plus qu'un autre et que je n'ai rien de plus que les autres. Pourtant je suis connu des autres et mon nom est dans toutes les bouches, et c'est moi qui règne sur tous les forgerons des cinq cantons du cercle. S'il en est ainsi, c'est par la grâce seule de ce serpent, génie de notre race. C'est à ce serpent que je dois tout et c'est lui aussi qui m'avertit de tout".

Bien qu'il soit question de Génie dans le Coran, il est manifeste que la croyance aux génies telle qu'elle nous est présentée ici, est d'origine animiste. L'univers de Kouroussa et de Tindican est peuplé de bons ou de mauvais génies.

✓ Revenant de la fameuse nuit du Kon den Diara qui est à coup sûr un rite animiste, Laye trouvera ses parents prêts à aller à la mosquée.

La mère aux heures graves de la vie familiale, invoque ses ancêtres et multiplie les sacrifices. Ainsi quelques jours avant le départ de son fils pour Conakry "chez les sauvages" elle fait immoler un boeuf à la mémoire de son père. Et pour attirer les faveurs du Ciel pour le voyage, elle organise un festin somptueux où se retrouvent les marabouts, féticheurs, notables, amis.....

La mère étant puînée des jumeaux elle est dotée d'un pouvoir mystérieux. Elle a un pouvoir de voyant de demi-sorcier de par sa naissance : la caste des forgerons. Son totem est le crocodile qu'elle ne craignait pas (p.91) "Mais les crocodiles ne pouvaient pas faire de mal à ma mère et le privilège se conçoit : il y a identité entre le totem et son possesseur ; cette identité est absolue, est telle que le possesseur a le pouvoir de prendre la forme même de son totem ; dès lors il saute aux yeux que le totem ne peut se dévorer lui-même".

C'est dans un univers aussi merveilleux, dans le contact incessant avec un au-delà merveilleux qu'évolue Camara Laye. Celui-ci n'essaie jamais d'expliquer ces phénomènes. Il voit les choses telles qu'elles sont. Il est à noter que les mystères de l'Afrique suintent dans les livres écrits par les africains tel que L'Enfant Noir, Ma soeur la Panthère de Djibi Thiam et l'aventure d' Albarka de Boubou Hama et Andrée Clair.

La vie de tous les jours est ponctuée par ces mystères, ces croyances. On attribue un pouvoir surnaturel aux choses, au mirage, aux animaux. La trame de l'histoire de Djibi Thiam est la rupture du pacte de sang qui lie la Panthère à une tribu qui a pour totem la Panthère. Il doit subir le châtement suprême dans un duel pour que la paix et l'entente règne entre eux.

Boubou Hama résume d'une certaine façon la situation de l'africain. "Oui, je sais, certains ne veulent rien croire de tout cela. Je suis maintenant un homme mûr. J'ai parcouru l'Afrique. J'ai parcouru l'Europe. J'ai étudié. J'ai occupé et occupe encore des postes de haute responsabilité. Mais je me souviens des soirs de mon enfance à Fonéko de tout ce que j'ai vu, de tout ce que j'y ai entendu, de tout ce que j'y ai senti et appris. Je sais la force des mots.

Oui, j'ai couru le monde, mais je suis toujours fils de Fonéko : "que le bois passe des années dans l'eau, il ne deviendra jamais un caïman" c'est un proverbe de chez nous. Maintenant que les blancs sont venus dans notre pays, que nous avons été chez eux, on ajoute : "c'est pourquoi un Noir ne deviendra jamais un Blanc". Boubou Hama fait ici une profession de foi, croire en l'Afrique mystérieuse, ancestrale.

Peut-on parler de religion comme ça ? Il semble bien que non sauf dans le cas abordé par Djibi Thiam où il y a un culte adressé à la Panthère. Les autres sont des superstitions, des croyances, l'on grandit dans cet univers sous la coupe de bons ou mauvais génies.

Les auteurs européens effleurent ce problème mais il semble qu'il n'en voit pas la portée. Ils sont incroyables. Ils ne peuvent donc pas se rendre compte de la magie de l'Afrique. Qu'il soit musulman ou chrétien ou fétichiste. L'africain, nous venons de le voir est animiste d'abord. En France n'y a-t-il pas de superstitions ? Pourquoi ne doit-on pas passer sous une échelle ? Pourquoi dit-on que le muguet est porte-bonheur ? Pourquoi quand on casse une glace cela équivaut à 7 ans de malheurs ? Ce n'est pas l'africain seul qui est animiste. C'est l'homme d'une façon générale surtout l'homme qui réside dans la campagne. En Afrique tout le monde est animiste qu'il soit de la ville ou du village.

Conscient du problème de l'acculturation, Biraogo Diop fait une satire du noir "évolué" qui veut tout balayer car ce sont "des manières de sauvage" dans une scénette "Sarzan". Tiemokho Keita revenu de France avec le grade de sergent devient fou à la suite de son combat mené contre les forces surnaturelles, les ancêtres. Biraogo Diop nous met en garde contre la civilisation occidentale cartésienne, Nous (africains") n'avons pas subi la même histoire dans un célèbre poème "Nuit noire, nuit noire" (p.189) dans Les Contes d'Amadou Koumba.

Ecoute plus souvent
 Les choses que les êtres
 La voix du feu s'entend,
 Entends la voix de l'eau.
 Ecoute dans le vent
 Le buisson en sanglot :
 C'est le souffle des ancêtres.....

Après avoir évoqué l'univers dans lequel baigne l'africain nous avons essayé de parler de son habillement, de sa nourriture, des relations entre les uns et les autres.

Dans tous les livres, on a en général bien décrit l'habillement du peuple concerné.

D'une façon générale le petit garçon ou le petite fille se promène nu ou bien porte un petit caleçon de nos jours. Nous sommes au regret de dénoncer des magazines comme Jeunes années Konan et Aména où l'on trouve des enfants portant le cache-sexe, un article qui date de 1967 et dans un pays comme la Côte d'Ivoire, cela est impossible. Cet article cherche à faire sensation coûte que coûte. Il présente ainsi Konan et Aména dès la première page : "Ils aiment aider leurs parents au champ et à la maison. Ils sont curieux de tout... mais aussi contents d'aller à l'école pour se faire des copains et apprendre. Pourtant Konan et Aména et leurs camarades, africains de Côte d'Ivoire,... sont très pauvres. Ils n'ont pas de machines à leur service, ils sont menacés par la maladie, les épidémies et parfois la faim et n'ont pas tous la possibilité d'aller à l'école. Mais par contre, ils ont l'immense brousse pour jouer, de longues heures paisables à occuper, et ils ne souffrent pas du bruit, des autos, des voisins, des immeubles et de tout ce qui vous empêche d'aller seuls, ici ou là. Aussi sont-ils naturellement accueillants et m'ont-ils aidé avec empressement à faire cet album".

Cet article présente bien les choses d'une façon simpliste. Qu'est ce que la joie de vivre a à voir avec la pauvreté ? Cette idée ne sous-entend elle pas la "fameuse inconscience" des africains tant écriée par les européens ? C'est parce que Konan et Aména d'autre part sont sous développés qu'ils sont accueillants, nous laisse-t-on entendre. Comment peut on dire de pareilles absurdités l'écrire et le vendre. Comment des africains ont-ils pu laisser passer de telles idées aussi racistes.

Dans le n°24 de Les Aventures de Spirou et Fantasio Tambou Tabou on nous présente des pygmés que Spirou et Fantasio protège contre des bandits représentés par des européens et un noir, une espèce de colosse cruel : le patron de l'organisation. Les pygmés portent des sortes de cache-sexe et sont très près de la nature, le marsupilami et un pygmé sympathisent et ont l'intuition du danger de la même façon.

A Spirou qui demande à un pygmé pourquoi ils payent tribut aux Seigneurs de Tembo celui-ci dit : "nous petits pas malins, pas courageux" et parlant de Spirou "Grands blancs courageux, oui pas comme nous."

Ces contrastes de taille d'abord, de situation quoiqu'il en soit agit sur l'enfant et l'amène à croire à une mission noble de la part des européens de civiliser les noirs, de les protéger. Le blanc c'est l'homme fort noble défendant la veuve et l'orphelin, le noir c'est le faible, qui ne sait pas se battre. Entre les deux il y a les méchants qui sont nombreux parmi les blancs et rares chez les noirs. Les noirs ne connaissent rien ils appellent l'or des cailloux et sont très crédules. On les trompe, on leur fait peur en passant une couleur rouge sur des éléphants. Ils n'ont pas d'esprit critique sinon ils se seraient rendus compte de la supercherie. Ils sont bêtes sinon comment peut-on lutter contre des fourmis magnans avec des bâtons.

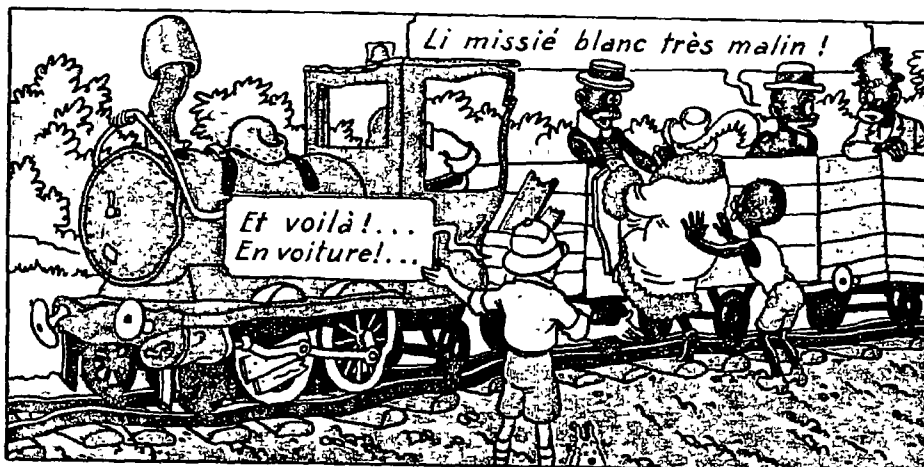
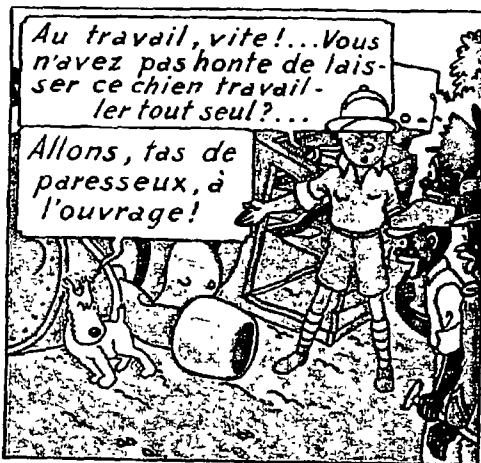
Dans Tintin au Congo de Hergé, les noirs apparaissent comme des imitateurs du blanc, surtout du point de vue du costume, certaines femmes sont en manteau de vison avec des gants et un chapeau, d'autres portent des renards.

L'habillement des hommes est aussi farfelu - Tous les hommes portent un chapeau. Il y en a qui sont en costume, certains portent seulement une cravate sur un col dur sans chemise mais on distingue seulement le poignet et le col de la chemise qui est dure aussi.

La particularité commune à tous les noirs dans ces bandes dessinées c'est leur noirceur et leurs lèvres lipues, rouges et leurs yeux qui ressemblent à de gros billes exprimant toujours l'étonnement. Ils parlent tous le français petit nègre.

Les peuples portent des noms ridicules tels que Babaor'um (Baba au Rhum) m'Hatouvou (m'as tu vu).

Il y a une histoire de sorcier qui se sent menacée dans son exploitation de ses frères par Tintin qui guérit les gens immédiatement, qui est juste (p.24) "Ce petit blanc li a pris trop d'autorité. Bientôt li noirs n'écouteront plus moi, leur sorcier. Il faut en finir avec li petit blanc"(p.25) "Et moi, sorcier des Babaoro'm tenir encore longtemps ce peuple ignorant et stupide sous domination de moi." Et bientôt commence la lutte entre Tintin et le Sorcier qui est guidé dans ses entreprises par un blanc, d'où triomphe bien sûr Tintin. Tintin apparaît comme un dieu(p.62) On lui élève une statue ainsi qu'à Milou qu'on adore comme un dieu.



Nous sommes d'accord pour dire que la bande dessinée a un but distrayant mais celle-ci véhicule une idéologie colonialiste, raciste. Les noirs sont stupides, sauvages tandis que les blancs sont civilisés, intelligents. Les noirs en arrivent même à appeler Milou (p.6) "Missié chien". On nous dira que ce sont des stéréotypés, des caricatures qui ne veulent rien dire mais n'empêche qu'elles influencent beaucoup les européens, les enfants comme les adultes qui s'étonnent quand ils nous entendent nous exprimer en français "C'est en Afrique que vous avez appris le français, ou bien ici en France?" Mais vous parlez bien notre langue, bien qu'auparavant, on leur aurait dit : "j'ai fait une licence de lettres Modernes", C'est stupide.

Nous ne pouvons pas faire un chapitre sur la cuisine africaine ni sur l'alimentation étant donné que d'une façon générale les écrivains se gardent bien d'aborder ces questions d'une façon précise. Ce qu'on peut noter c'est la cuisine qui se fait sur un feu de bois. Tous les livres se sont efforcés de faire sentir à leurs jeunes lecteurs la vie communautaire, l'importance de la famille, du groupe social de l'arbre à palabrer. Dans Konan et Aména tout le village se réunit c'est à dire tous les hommes pour débattre du problème du gardiennage des troupeaux par les peuls. Faut-il construire un enclos et reprendre les bêtes des peuls ?

Dans les contes ou dans les livres, l'arbre à palabre a cette importance. (p.18) Dans Diango de l'Ile Verte la vieille vache sacrée est morte, serait-elle empoisonnée par Diango ? "Une situation aussi grave méritait d'être longuement discutée sous le toit de chaume de la case aux réunions, là où les problèmes sont étudiés au cours de discussions sans fin : les palabres."

Il nous a semblé que les européens accordent une trop grande importance à cet arbre à palabre. On ne s'y retrouve pour uniquement débattre de questions graves mais c'est l'endroit où les hommes devisent tranquillement c'est comme un genre de café. Les hommes se retrouvent là, parlent de la pluie et du beau temps, de leurs affaires... Mais les enfants n'y assistent pas comme on a pu le sous-entendre dans Konan et Aména car les classes d'âge sont bien distinctes.

Les hommes se réunissent en conseil

Mais que se passe-t-il ? Des hommes vont et viennent sur la terrasse, devant la maison du père d'Amena, qui est, tu te le rappelles, le chef du village. Ils font de grands gestes, discutent entre eux, s'agitent. Et voici que résonne la petite cloche de fer qui annonce les réunions. Allons voir du côté de l'arbre à palabre vers lequel se dirigent notables et villageois. L'affaire doit être d'importance, car le chef et les anciens, assis en rond, discutent gravement. Konan tend l'oreille, car il veut savoir pourquoi le Conseil, qui règle toutes les questions importantes au village, se réunit aujourd'hui.

— Quatre veaux de notre troupeau sont morts en quelques jours, dit un notable. C'est trop. C'est la faute des bergers.

— Evidemment, dit un autre, les bergers vendent le lait des vaches sans se soucier des petits...

— Pourtant le premier veau de chaque vache leur est donné en cadeau, ajoute un troisième.

Des murmures de mécontentement se font entendre. Chacun donne son avis.

— Et puis le troupeau est mal gardé, les bêtes ont saccagé des récoltes.

— Prenons une décision aujourd'hui même !

Après un grand silence, durant lequel chacun réfléchit, le dialogue reprend plus animé. Cependant, personne n'ose couper la parole à celui qui parle. Tous les avis doivent être entendus, et le temps ne compte pas. L'un après l'autre, ils donnent leur point de vue. Konan prévoit, aux mouvements de tête, aux expressions des visages, aux fronts soucieux, quand une idée va être approuvée ou rejetée. Le premier notable, lui, ponctue la discussion de «hin, hin, yo» ou de petits cris aigus, selon ce qui est dit.

Mais le dialogue tourne court. Le chef demande l'avis de l'ingénieur européen et du conseiller agricole ivoirien. Les deux hommes proposent à l'assemblée une solution qui relance la discussion :

— Il faut construire une clôture dans la brousse. Il faut semer de l'herbe. Ainsi, le contrôle des 150 bêtes du troupeau sera possible. Elles n'auront

*La palabre
sous
le fromager.*



On ne saurait clore ce chapitre sans parler des loisirs. Ce mot éveille pour les européens : le feu de bois autour de l'aïeul racontant des contes. Les contes sont les seuls loisirs des noirs si l'on s'en tient aux livres.

Les contes sont un genre de littérature dans lequel les africains se sont le plus excellés. Il y a en effet beaucoup de transcription de contes, cela tient à l'importance de ce genre dans notre civilisation. Il est à noter que chez nous le conte est un loisir et pour les enfants et surtout pour les adultes. D'une façon générale les bibliothécaires et puis aussi, cela est rentré dans les moeurs européennes, les contes sont faits pour les enfants essentiellement.

Nous nous sommes acharnés à un moment donné de montrer le côté éducatif de conte, maintenant nous allons voir en quoi il est distraction : l'art de conter :

Dans le livre de contes O'Mogho Terre d'Afrique de Yamba Tieudrebeogo dit Laehallé Saba, transcrit par Pierre Arozarena, on nous dit dès l'avant propos :

"Pendant longtemps, longtemps, on a dénié toute valeur aux oeuvres de la tradition orale, la littérature étant définie par l'écriture. Cette erreur d'appréciation a fait croire que l'Afrique était dépourvue de la moindre culture littéraire. Ainsi le Baron Xavier Courad de Golberry écrivait dans son Fragment d'un voyage (1802): "semblables aux enfants, les Noirs de l'âge le plus mûr appliquent l'attention d'une journée entière à des occupations futiles; à des conversations qui dans notre esprit, ne passeraient que pour des caquetages. Ils passent des journées entières à faire des contes et des histoires. Car les contes les plus absurdes, les histoires les plus mensongères sont le souverain délice et le plus grand amusement de ces hommes qui parviennent à la vieillesse sans être sortis de l'enfance".

"Fort heureusement (continue Pierre Arozarena), des missionnaires, des administrateurs et des ethnologues devaient faire justice de ces propos. Car les contes les proverbes et les devinettes ne sont pas des bavardages enfantins, ni des radotages de vieilles gens. En réalité, ce sont les reflets d'entreprises beaucoup plus graves. Nous pouvons d'abord y déceler l'expression spontanée de l'âme nègre qui s'épanche et se manifeste toute entière dans les contes, les

fables et les maximes. Voici les craintes et les espoirs, les joies et les peines, certaines formes de sensibilité qui correspondent à un tempérament typiquement africain. Voici également les coutumes, encore vivaces de nos jours parce qu'elles ne sont que les manifestations d'un certain mode d'existence sociale auquel les africains restent très attachés. Et si nous allons au-delà de cette expression stylisée de la vie, voici enfin apparaître les grandes conceptions philosophiques de l'existence qui s'expriment à travers les adages et l'on sait que le Moaaga est volontiers sentencieux. Ainsi, au-delà des apparences du moindre récit, nous découvrons que les contes peuvent constituer une voix royale pour accéder à la connaissance d'une société originale et d'une sagesse.

Parce qu'ils sont l'expression privilégié d'une culture ancienne mais non pas archaïque, il semble que les récits de la tradition orale soient des témoins majeures d'un humanisme authentique".

Que peut-on conclure de tout cela.

Pierre Arozarena qui se veut défenseur de la culture africaine ne se montre-t-il pas pire que les détracteurs de l'Afrique de 1800, tel Xavier Conrad de Golberry ? Mr Arozarena ne reconnaît la valeur de nos cultures que grâce aux jugements d'une certaine classe sociale. Une minorité de la population européenne une fraction de cette société qui est jugée étrange: les missionnaires, les ethnologues et les administrateurs.

Il se présente en tant qu'autre regardant, observant, étudiant la vie des autres, ces choses informes à qui il dénie presque le nom d'humain. Ne dit-il pas "en réalité, ce sont (les contes) les reflets d'entreprises beaucoup plus graves", que signifie cette phrase ? Il est étonné, sidéré de voir que ces choses-là pensent, peuvent élaborer quelque chose. Il parle d'expression d'âme nègre ! qu'est-ce que cela sous entend ?

Il pose le nègre en tant qu'être spécifique différent du blanc et qu'il s'apprête à disséquer.

Quel peuple ne raconte-t-il pas ^{des} légendes, des contes n'a-t-il pas ses maximes, ses proverbes ? Ce ne sont pas les noirs eux-mêmes qui ont fait "leur preuve" mais ce sont les missionnaires, les administrateurs et les ethnologues qui ont pu prouver, démontrer que le noir était un homme, mais un être différent des blancs. Sous les paroles de P. Arozarena filtre l'image du colon paternaliste qui prend sous sa coupe le sauvage pour le civiliser "voici également les coutumes, encore vivaces de nos jours, parce qu'elles ne sont QUE les MANIFESTATIONS d'un CERTAIN MODE D'EXISTENCE SOCIALE auquel les Africains restent très attachés".

On l'admet à table parce qu'il a aussi quelque chose comme nous, une sorte de tolérance. L'homme noir a une âme qu'il faut connaître d'où le grand engouement depuis les années 1950 de l'ethnologie, de la sociologie.

Le conte apparaît comme l'instrument privilégié de cette étude car l'on s'est rendu compte que si le conte a prospéré dans tous les pays et à toutes les époques, les sociétés primitives semblent avoir été son terrain de prédilection. Les administrateurs, les ethnologues ont recueilli les contes et légendes pour mieux comprendre cette société. En effet, de par sa fonction qui est de recueillir et de transmettre l'héritage culturel du groupe, d'assurer la sauvegarde de cet acquis culturel et de maintenir l'harmonie de l'homme et de son univers, le conte contient nombre d'éléments qui ne souffrent aucune variation. Comme Senghor le dit si bien "la vie profonde du Negro Africain est animée par l'intuition surréaliste des forces invisibles et surhumaines, de forces cosmiques." Cette intuition s'exprime par les mythes légendes, contes, fables, proverbes et devinettes qui peuplent les veillées noires d'être plus vivants que ceux du jour. Ceci montre l'intérêt des contes pour immortaliser la vie, rendre l'Afrique dans les livres. Il est assez rare de trouver des livres documentaires ou autre qui ne montre pas les veillées africaines. On essaie plus ou moins de rendre le conte tel qu'il se passe de se conformer à l'art de conter. C'est la fonction divertissante qui justifie la place faite à l'actualité dans l'univers du conte comme nous le constatons dans La Belle Histoire de Leuk Le Lièvre de L. Senghor et A. Sadjì (p.72)

"Il serait vain de chercher à émouvoir, à amuser sans, d'une manière ou d'une autre, impliquer l'auditeur dans le conte, l'entretenir de ce qui le préoccupe.

On comprend ainsi que la place du conte se justifie par l'importance que les africains lui reconnaissent dans la vie de tous les jours. Cette situation privilégiée du conte n'a pas toujours été comprise par les européens. La dédicace du livre de Blaise Cendrars Petits contes nègres pour les enfants des blancs, donne cette impression qu'en Afrique il y a l'heure du conte comme cela se passe dans les bibliothèques avec tout un cérémonial. Il dit "A Danie en échange de son périgouin et à Claude pour son petit poussin ces histoires que se racontent les Grands Enfants d'Afrique pour s'amuser la nuit autour du feu et ne pas s'endormir à cause des bêtes qui rôdent" cela est ironique mais la question demeure n'y a-t-il pas une part de croyance dans cette affirmation.

Les contes ne se disent jamais le jour. Ne peut conter le jour, que l'orphelin. Le conte peut se dire sans grande préparation. L'on parle souvent de veillée, de feu pour décrire l'heure du conte. Les enfants se racontent entre eux au clair de lune, les contes qu'ils ont entendu des adultes. Ce n'est pas nécessairement comme c'est souvent le cas un aïeul qui raconte un conte. Le conte peut se faire simplement. Mais quelque fois à des moments bien précis de l'année après la moisson des conteurs professionnels sillonnent de village en village pour divertir les gens. Ce n'est qu'à ce moment là où règne l'abondance où les travaux champêtres sont finis que les villageois peuvent recevoir de tels hôtes. A ce moment là l'on peut parler de veillées de feux de bois mais ces soirées ont toujours lieu pendant les clairs de lune. Mais d'une façon générale les écrivains n'installent pas le conte dans son contexte que ce soit le fait des africains ou des européens de même que certains tel P. Arozarena le souligne "Nous attachant davantage à l'esprit du récit plutôt qu'à sa forme, nous avons évité tout développement de ce qui nous était confié. Aussi en dépit de leur apparente sècheresse, nos textes peuvent-ils être considérés comme de véritables traductions..... L'essentiel est de comprendre pour mieux apprécier, c'est à dire aimer, certaines réalités ou mentalités typiquement voltaïques" nie l'essence même du conteur, son talent qui se trouve dans l'art de dire et de dire bien.

En effet le conte est universel. Nul besoin de s'encombrer l'esprit de connaissances innombrables, ni de se couper de son groupe social pour créer son oeuvre. Le conte comme l'ensemble de la culture, plonge ses racines dans ce groupe et le meilleur conteur a toutes les chances d'être celui, qui,

de façon la plus totale, fait corps avec son peuple. Il emprunte le thème et la moralité à la tradition ; pour enrichir son oeuvre, il puise les divers éléments susceptibles d'actualiser son "dit dans sa société.

Nier la forme du conte pour ne retenir que son esprit c'est nier le conte. Et pourquoi donc y aurait-il des conteurs professionnels ?

A proprement parler il n'existe pas de caste de conteurs mais en général les conteurs appartiennent à ces castes mêmes qui sont vouées au divertissement du public. Ainsi les conteurs les plus réputés sont-ils des griots. En pays Bambara cela est dû au fait aussi qu'un homme libre ou de classe sociale noble ne doit et ne peut pas se donner en spectacle. Comme on le dit "les yeux et les bouches des gens te mangeront" la parole ainsi que les yeux ont un pouvoir surnaturel, bénéfique ou maléfique.

Enfant, en jouant à la dinette, il nous était interdit de dire au moment de boire de l'eau que nous buvions du vin car la parole a un tel pouvoir magique, que l'eau incontinent se transformerait en vin. Voyez à quel point la parole est dangereuse.

Imaginez alors les appréhensions d'une famille noble quand le fils veut exercer la profession de conteur. La considération dans laquelle on tient un conteur procède de sa spécialité, de son répertoire.

Les conteurs diseurs qui sont les plus estimés des conteurs allient la sagesse la plus profonde à la connaissance la plus étendue des hommes et des choses. Ils ne disent que des contes sérieux, profonds, d'une grande portée morale, voire philosophique.

de façon la plus totale, fait corps avec son peuple. Il emprunte le thème et la moralité à la tradition ; pour enrichir son oeuvre, il puise les divers éléments susceptibles d'actualiser son "dit dans sa société.

Nier la forme du conte pour ne retenir que son esprit c'est nier le conte. Et pourquoi donc y aurait-il des conteurs professionnels ?

A proprement parler il n'existe pas de caste de conteurs mais en général les conteurs appartiennent à ces castes mêmes qui sont vouées au divertissement du public. Ainsi les conteurs les plus réputés sont-ils des griots. En pays Bambara cela est dû au fait aussi qu'un homme libre ou de classe sociale noble ne doit et ne peut pas se donner en spectacle. Comme on le dit "les yeux et les bouches des gens te mangeront" la parole ainsi que les yeux ont un pouvoir surnaturel, bénéfique ou maléfique.

Enfant, en jouant à la dinette, il nous était interdit de dire au moment de boire de l'eau que nous buvions du vin car la parole a un tel pouvoir magique, que l'eau incontinent se transformerait en vin. Voyez à quel point la parole est dangereuse.

Imaginez alors les appréhensions d'une famille noble quand le fils veut exercer la profession de conteur. La considération dans laquelle on tient un conteur procède de sa spécialité, de son répertoire.

Les conteurs diseurs qui sont les plus estimés des conteurs allient la sagesse la plus profonde à la connaissance la plus étendue des hommes et des choses. Ils ne disent que des contes sérieux, profonds, d'une grande portée morale, voire philosophique.

Nous pouvons placer dans ce genre le livre de Boubou Hama et d'Andrée Clair : Founya le Vaurien c'est le récit initiatique de Founya le Vaurien à la quête de la sagesse.

Les contes du Larhallé Naba se situent dans ce genre. Il s'attache bien souvent à montrer telle signification ou telle vérité morale contenue dans le récit.

L'importance de ce genre de conte est telle que l'émission du conteur malien Djeli Baba Sissoko de radio-Mali est populaire au Mali, et à l'Ouest de la Haute Volta et à cause d'elle certains paysans ont acheté un poste radio.

Les contes d'Amadou Koumba de Biraogo Diop se situent entre ce genre de conte et le genre de conte dit par des conteurs-acteurs qui eux, ne se contentent pas de dire des contes, ils les miment et les dansent.

Il y a une troisième catégorie de conteurs : les acteurs-clowns. Leur seul souci est d'amuser. De la morale ils n'ont que de vagues préoccupations. Ce sont des contes qu'on trouve dans La Savane Enchantée, le Baobab merveilleux d'Andrée Clair. Le conteur est un homme spécialement doué pour la narration et le théâtre. Il doit posséder l'intelligence, l'imagination, l'esprit de répartie et surtout le don de la parole, avec la faculté de présenter les choses les plus graves et les plus sérieuses d'une manière amusante. Les sociétés rurales attachent tant de prix à la perfection verbale que, bien dire y constitue l'essence de l'art.

Ce n'est pas ce qu'il a à dire qui compte puisque le sujet lui est donné, mais la manière dont il le dira. Il subit dans une certaine mesure la contrainte de la tradition dans le choix de ses thèmes et dans l'orientation morale de ses contes. Le conteur à une conscience nette des règles du genre.

Et quel est ce père de la race ?
Oh ! tu le sais bien, c'est le plus vieux de tous, s !

Et quel est ce plus vieux ?

Oh ! pourquoi veux-tu me tromper ? Tu sais que le plus vieux de tous, c'est le père Croco-
Ngan. Ngan est de beaucoup le plus vieux
teur de la tribu, de beaucoup. Ngan pourrait
ger » tous les autres.

Mais pourquoi n'avez-vous pas tous ce même
teur ? Vous seriez beaucoup plus unis !

Oh ! Cela n'est pas possible. Tous tes enfants,
ont-ils tous la même tête ? et que dis-tu de
telligence ? Et les arbres de la forêt sont-ils
s mêmes ? les uns ont des fruits bons à man-
s autres n'en portent pas, et pourtant ce sont
es arbres ! Ainsi des protecteurs de la tribu !
celui de la race, celui qui passe au-devant de
s autres, le Grand-Père, celui qui est le plus
de ses petits-enfants, l'Ancêtre à tous, le
roche parent de chacun, c'est... c'est...

ère, qui est-ce ?

Oh ! c'est Osûsû le Ngan-Esa.

ela veut dire ?

Oh ! demande aux enfants, petit.

Et où est-il ?

Oh ! demande aux enfants, voyons, à tous les

si.

derrière nous. Craque ! croque ! J'ai faim !

Le chasseur dit :

Si tu n'étais un ingrat, j'irais te mettre à l'eau,
et tes petits.

Oh ! oui, dit Bama, porte-nous vite dans
l'eau, moi et mes petits.

Le chasseur fit une corde avec l'écorce fibreuse
d'un arbre et il lia le caïman pour le porter sur sa
tête. Il attacha aussi tous les petits par la queue
pour les porter plus facilement sur le bord du
lac.

Arrivé au bord de l'eau, le chasseur demanda :

Bama, faut-il te déposer ici ?

Le caïman répondit :

Avance un peu.

Le chasseur fit trois pas dans l'eau, et dit :

Bama, faut-il te déposer ici ?

Le caïman répondit :

Avance encore un peu.

Le chasseur fit encore trois pas. Il avait déjà de
l'eau jusqu'à mi-jambe. Il dit :

Caïman, Caïman, faut-il te déposer ici ?

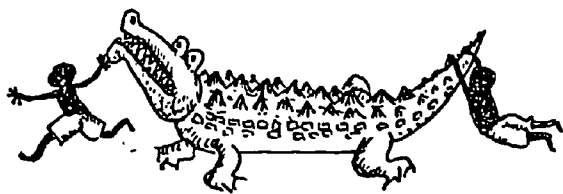
Le caïman dit :

Avance encore un peu.

Le chasseur fit encore trois pas. Il avait de l'eau
jusqu'à mi-cuisse. Il se mit à crier :

Caïman, Caïman, faut-il te déposer ici ?

Pourquoi personne ne porte plus le caïman pour le mettre à l'eau



Bama, le caïman dit :

— J'ai faim !

Et il sortit de l'eau avec ses petits pour aller
chercher quelque chose à manger.

Aussitôt l'eau se retira loin derrière eux.

Ils bâillaient tous de faim sur la terre, la gueule
ouverte, le vieux Bama et ses petits caïmans.

Craque ! croque ! ils faisaient claquer leurs
mâchoires.

Un chasseur vint à passer.

Il dit :

— Bama, comment es-tu sorti de l'eau ?

Le caïman dit :

— J'étais venu me promener, me promener avec
mes petits, et voilà que l'eau a baissé et s'est retirée

Bama dit :

— Oui, dépose-moi là.

Le chasseur le déposa dans l'eau, le délia, lui et
ses petits.

Aussitôt le caïman le saisit par le pied :

— Enfin, je te tiens, dit-il. Quel beau morceau
J'ai faim. C'est toi que je mangerai.

— Lâche-moi donc ! criait l'homme.

— Non, je ne te lâcherai pas, disait Bama. Je
vais calmer ma faim.

— Lâche-moi donc ! criait l'homme en se débat-
tant.

Mais Bama et ses petits le tenaient ferme.

Alors le chasseur dit :

— Bama, je prétends que tu es ingrat.

Et il se tint coi. Il avait déjà de l'eau jusqu'au
ventre.

Le chasseur resta immobile et ne dit plus rien.

Un petit lièvre vint à passer.

Il dit :

— Chasseur, que restes-tu planté là ?

L'homme répondit :

— C'est Bama qui me tient.

Le petit lièvre demanda encore :

— Pourquoi le caïman t'a-t-il pris ?

L'homme dit très vite, car il commençait à avoir
peur : _____

trouva en effet des bottes de paille. Il en coupa des hens, il les fouilla, les éparpilla sans rien trouver qui ressemblât à de la chair ou même à des os. Il courut à droite, il courut à gauche, furetant, fouillant, et éparpillant toutes les bottes de paille qu'il trouvait dans les champs, tant et si bien qu'il lui fallut encore trois jours pour rejoindre le village de N'Diour.

— Comment, lui demanda Birane en le voyant arriver suant et soufflant, tu n'as donc pas fait ma commission, M'Bar? Qu'as-tu fait pendant six jours, alors que tu n'avais même pas besoin de deux jours pour aller à M'Badane et revenir?

— Ce que j'ai fait en chemin ne te regarde pas du tout, dit M'Bar-l'Hyène d'une voix sèche. Qu'il te suffise de savoir, si cela peut te faire plaisir, que Mor te donne sa fille.

Et sans attendre les remerciements que, sans doute, Birane lui aurait prodigués, M'Bar-l'Hyène s'en alla fouiller dans d'autres bottes de paille.

C'est depuis ce temps-là que les Hyènes ne font plus de commissions pour personne au monde.

LE SALAIRE

Diassigue-le-Caiman, raclant le sable de son ventre flasque, s'en retournait vers le Marigot après avoir dormi, la journée durant, au chaud soleil, lorsqu'il entendit les femmes qui revenaient de puiser de l'eau, de récurer les calebasses, de laver le linge. Ces femmes, qui avaient certainement plus abattu de besogne avec la langue qu'avec les mains, parlaient et parlaient encore. Elles disaient, en se lamentant, que la fille du roi était tombée dans l'eau et qu'elle s'était noyée, que fort probablement, c'était même certain (une esclave l'avait affirmé), dès l'aurore, Bour-le-Roi allait faire assécher le marigot pour retrouver le corps de sa fille bien-aimée. Diassigue, dont le trou, à flanc de marigot, se trouvait du côté du village, était revenu sur ses pas et s'en était allé loin à l'intérieur des terres dans la nuit noire. Le lendemain, on avait, en effet, asséché le marigot, et on avait, de plus, tué tous les caïmans qui l'habitaient; et, dans le

— Dépose-moi, maintenant.

Goné obéit; il allait s'en retourner sur la rive, lorsque le caïman lui saisit le bras.

— Wouye yayô! (O ma mère!) cria l'enfant, qu'est-ce que ceci? Lâche-moi!

— Je ne te lâcherai pas, car j'ai très faim, Goné!

— Lâche-moi!

— Je ne te lâcherai pas, je n'ai rien mangé depuis deux jours et j'ai trop faim.

— Dis-moi, Diassigue, le prix d'une bonté, est-ce donc une méchanceté ou une bonté?

— Une bonne action se paie par une méchanceté et non par une bonne action.

— Maintenant, c'est moi qui suis en ton pouvoir, mais cela n'est pas vrai, tu es le seul au monde certainement à l'affirmer.

— Ah! tu le crois?

— Eh bien! Interrogeons les gens, nous saurons ce qu'ils diront.

— D'accord, accepta Diassigue, mais s'il s'en trouve trois qui soient de mon avis, tu finiras dans mon ventre, je t'assure.

A peine finissait-il sa menace qu'arriva une vieille, très vieille vache qui venait s'abreuver. Lorsqu'elle eut fini de boire, le caïman l'appela et lui demanda :

— Nagg, toi qui es si âgée et qui possèdes la sagesse, peux-tu nous dire si le paiement d'une bonne action est une bonté ou une méchanceté?

— Le prix d'une bonne action, déclara Nagg-la-Vache, c'est une méchanceté, et croyez-moi, je parle en connaissance de cause. Au temps où j'étais jeune, forte et vigoureuse, quand je rentrais du pâturage on me donnait du son et un bloc de sel, on me donnait du mil, on me lavait, on me

trou du plus vieux, on avait retrouvé le corps de la fille du roi.

Au milieu du jour, un enfant, qui allait chercher du bois mort, avait trouvé Diassigue-le-Caiman dans la brousse.

— Que fais-tu là, Diassigue? s'enquit l'enfant.

— Je me suis perdu, répondit le Caïman. Veux-tu me porter chez moi, Goné?

— Il n'y a plus de marigot, lui dit l'enfant.

— Porte-moi alors au fleuve, demanda Diassigue-le-Caïman.

Goné-l'enfant alla chercher une natte et des lianes, il enroula Diassigue dans la natte qu'il attacha avec les lianes, puis il la chargea sur sa tête, marcha jusqu'au soir et atteignit le fleuve. Arrivé au bord de l'eau, il déposa son fardeau, coupa les liens et déroula la natte. Diassigue lui dit alors :

— Goné, j'ai les membres tout engourdis de ce long voyage, veux-tu me mettre à l'eau, je te prie?

Goné-l'enfant marcha dans l'eau jusqu'aux genoux et il allait déposer Diassigue quand celui-ci lui demanda :

— Va jusqu'à ce que l'eau t'atteigne la ceinture, car ici je ne pourrais pas très bien nager.

Goné s'exécuta et avança jusqu'à ce que l'eau lui fût autour de la taille.

— Va encore jusqu'à la poitrine, supplia le Caïman.

L'enfant alla jusqu'à ce que l'eau lui atteignît la poitrine.

— Tu peux bien arriver jusqu'aux épaules, maintenant.

Goné marcha jusqu'aux épaules, et Diassigue lui dit :

« Est-ce qu'on ne vous a pas battu? demande-t-il. Votre corps est plein de plaies. Vous avez besoin d'un long repos et de beaucoup de soins.

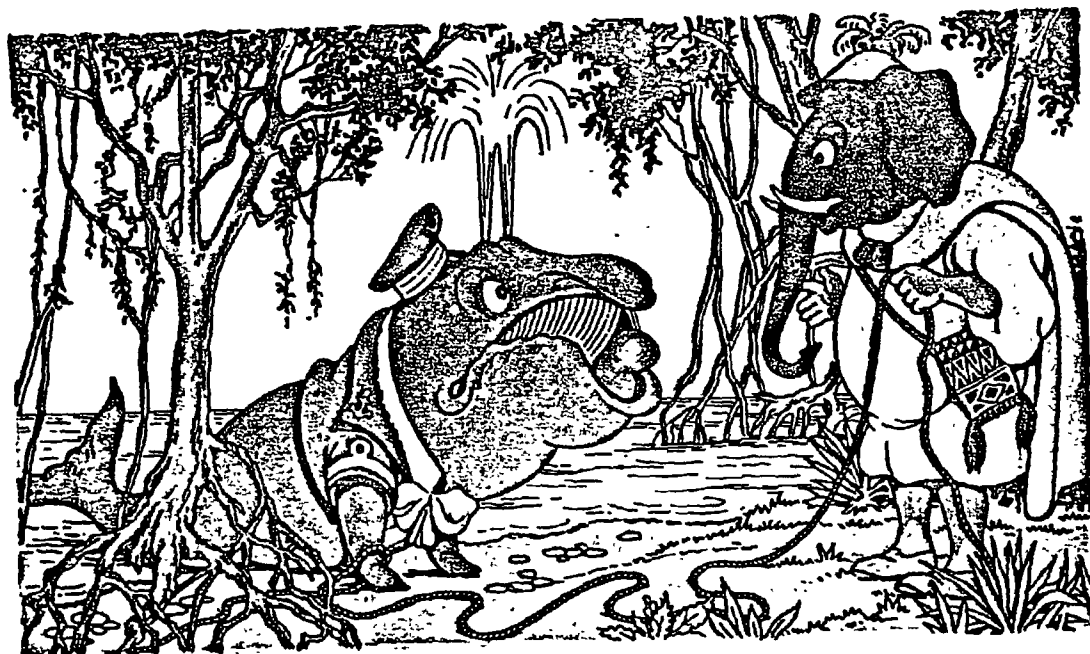
— Certes, soupire Bouki, les temps sont durs. J'avoue que j'ai eu affaire à des aveugles, gens méchants et égoïstes, et à des bergers sans raison ni pitié.

— Quoi qu'il en soit, je vous recommande de bien faire attention à votre santé. Je vous ai apporté quelques plantes médicinales : du quinquelibà pour faire des tisanes, des feuilles de manioc pour faire des applications chaudes, et des feuilles d'euphorbiacées pour les massages. Vous ne prendrez que des aliments légers, tels que la bouillie de mil ou les œufs. »

Avant de s'en aller, Golo-le-singe prend Madame Bouki à part et lui fait les mêmes recommandations.

Pendant ce temps, Bouki se plaint dans son lit :

« Quoi! de la bouillie de mil? des œufs? Peut-on réparer ses forces avec des choses si insignifiantes*! »



Le conte ne lui appartient pas et il le sait et le rappelle. Les formules finales par lesquelles, il permet à l'auditoire de retrouver sa liberté sont significatives par exemple en Bambara on dit : "Je mets le conte là où je l'ai pris". C'est par l'art de dire donc que se situe l'originalité du conteur. Dans cet art de dire, le proverbe tient une grande place, car il est le sel de la parole comme dit un proverbe Yoruba. "Le proverbe est le cheval de la parole ; quand la parole se perd c'est grâce au proverbe qu'on la retrouve". Le proverbe permet de relancer la conversation. Il est expression de la sagesse. Parce que image, le proverbe exprime l'expérience d'une civilisation en faisant référence au climat, à l'histoire, aux mythes, aux moeurs. Dans un proverbe il s'agit d'une vérité à découvrir, d'une énigme à résoudre. C'est l'affaire, à la fois, de l'esprit et du coeur, qui exige la compréhension.

La comparaison d'un même conte par 3 auteurs différents nous permet de voir la beauté et la richesse d'un texte, en sentant son terroir vivant. Il nous permet de bien apprécier l'art de conter, de comprendre ce qui cause l'émerveillement des noirs. C'est ainsi que se présente le conte Le Salaire, de Birago Diop. Il s'adresse à des africains. Celui de Cendrars : Pourquoi personne ne porte plus le caïman pour le mettre à l'eau, n'a aucune originalité, il peut se passer n'importe où dans le monde, il suffit de changer le nom des personnages.

Quant à celui du Larhallé Naba, il est trop impersonnel, sec.

Les livres de contes en générale traduisent bien nos coutumes surtout les contes transcrits par les noirs, mais le livre La Belle histoire de Leuk le Lièvre de Abdoulaye Sadjì et Senghor laisse un peu à désirer. On mêle la culture occidentale à la culture africaine au niveau de l'illustration comme du texte lui-même. A la page 32, on nous présente la baleine revêtue d'une tenue de matelot avec une cravate et une casquette pourtant le texte se situe en Afrique. Le Lion (p.7) porte une couronne bien que cela ne cadre pas avec nos coutumes. En général le roi porte une chéchia rouge.

(p.69) Le singe figure un médecin, il porte des binocles, un tablier une veste. Pour un livre de conte pour enfants africains et d'après leur profession de foi dans la préface "ce livre de lecture est destiné aux élèves du

cours élémentaire de l'Afrique Noire. Il s'agit d'enseigner aux enfants le français..... Il s'agit, en même temps, d'adapter cet enseignement au milieu africain et à la psychologie profonde de l'enfant noir"; donc pour un livre d'enfants à certains moments il paraît trop occidental. L'enfant africain ne connaît pas ces stéréotypes du médecin, du roi. D'autre part l'emploi de mots savants comme "euphorbiacées" rend quelque fois la compréhension difficile. Ce livre de contes conviendrait à un enfant européen plutôt, car pour un enfant noir, il s'avère trop obscur pour son âge, il ne représente rien pour lui. On pouvait par exemple exprimer l'idée que contient cette phrase d'une façon très réaliste pour lui (p.70) "Grâce à sa chaleur bienfaisante (il s'agit de la lune), les fruits mûrissent et les moissons deviennent blondes".

Le terme "blonde" est inconnu de notre horizon africain trop savant pour un enfant du cours élémentaire. Nous tenons à signaler que pendant ses "heures du conte" on raconte aussi des histoires drôles comme par exemple Les fameuses histoires du village de Tibbo qui sont des humours qui ont la particularité de dénigrer un peuple, avec qui on a des liens de "cousinage" comme on dit, ce sont des "cousins à plaisanterie". Dans ce livre-là on montre la sottise stéréotypée du village de Tibbo. Il est regrettable qu'on est pas dans une préface expliqué ce genre de littérature car pour un esprit européen surtout pour un enfant la compréhension peut être difficile. On ne saurait trop recommander ce petit livre "Le destin de Bakary" Hatier, aux enfants européens qui présente bien l'Afrique, des illustrations merveilleuses. Il traduit bien la mentalité africaine, ce qu'on peut regretter, c'est le fait qu'on est pas situé le texte par rapport au conteur. Ce texte est dit par des griots réels, pas précisément le soir, car ce n'est pas un conte, c'est comme la Chanson de Geste de Roland, il chante l'enfance de Bakary, celui qui sera le roi du royaume Bambara de Ségou. C'est une partie de l'épopée Bambara. Le texte est fidèle à la tradition et les illustrations très réalistes, les maisons de Ségou sont exactement pareilles. Après avoir parlé des loisirs nous allons essayer de voir le problème de la religion, les cérémonies initiatiques. Nous avons eu la prétention de dissocier l'animisme qu'on peut considérer comme une civilisation de ces cérémonies, ce qui n'est pas possible.

3/ CEREMONIES RELIGIEUSES, FETES

Ce qu'on peut constater dans nos lectures sur ce sujet c'est l'absence d'une façon général d'écrit de romanciers européens d'une façon précise. Les auteurs ou bien dans les albums ou documentaires on parle brièvement de l'autel des dieux, tout juste pour mentionner le nom du dieu et c'est tout.

L'univers d'Okapi: la danse née de l'Afrique cependant s'y est aventuré et a fait une belle étude dessus. On essaie de montrer la signification de la danse en Afrique. La danse ne se fait pas pour simplement danser, elle est toujours liée à un évènement, elle n'est jamais gratuite. On essaie de montrer l'origine de la danse chez les Bambaras. Bien que ces différents aspects de la danse soient vu sous un certain éclairage, l'exotisme, la sensation, nous pensons qu'il peut apporter beaucoup pour la connaissance de l'Afrique.

Ce sont en général des auteurs africains qui se sont penchés sur le problème de l'initiation dans leurs livres qui s'adresse plutôt à un public d'adolescent. Jacqueline Cervon s'y est risquée dans Le Nain et le Baobab cependant, mais comme un ethnologue et comme elle-même le souligne dans le livre de M.Soriano Guide de la Littérature pour la jeunesse : "le but principal, pour ainsi dire unique de mes livres, n'est pas de donner un schéma pour une amitié entre enfants ou adolescents mais pour faire connaître, à travers un cadre vrai, une aventure que j'espère intéressante, et des personnages que j'ai rencontrés la plupart du temps, les autres pays aux enfants de France".

Ce qui ressort de cette affirmation est un parti pris , le désir d'émouvoir, de romancer sur un sujet déterminé, contrairement à l'écrit de Camara Laye qui est autobiographique. Camara Laye décrit les cérémonies d'initiation d'un oeil qui se veut enfantin. Il suggère certaines choses, certains mystères de la vie africaine qu'il essaie d'expliquer rationnellement par exemple le rugissement du Kondon Diara. Son récit vibre , les détails donnent plus de véracité à son récit, rendent l'Afrique vivante. C'est toute l'Afrique qu'on sent à travers ses descriptions contrairement à Jacqueline Cervon où c'est le peuple dogon qu'on voit vivre et même un homme seul qui promène sa solitude à travers toute une région.

Les dogons forment une société gérontocratique où le chef, le Hogon, exerce les fonctions de maître spirituel de la communauté. Ils croient en des divinités. Chaque dogon a deux autels qui lui sont destinés, un pour sa tête, l'autre pour son corps. L'âme à la mort se dédouble. Une partie rejoint les lieux des repos éternels, l'autre est transmise à un être vivant ce qui constitue la force vitale de l'ancêtre. Sans cette force vitale, un être humain ne peut vivre la vie d'un homme.

A partir de ce cadre vrai, Jacqueline Cervon campe ses personnages. Son récit est très réaliste et elle procède réellement comme un griot avec force proverbes (Au cours de la lecture du roman j'ai regardé plusieurs fois le nom de l'auteur pour pouvoir me convaincre que ce n'était pas l'écrit d'un africain, d'un griot). Il aborde la situation du nain dans la société traditionnelle, animiste par rapport à la conception du monde. Son héros Amani a épousé une Hossobé, c'est à dire une dogon, dont les ancêtres avaient trahi la grande famille dogon. Amani donc a transgressé la coutume et est rejeté du village bien qu'il soit le meilleur parmi la jeunesse. Lors du lever de deuil de Sanagou son grand père maternel, Amani a dansé le Sirigné. Jacqueline Cervon s'attache à nous montrer l'importance de ce masqué. Elle fait une étude plutôt touristique sur le peuple dogon on ne voit que l'extérieur.

Dans l'Enfant Noir de Camara Laye nous sommes dans la société malinké mais cette société est représentative de l'Afrique de la Savane d'une façon générale. Le titre du livre lui-même est significatif "l'Enfant Noir". Nous sommes dans un milieu islamisé. Nous retrouvons le même souci de l'éducation dans les cérémonies de l'initiation et de la circoncision auxquelles Laye se soumet ainsi que les petits camarades.

Pour passer dans la classe des non-initiés le jeune Laye doit subir la cérémonie du Kondén Diara, la cérémonie des lions. Les enfants de 11-13 ans sont conduits dans la brousse dans une nuit noire et "agenouillés, la tête contre terre et les mains nouées sur les yeux, éclate brusquement le rugissement de Kondén Diara !

Ce cri rauque, nous l'attendions, nous n'attendions que lui, mais il nous surprend, il nous perce comme si nous ne l'attendions pas ; et nos coeurs se glacent. Et puis ce n'est pas un lion seulement, ce n'est pas Kondén Diara seulement qui rugit : c'est dix, vingt, c'est trente lions peut-être qui, à sa suite, lancent leur terrible cri et cernent la clairière ; dix ou trente lions dont quelques mètres à peine nous séparent, et que le grand feu de bois ne tiendra peut être pas toujours à distance. Tu ne dois pas avoir peur ! me dis-je, tu dois mater ta peur ! Ton père t'a dit de surmonter ta peur ! Mais comment pourrais-je ne pas avoir peur ? Est-ce qu'on ne meurt pas aussi de peur ? Puis c'est l'initiation "tout le reste de la nuit, ils vont nous enseigner les chants des incirconcis ; et nous ne bougeons plus, nous reprenons les paroles après eux ; nous sommes là comme si nous étions à l'école, attentifs pleinement attentif et dociles".

Cette initiation a pour but d'aguérir les enfants. C'est l'apprentissage, le domptage de la peur, c'est la préparation à la cérémonie de la circoncision.

L'Enfant Noir a été écrit en 1953 à un moment où l'Afrique s'éveillait à la vie occidentale. Cette cérémonie de Kondén Diara subsiste dans quelques campagnes seulement. La préparation de la circoncision n'est plus une épreuve de courage à proprement parler maintenant. C'est toujours une veillée où l'on apprend les chants des incirconcis même si la circoncision se fait à l'hôpital : c'est le daworo. Cette veillée a pour but de mater la peur. Les enfants se retrouvent tous avec les aînés qui vont les encadrer durant cette cérémonie on raconte des contes de bravoure où on exalte le courage, l'honneur, les beaux sentiments/ Pour éprouver les enfants, les aînés se servent du rhombe pour rugir. Le même rhombe que l'on trouve dans le pays dogon qui symbolise la voix du "premier ancêtre dont tous les dogons sont venus, celle du premier homme, qui connût la mort".

Le rhombe aussi bien dans la société malinké qui est musulmane que dans la société animiste dogon, terrifie les femmes et les enfants et les hommes initiés se tiennent à l'écart par respect. Dans l'une des sociétés il est l'épreuve de courage dans l'autre il y a une fonction religieuse. Le Rhombe dans ces deux sociétés est le prélude d'une grande cérémonie : la circoncision et le lever de deuil des cérémonies qui, en fait, marquent la naissance d'une autre vie.

La circoncision est le passage à l'état d'homme. "Parmi mes condisciples, qui pour la plupart étaient circoncis, je demeurais un authentique enfant..... Il me fallait à mon tour renaître, à mon tour abandonner l'enfance et l'innocence, devenir un homme".(p.143) "Je voulais naître, renaître, je savais parfaitement que je souffrirais, mais je voulais être un homme, et il ne semblait pas que rien fut trop pénible pour accéder au rang d'homme La vie jaillissait du sang versé !

La fête du lever de deuil est une fête rituelle à laquelle dansent les masques qui représentent soit des animaux soit des divinités mais chaque masque a un sens caché. Le masque de Sirigué est divisé en quatre vingt cases chacune représentant un des quatre vingts premiers ancêtres du peuple dogon. "Le danseur du Sirigué porte sur sa tête le poids de tous ceux dont sa race est issue, ce qui est un grand honneur et aussi une épreuve". Le masque du Kanaga est l'image d'un homme symbolisé par une croix.

Amani est le porteur du masque Sirigué. "Amani s'était agenouillé face à l'est. Lentement, pendant que les tam-tams grondaient..... il inclina son mât jusqu'à ce que la pointe touche le sol devant lui. Puis il se redressa et sans interrompre son lent mouvement, il se pencha en arrière et la pointe du mât alla toucher le sol derrière lui. Il était le soleil qui va du levant au couchant. Enfin Amani se releva..... Il se mit à pivoter sur lui-même.... Amani était en train de recréer le monde. Les dogons se représentent la terre comme un disque plat entouré d'eau. En son centre passe un axe, qui supporte sept autres mondes au-dessus du nôtre et sept en dessous. Amani était l'axe central. En pivotant, son mât balayait le disque du monde. Il le recréait"(p.91)

Amani a créé le monde pour permettre le passage du vieux Sanaganou au pays des morts. C'est une autre renaissance.

Entre ces deux cérémonies dans des contrées différentes nous retrouvons une même similitude dans les étapes de la vie : la naissance que ce soit dans la vie ou dans la mort.

Ce que l'on peut reprocher au récit de Jacqueline Cervon ainsi qu'au documentaire l'Univers d'Okapi n°126 c'est de présenter les peuples avec leur divinité comme si c'était un sac à main. Ils démystifient les religions ce qui jure avec la réalité. Par exemple Amani se promène à la p.242, la statue représentant les ancêtres sous le bras et on lui dit montrant la statue "tu as là une belle statue.... Tu apportes avec toi tes ancêtres et ta descendance. Quelle autre richesse pourrait réclamer un homme."

Non ! Jamais un africain ne parlera ainsi. Dans une société traditionnelle, l'on ne fera pas voir son fétiche car les "yeux sont mauvais de même que la bouche" d'autre part l'art est essentiellement utilitaire et l'on ne s'extasie pas devant la beauté au sens où se place les européens. Nous savons qu'il est difficile pour un européen de comprendre cela. Un masque n'a une valeur, une signification que quand il a été sacralisé par une cérémonie rituelle et à ce moment là il est caché hors de la portée du profane. Il représente une divinité et on lui doit le respect. Mais quand il devient vieux, inutilisable on le désacralise et on le jette. Il n'a plus aucun rôle à jouer.

D'une façon précise, Jacqueline Cervon nous a fait vivre la société dogon, ses moeurs, ses coutumes. Cette société nous étant inconnue nous ne pouvons pas porter un jugement de valeur quant à la possibilité effective de pareil racisme : les Hossobé caste des intouchables.

Ce que nous pouvons dire c'est que dans les pays Bambara, Senoufo quand vous transgressez un interdit, par exemple, quand une fille de famille libre épouse un griot ou un forgeron jusqu'en ^{ce} siècle elle est rejetée de la famille. On célébrera son mariage mais pas dans l'allégresse mais elle est à peine tolérée et dans sa famille paternelle et dans sa belle famille.

Dé plus en plus, les jeunes essayent de ne pas tenir compte de ces considérations, mais cela est difficile, vue l'importance de la famille.

Le problème de la recherche par Amani d'une terre hospitalière à travers le Mali est un problème vrai mais en voie de dépassement. En effet jusqu'à présent dans les villages, quand on veut s'installer on en demande la permission au chef de terre qui peut vous attribuer un terrain. Nous ne pouvez pas être propriétaire effectif du terrain, vous l'avez en emprunt seulement. Le jour que vous serez indésirable dans le village on vous reprendra le champ.

D'autre part chaque année vous devez renouveler votre demande d'utilisation du terrain.

L'administration coloniale, l'institution des jeunes états modernes à l'Occident ont favorisé le brassage des ethnies et ont réduit le pouvoir du chef de terre à presque un rôle protocolaire.

Jacqueline Cervon a su nous peindre l'âme africaine. L'histoire d'Amani est vraisemblable. Malgré sa réussite dans la société malinké, Amani ne se sent pas bien dans sa peau, comme le dit un proverbe de chez nous "que le bois reste longtemps dans l'eau il ne deviendra pas caïman".

CONCLUSION

=====

A travers les livres que nous avons lus il semble qu'on ait présenté que le côté exotique de l'Afrique. Les auteurs se sont attachés à montrer ce qui paraît le plus étrange de l'Afrique en général les animaux. Le fait de ne parler que des animaux n'est-il pas une fuite des auteurs européens devant une Afrique qu'ils connaissent peu ou mal ? Devant des réalités qu'ils ne saisissent pas ? L'Afrique a d'autres problèmes, comme l'acculturation qui engendre la plupart de nos maux, la détérioration des mœurs, la débauche, la délinquance juvénile, l'exode rurale. En général on ne fait pas cas de ces problèmes dans les livres. Ou du moins on les effleure seulement. On nous montre des familles africaines traditionnelles modèles qui de plus en plus disparaissent. L'apparition des villes au sens européen y jouent un grand rôle. En général ce sont soit des informations fausses ou des choses dépassées.

L'image de la vie en Afrique qui se dégage des livres d'enfants que nous avons, n'a pas toujours répondu à notre attente. Il conviendrait d'examiner les voies et moyens pour palier à ces lacunes. Dans un premier temps il serait souhaitable que les africains eux-mêmes écrivent. Qu'ils écrivent sur leur histoire, leur vie, leur coutume et autres. Parce que jusque là tout ceci semble avoir été le fait des européens qui arrivent mal à se départir d'un certain racisme, de leur sentiment de supériorité vis à vis des africains.

D'où la nécessité pour les bibliothécaires africains d'organiser des clubs de lectures pour parler de la véracité des livres et les communiquer aux européens. En quelque sorte comme une critique de livres écrits par les européens et même par les africains. Ceci serait bienvenues surtout pour les parents d'enfants et les bibliothécaires européens qui ont mission d'informer et éduquer les enfants.

On ne peut pas en vouloir aux bibliothécaires français de laisser des informations fausses à travers les albums et documentaires destinés aux enfants ? Pour la simple raison que parmi eux, peu ont été en Afrique, peu savent au juste ce qu'il en est. Néanmoins nous les exhortons à prendre souvent contact avec des africains, recueillir leurs avis et critiques pour mieux s'informer afin de mieux informer. L'Afrique étant multiple et une il n'est pas

possible de la connaître même pour un africain. Aussi les bibliothécaires doivent établir des règles, un vade-mecum que les auteurs et illustrateurs suivront, Ce qui évitera de faire des confusions d'une région de l'Afrique à une autre. Par exemple au début de chaque livre préciser sur une carte la localité où se situe la scène, les peuples qu'on y trouve, situer physiquement l'histoire pour lui donner toute son originalité.

Avant de terminer, nous adressons tous nos remerciements aux responsables des sections enfants des bibliothèques municipales de la Part Dieu et de Bron. Ils ont non seulement bien voulu nous prêter pour de longues durées beaucoup de livres à leur disposition, nous intéressant, mais ce sont souvent prêtées à nos questions et interviews diverses. Leur collaboration nous a été très précieuse et nous leur en savons gré.

Nous remercions également Mlle Bernard et Mr Fontvieille pour nous avoir également facilité la tâche dans la recherche des documents, donné des conseils et guidé dans notre travail.

Nous espérons que ce modeste mémoire comme le dit Senghor : "aidera les non-africains à s'enrichir au contact de l'Afrique noire, comme nous mêmes nous nous sommes enrichies au contact de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Ainsi se crée étape par étape, homme par homme, la civilisation de l'Univers."

B I B L I O G R A P H I E

=====

Liste des livres pour enfants, relatifs à l'Afrique, commentés et appréciés au cours de ce Mémoire.

ROMANS.

- CAMARA (Laye). - L'Enfant noir. - Paris : Press Pocket, 1976
- CERVON (Jacqueline). - Coumba du pays oublié des pluies. - Paris :
G. P. Dauphine, 1979
- Diango de l'Ile Verte. - Paris : G.P. Dauphine,
1975.
- Le nain et le baobab. - Paris : G.P. Dauphine,
1972.
- Le Tambour des sables. - Paris : G.P. Dauphine,
1972.
- CLAIR (Andrée). - ISSILIM. - Paris : La Farandole, 1972 (Mille épisodes).
- CLAIR (Andrée). - HAMA (Boubou). - L'Aventure d'Albarka. - Paris :
Juillard, 1972.
- DONOUAN (John). - La dernière expérience. - Paris : Duculot, 1978
- DE CESCO (Frederica). - Le désert bleu. - Paris : Duculot, 1972.
- GUILLOT (René). - Sama, prince des éléphants. - Paris : Delagrave, 1974.
- Ouoro le chimpanzé. - Paris : Delagrave, 1975.

ALBUMS.

Les Albums du Jeune Soleil :

- " La Case ". - Paris : Hatier, 1975.
- " Eloa et le poisson ". - Paris : Hatier, 1975.

Les Albums du Père Castor

- ALENCON (May d'). - Une histoire de singe. - Paris : Flammarion, 1972.
- BERMOND (Monique). - L'Oiseau de pluie. - Paris : Flammarion, 1971.
- COLMONT (Marie). - Histoire de Zo'hio et de l'oiseau moqueur. - Paris :
Flammarion, 1971.

- Vieux Frère de Petit Balai. - Paris : Flammarion, 1971.
- LARONCIERE. - Assoua le petit Sénégalais de Casamance. - Paris :
Flammarion, 1977.
- Les Livres du Soleil
- Le destin de Bakary. - Paris : Hatier, 1978.
- Les contes du Père Voilà Pourquoi. - Paris : Hatier, 1978.

ALBUMS - DOCUMENTAIRES.

- CLAIR (Andrée). - Safia et le fleuve. - Paris : La Farandole, 1974.
- Safia et le puits. - Paris : La Farandole, 1974.
- DARBOIS (Dominique). - Zambo et les animaux de la Savane. - Paris :
Nathan, 1973.
- MAZEL (J.). - Adama, la petite Sénégalaise. - G.P. Rouge et Or.
- MAGAZINE JEUNES ANNEES. - Konan et Amena : La vie quotidienne de deux
enfants africains dans leur village du Pays Baoulé, en
Côte d'Ivoire. - N° 9. - Février 1968.

BANDES DESSINEES.

- Les aventures de Spirou et Fantasio.
- ROLA (Franquin) et GREG. - Tambo Tabou. - Paris : Dupuis, 1977.
- Les aventures de Tintin. - Hergé. - Tintin au Congo. - Paris : Casterman,
1970.
- Dossiers de l'Univers d'Okapi. - Série 3 : Enfants du Monde.
- N° 68 : Sin du Sénégal. - Septembre 1968.
- N° 108 : La danse, née de l'Afrique. -
- N° 126 : Fati, Ewi, HAKAMO, Tambari : Enfants du Niger. - Février 1972.
- Série 4 : Peuples et communautés.
- N° 149 : Le Marché de Bobo-Dioulasso. - Février, 1978.

DOCUMENTAIRES.

- Encyclopédie Larousse des Jeunes. - 1974.
- Larousse des Enfants.
- BRON (Claude). - Romanciers choisis pour l'enfance et l'adolescence. -
Paris : Hatier, Rageot, 1972.
- SORIANO (Marc). - Guide de littérature pour la jeunesse : courants,
problèmes, choix d'auteurs. - Paris : Flammarion, 1975.
- ATLAS JEUNE AFRIQUE. - Haute-Volta. - Paris : Jeune Afrique, 1975.

TERISSE (André). - L'Afrique de l'Ouest, berceau de l'Art Nègre. - Dakar, 1966.

C O N T E S

=====

CENDRARS (Blaise) : Petits contes nègres pour les enfants des blancs.
Paris : Folio junior, 1978

CLAIR (Andrée) : Bakari enfant du Mali - Paris : Présence africaine, 1960

Le fabuleux empire du Mali - Paris : présence africaine, 1959

CLAIR (Andrée) HAMA (Boubou) : Le baobab merveilleux. Paris : la Farandole, 1977
Les fameuses Histoires du village de Tibbo. Paris ; la Farandole,
1977

Founya le Vaurien - Paris : G.P.1975

Kangué Izé - Paris : La Farandole, 1974

La savane enchantée - Paris : La Farandole, 1972

COLMONT (Marie) : Histoire de Zo'Hio et de l'oiseau moqueur. Paris : Flammarion
(1976)

CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANCAISE : Contes de la savane : ce que
contait le vent en savane - Paris : Fleuve et Flamme, 1975.

DIOP (Biraogo) : Les contes d'Amadou Koumba - Paris : Présence africaine, 1973
Contes et Lavanés - Paris : présence africaine, 1973

KANE (Mohamadou). - Les contes d'Amadou Koumba : du conte traditionnel au conte
moderne d'expression française. - Université de Dakar, 1968.

SANOU (François-Xavier). - L'enfant noir et le conte voltaïque.

- Bobo-Dioulasso : Imprimerie de la Savane.

SENGHOR (Léopold-Sédar). - SADJI (Abdoulaye). - La belle histoire de Leuk-le-
Lièvre. - Paris : Classiques, Hachette, 1975.

TERISSE (André). - Contes et légendes du Sénégal. - Paris : Fernand Nathan, 1963.

TIENDREBEOGO (Yamba). - O Mogho ! Terre d'Afrique ! Contes, fables et anec-
dotes du Pays Mossi, rédigés et présentés par
P. Arozarena. - Ouagadougou : Presses Africaines, 1976.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	P 1
I - PAYSAGE ET CADRE DE VIE	
L'Afrique : sa présentation	P 6
1. La nature	P 18
2. Les cultures et l'outillage	P 37
3. Le village	P 43
4. La ville	P 49
5. Les transports	P 52
6. Les animaux	P 56
II - POPULATION	
1. Les ethnies	P 62
2. La chefferie	P 73
3. Les structures européennes	P 78
4. La santé	P 81
5. L'éducation.	P 84
III - LES ACTIVITÉS ET LA VIE QUOTIDIENNE	
1. A la maison	P 104
2. Au champ	P 111
3. Les échanges	P 118
IV - MODE DE VIE	
1. Relations familiales	P 123
2. Coutumes	P 131
3. Cérémonies - Loisirs - Fêtes	P 147
CONCLUSION	P 154
BIBLIOGRAPHIE	P 156

